



IVAN FRANKO  
ZAKHAR BERKOUT

# IVAN FRANKO

# ZAKHAR BERKOUT

Tableau de la vie publique en Russie Carpatique  
au XIII<sup>e</sup> siècle

Traduit de l'ukrainien  
par Ivan Babytch



KIEV EDITIONS « DNIPRO » 1981

*1241... Une vallée pittoresque dans les Carpates. Deux jeunes amoureux. Son père à elle, riche boyard, ne veut pas s'apparenter à un jeune homme de famille modeste. Fière et indépendante, la jeune fille a fermement décidé de lutter pour son amour. Mais une nouvelle épreuve l'attend. Les hordes du khan Baty approchent des Carpates. Son père passe du côté de l'ennemi. Le père du jeune homme, Zakhar Berkout, appelle son peuple à se soulever contre les envahisseurs. Une bataille sanglante va s'engager...*

*Tels sont les événements qui se déroulent dans la nouvelle d'Ivan Franko (1856-1916), remarquable poète et prosateur ukrainien. Le lecteur saura apprécier les descriptions hautes en couleur des beaux paysages des Carpates, les scènes d'amour pleines de lyrisme, le dramatisme des batailles. Les nobles idées d'humanisme et de justice se trouvant à la base de cette oeuvre trouveront sans aucun doute un écho dans le coeur du lecteur.*

*Belles histoires des temps passés,  
Magnifiques légendes d'antan...*

A. S. POUCHKINE

I

Comme tout est maintenant triste et inhospitalier dans notre région de Toukhlia !

Evidemment, le Stryï et l'Opor continuent à couler entre des rives parsemées de gravier, au printemps les prairies se recouvrent d'herbe et de fleurs comme par le passé, dans l'air azuré et limpide l'aigle royal plane et tournoie comme il y a bien des siècles. Mais comme tout le reste a changé ! Et les forêts, et les villages, et les hommes ! Les forêts jadis touffues et impénétrables qui recouvraient presque tout le territoire, à part les pâturages de haute montagne et qui descendaient dans les vallées jusqu'aux rivières ont fondu à présent comme la neige au soleil, elles se sont éclaircies, rétrécies et ont disparu sporadiquement, laissant derrière elles des clairières chauves ; par endroits il n'en subsiste que des souches carbonisées et, entre elles, par-ci, par-là, apparaissent timidement des épicéas rabougris ou des touffes de genévrier encore plus chétives. Dans le passé le calme régnait ici, on n'entendait pas le moindre bruit, à part le son d'une trembita \* pastorale sur un lointain pâturage alpestre, le mugissement d'un auroch sauvage ou le bramelement d'un cerf dans les fourrés. Maintenant, sur les herbagés retentissent les cris des pâtres alors que dans les ravins et dans les fourrés mènent grand bruit les bûcherons, les scieurs de long et les débiteurs de bardeaux qui, infatigablement, tels des insectes nuisibles impérissables, rongent et détruisent la

---

\* Trembita : instrument de musique. (N. du T.).

beauté des monts de Toukhlia, ses sapins et ses épicéas centenaires qui, coupés en grosses grumes, descendent les torrents jusqu'aux scieries à vapeur toutes neuves ou bien sont débités sur place en planches et en voliges.

Mais ce sont les gens qui ont le plus changé. De prime abord, il semble qu'ils ont largement profité de la « civilisation », mais en fait on découvre qu'ils n'ont fait que se multiplier plus abondamment. Il y a beaucoup plus de villages et de fermes isolées, il y a beaucoup plus de khatas \* dans les villages, mais la misère y est encore plus grande, le besoin y est encore plus criant. Le peuple est épuisé, abruti, renfrogné et il se fait timoré et embarrassé à la vue d'un étranger. Chacun ne pense qu'à soi, sans comprendre que cela morcelle les forces de la communauté et l'affaiblit. Il en était tout autrement jadis ! Bien que la population fût moindre, quels hommes c'étaient là ! Quelle vie bouillonnait sur ces monts, dans ces forêts impraticables, au pied du puissant mont Zélémeigne ! Des siècles durant, un destin cruel s'est acharné sur ce peuple. De terribles revers de fortune ont ruiné son bien-être, la pauvreté a eu raison de son caractère ferme et épris de liberté, et maintenant seuls de vagues souvenirs du passé rappellent aux arrière-petits-fils la vie plus heureuse de leurs aïeux. Parfois, quand une vieille femme en train de filer de la grosse laine auprès d'un poêle russe se met à parler à ses petits-fils des temps depuis longtemps révolus de Berkout, l'âme de la communauté de Toukhlia, et des incursions des féroces Mongols, les enfants écoutent avec émotion et des larmes apparaissent dans leurs petits yeux gris. Puis, quand se termine l'étonnant récit, grands et petits murmurent en soupirant : « Ah, la belle légende ! »

— Mais oui, dit la grand-mère en hochant la tête, mais oui, mes petits ! Cela vous semble une légende mais telle était la vie de nos ancêtres.

---

\* Khata : maison paysanne. (N. du T.).

— Peut-être ces temps-là reviendront-ils un jour ? demande un des adolescents.

— Les vieilles gens disent que oui, mais ça sera certainement tout juste avant la fin du monde.

Comme tout est maintenant triste et inhospitalier dans la région de Toukhliá ! On prend pour une légende le récit de ces temps lointains et de la vie des hommes d'alors. Les gens d'aujourd'hui ne veulent pas y croire car ils ont vécu dans la misère et dans l'oppression, dans des fers perpétuels et dans la servitude. Mais qu'importe ! La pensée du poète s'envole vers ces temps révolus, faisant ressusciter les gens de l'époque, et



quiconque a le cœur noble et magnanime, celui-là trouvera en eux des frères, des hommes véritables et saura découvrir dans leur vie, bien que tout à fait différente de la nôtre, beaucoup de faits qu'il serait souhaitable de retrouver en nos temps « civilisés ».

Cela se passait en 1241. Le printemps était arrivé sur les monts de Toukhlia.

Un beau jour, le son des cors de chasse et les cris de nombreux chasseurs troublèrent le calme des contreforts boisés du Zélémègne.

C'était Tougat Vovk, le nouveau boyard de la région de Toukhlia, qui avait organisé une chasse au gros gibier. Il fêtait son établissement en ces lieux, car le prince Danylo lui avait fait cadeau d'immenses prairies alpines dans les environs du village de Toukhlia et de tout un versant du Zélémègne. Il avait fait depuis peu son apparition dans cette région montagneuse où il s'était construit une belle maison, et maintenant il organisait le premier banquet pour faire connaissance avec les boyards du voisinage. Après avoir ripaillé, la compagnie était partie à la chasse dans les forêts avoisinantes.

La chasse au gros gibier, ce n'est pas un amusement, mais une lutte difficile, souvent sanglante, parfois même un combat à mort. Les aurochs, les ours et les sangliers étaient des adversaires dangereux. Il arrivait rarement à quiconque de les abattre avec les flèches de son arc ou même avec un épieu lancé d'une distance plus proche. La seule arme décisive était la lourde lance à l'aide de laquelle, en s'approchant tout près, il fallait terrasser l'animal de sa propre main, de tout son élan, en un seul mouvement. Il suffisait de manquer son coup pour que la vie du chasseur se trouvât en grand danger, à moins qu'il ne réussît au tout dernier moment à s'embusquer dans un refuge sûr et à saisir son épée ou une lourde hache pour se défendre. ,

Il n'était donc pas étonnant que Tougat avec ses invités fussent partis pour la chasse comme pour la guerre, avec une

bonne provision de flèches et d'épieux, avec des domestiques et des réserves de victuailles; ils avaient même pris avec eux un guérisseur expérimenté connaissant les exorcismes indispensables pour guérir les blessures. Il n'était pas étonnant non plus que Tougar et ses invités eussent gardé tout leur équipement de chevalier, à l'exception des cuirasses qui les auraient gênés pour passer à travers les fourrés et les amoncellements de troncs abattus par les tempêtes. Il était seulement surprenant que la fille de Tougar, Miroslava, ne désirant pas se séparer de son père, n'eût pas hésité à participer à la battue avec les invités. Les habitants de Toukhlia, la voyant partir à la chasse au milieu des hôtes, fière, courageuse, tel un peuplier élancé au milieu de chênes trapus, la suivaient du regard avec admiration en disant :

— Ça c'est une jeune fille ! Elle pourrait tenir la place d'un homme. Et certainement, elle aurait été un homme meilleur que son père !

C'était là un compliment peu ordinaire, car Tougar Vovk était bâti comme un chêne. Large d'épaules, trapu, le visage aux traits grossiers, des cheveux noirs et raides, il ressemblait lui-même à l'un de ces ours féroces auxquels il s'apprêtait à faire la chasse. Mais Miroslava était vraiment une jeune fille comme on en voit peu. Nous n'allons pas parler de son charme et de sa beauté ni de son bon cœur, car beaucoup de compagnes de son âge pouvaient l'égaliser, bien que très peu d'entre elles pussent la surpasser. Mais ce en quoi elle n'avait pas d'égaux parmi ses compagnes, c'était sa liberté de mouvement innée, sa force peu habituelle, son courage et sa fermeté, qualités qui ne sont propres qu'aux hommes habitués à surmonter tous les obstacles. Immédiatement, au premier coup d'œil, on pouvait voir que Miroslava avait grandi dans la liberté, qu'elle avait reçu une éducation de jeune homme et que, dans ce magnifique corps robuste de jeune fille vivait une âme forte, douée de grandes capacités. Elle était enfant unique et avait en outre perdu sa mère à sa naissance. Sa nourrice, une vieille paysanne, l'avait initiée dès son plus jeune âge à

différents travaux manuels et, quand elle se fit plus grande, son père, afin d'agrémenter sa solitude, la prit partout avec lui et, satisfaisant aux caprices de sa nature ardente, il lui apprit à manier les armes des chevaliers, à supporter toutes sortes de privations et à se tenir courageusement face au danger. Et, plus il lui fallait surmonter de difficultés, plus elle prenait plaisir à l'ouvrage, plus s'épanouissaient sa force physique et son caractère droit et décidé. Mais malgré tout, Miroslava ne cessait jamais d'être une jeune fille tendre, bonne, sensible, au visage reflétant la modestie et la pudeur, et tout cela créait en elle une harmonie si étonnante et si charmante que quiconque l'avait vue et avait entendu sa voix une seule fois, ne pouvait plus jusqu'à la fin de ses jours oublier ni son visage, ni sa voix, ni sa svelte silhouette et la revoyait avec un relief extraordinaire dans les plus beaux instants de sa vie, comme le printemps évoque chez un vieillard décrépi ses amours de jeunesse.

La chasse durait déjà depuis trois jours. Nombre de cerfs à ramure et d'aurochs à crinière noire étaient tombés sous les flèches et les lances des boyards. Les tentes des chasseurs étaient dressées à proximité d'un torrent, dans une verte clairière au milieu de la forêt. Par-ci, par-là fumaient d'immenses feux de bois au-dessus desquels étaient suspendus des chaudrons, tournaient des broches, bouillait et rôtissait le gibier abattu. Le dernier jour de la chasse devait être consacré au point principal du programme, le plus dangereux : la battue aux ours.

Le repère principal des ours se trouvait depuis longtemps sur un contrefort abrupt séparé des autres par des fourrés inextricables, planté dru de hêtres et d'épicéas énormes, encombré de bois mort et de troncs abattus par le vent. D'après les assertions de Maxyme Berkout, le guide originaire du village de Toukhlia, c'était là qu'avait élu domicile l'ourse-mère de toute la région. De cet endroit, les animaux semaient la terreur aux alentours et dans tous les pâturages. Bien que plus d'une fois des bergers courageux eussent réussi à tuer un ours soit

à l'aide de flèches et de haches, soit en l'attirant dans un piège où on lui cassait l'échine avec un lourd billot lâché sur lui, le nombre de bêtes était trop important pour que cela pût apporter un soulagement perceptible dans la région. C'est pourquoi, lorsque Tougar Vovk, le boyard nouvellement établi, annonça aux habitants de Toukhlia qu'il voulait entreprendre une grande battue aux ours et demanda qu'on lui donnât un guide, la communauté non seulement lui délégua en qualité de guide le premier gaillard de la contrée, Maxyme Berkout, le fils du chef vénéré des anciens de Toukhlia, mais elle envoya aussi de sa propre initiative tout un détachement de rabatteurs avec des arcs et des lances, afin d'aider les boyards. Tous ces gens devaient investir le repaire des ours et anéantir ces animaux pillards.

Depuis le point du jour une grande agitation et une attente tendue régnaient dans le camp des chasseurs. Les serviteurs des boyards étaient sur les dents depuis le milieu de la nuit, préparant la nourriture des invités pour toute la journée, remplissant les gourdes d'hydromel pétillant et de jus de pommes. Les rabatteurs de Toukhlia s'apprêtaient aussi à la battue, affûtant leurs couteaux et leurs sabres, chaussant des postolys \* solides en peau d'auroch, mettant dans leurs besaces de la viande boucanée, des miches de pain, du fromage et tout ce qui pourrait être utile pendant cette expédition difficile laquelle prendrait certainement toute la journée. Devant cette entreprise risquée et de grande envergure, Maxyme Berkout se sentait tout à fait à l'aise, tout à fait capable de diriger cette petite armée; il organisait toute l'expédition, sans rien oublier, sans se hâter mais aussi sans perdre de temps, avec un sérieux et un bon sens dignes d'un chef. Il faisait tout à temps, à sa place, sans confusion et sans remue-ménage; il se trouvait toujours là où l'on avait besoin de lui et il savait mettre de l'ordre partout. Parmi ses camarades du village, aussi bien que parmi les boyards et leurs domestiques, Maxyme Berkout restait constam-

---

\* Postolys : genre de chaussures. (N. du T.).

ment le même, pondéré, libre dans ses mouvements et ses paroles, comme un égal parmi des égaux. Ses camarades lui rendaient la pareille, ils étaient eux aussi cordiaux et naturels, ils riaient et plaisantaient avec lui, mais ils exécutaient toutes ses consignes à la lettre avec une rapidité et un entrain tels qu'on aurait pu croire qu'ils auraient fait la même chose sans avoir reçu le moindre ordre. Quant à la valetaille des boyards, bien qu'elle ne fût pas toute d'un caractère aussi pondéré, mais bien plus guindée dans son comportement, bien plus portée à se moquer des uns et à courber servilement l'échine devant d'autres, elle éprouvait du respect envers Maxyme Berkout pour son sérieux et son bon sens, et, bien que non sans remarques caustiques et non sans ergoterie, elle exécutait tout ce que celui-ci lui disait. Même les boyards, pour la plupart altiers et martiaux, voyant d'un mauvais œil la présence d'un rustre dans leur compagnie et qui, plus est, d'un rustre qui les considérait à certains égards comme des égaux, même eux s'efforçaient de ne pas faire voir leur hostilité trop ostensiblement et se pliaient aux ordres du jeune guide. A chaque pas, ils avaient l'occasion de se rendre compte que ces ordres étaient tout à fait raisonnables et fort à propos.

Il faisait encore nuit quand le groupe de chasseurs sortit du camp. Un silence profond régnait dans les montagnes ; les ténèbres sommeillaient sous les épicéas vert sombre ; des gouttes de rosée pendaient aux feuilles touffues et pennées des fougères ; les tiges vertes des pieds-de-loup rampaient sur le sol, erraient entre les racines des énormes arbres abattus, s'entrelaçaient en pelotes inextricables avec les touffes piquantes et souples des ronces et avec les tiges volubiles du houblon sauvage qui grimpeait vers le ciel. Des ravins sinistres, embroussaillés et ténébreux comme les portes de l'enfer, montait un brouillard gris indiquant que de petits torrents coulaient au fond. L'air de la forêt était imprégné de ces exhalaisons et de l'odeur du galipot ; on en avait la respiration coupée comme s'il avait fallu avoir des poumons beaucoup plus puissants pour pouvoir respirer librement.

Le groupe de chasseurs cheminait en silence à travers des fourrés inextricables, sans sentiers, sans repères dans les sous-bois blafards. Maxyme ouvrait la marche, suivi par Tougar Vovk et les autres boyards. A côté du boyard se trouvait sa fille Miroslava. L'arrière-garde était constituée par les rabatteurs de Toukhliia. Chacun avançait en jetant des regards de tous les côtés, l'oreille au guet.

La forêt commençait à s'animer avec l'arrivée du jour. Un geai aux plumes bariolées jasait dans les cimes des épicéas, un pic-vert, agrippé à une branche tout juste au-dessus des têtes des chasseurs, frappait l'écorce avec son bec de fer ; le hurlement des loups et le rugissement des aurochs parvenaient des halliers lointains. A cette heure matinale, les ours repus dormaient sur leur lit de mousse sous des amoncellements de troncs abattus par les tempêtes. Une bande de sangliers grognait dans les fourrés en prenant le frais dans la vase froide.

Il y avait déjà près d'une heure que la troupe cheminait en ces lieux inhospitaliers. Tous respiraient difficilement, aspirant l'air avec avidité, tous essuyaient les grosses gouttes de sueur qui couvraient les visages. Maxyme se retournait souvent. Dès le début, il avait été contre la participation de Miroslava à cette dangereuse expédition, mais la jeune fille s'était obstinée. Ce n'était pas la première fois qu'elle prenait part à une grande chasse et elle ne s'apprêtait pas à laisser passer le moment le plus intéressant à cause de certaines difficultés ! Pas un seul des arguments de Maxyme sur les obstacles du chemin, sur les dangers qui les attendaient, sur la force et la férocité des animaux sauvages ne put la dissuader. « Tant mieux ! Tant mieux ! » répondait-elle avec un regard si hardi et un sourire si séduisant que Maxyme, comme ensorcelé, ne pouvait rien objecter. Et le père qui, au début, avait également recommandé à sa fille de rester dans le camp, fut obligé de céder en fin de compte à sa demande. Maxyme voyait maintenant avec étonnement cette extraordinaire jeune fille surmonter, de pair avec les hommes les plus robustes, toutes les difficultés de ce trajet épuisant, franchir avec facilité les monceaux de troncs pourris

et les hautes herbes, longer les précipices d'un pas assuré, grimper les pentes recouvertes de fourrés impénétrables, se glisser entre les racines arrachées du sol et tout cela avec une légèreté, avec une insouciance telles qu'il semblait à Maxyme qu'elle volait sur des ailes merveilleuses. Il ne se lassait pas de la regarder.

« Quelle jeune fille étonnante ! pensait-il chaque fois. Je n'en ai encore jamais vu de pareille ! »

On arriva enfin à destination. Le repaire des ours était constitué par un haut contrefort difficilement accessible seulement par le flanc sud, planté de hêtres et d'épicéas aux troncs démesurés et recouvert d'arbres déracinés et de bois mort. Au nord, à l'est et à l'ouest, l'accès et la sortie étaient fermés par de hautes parois rocheuses comme taillées à la hache dans le corps du géant Zélémègne et éloignées de celui-ci de quelques dizaines de sagènes \* ; en bas, au pied de ces murailles, dans une gorge étroite, grondait un torrent à l'eau froide et écumeuse. Une telle disposition des lieux facilitait la tâche des chasseurs. Il leur suffisait de monter par le sentier étroit se trouvant sur le flanc sud et les bêtes, n'ayant pas d'autre issue, seraient bien obligées de tomber entre leurs mains et de succomber sous les lances.

Après être arrivé sur ce sentier d'une importance capitale mais parsemé d'embûches, Berkout ordonna au groupe de s'arrêter afin de reprendre des forces avant de commencer cette difficile opération. Le soleil se levait, mais les branches des épicéas et les collines voisines le cachaient encore. Après un court repos, Maxyme se mit à disposer les chasseurs en deux échelons afin de contrôler tout le sentier. Tant que celui-ci resterait étroit les chasseurs pourraient rester à une distance de cinq pas l'un de l'autre mais plus haut, là où le sentier s'élargissait en formant une large plate-forme en pente, les chasseurs devraient augmenter leur distance réciproque. Une seule chose rongea Maxyme : que faire de Miroslava qui

---

\* Sagène : mesure de longueur (2,13 m.). (N. du T.).

voulait à tout prix avoir sa propre place et non pas se trouver à côté de son père.

— Je ne vaux donc pas tes rabatteurs ? dit-elle à Maxyme en rougissant comme une rose. Tu leur donnes une place à chacun et tu refuses de faire de même pour moi... Mais il n'en sera pas ainsi ! Et puis mon père se sentirait humilié si nous nous trouvions à deux au même poste ! Pas vrai, petit père ?

Tougar Vovk ne put lui résister. Maxyme tenta de rappeler à la jeune fille que le danger était très grand et que les bêtes en fureur étaient particulièrement féroces et puissantes, mais Miroslava l'obligea à se taire :

— Et moi, je n'ai donc pas de forces ? Ou bien je ne sais pas manier l'arc, l'épieu ou la hache ? Nous allons bien voir ! Que l'un de tes rabatteurs essaye de me tenir tête ! On verra bien qui sera le plus fort !

Maxyme se tut et dut se soumettre à la volonté de la jeune fille. Pouvait-il résister à cette créature si belle et si étonnante ? Il espérait pouvoir la poster à l'endroit le moins dangereux, mais, malheureusement, cela s'avéra impossible, car toutes les places étaient également périlleuses. Après avoir réparti tout le groupe, Maxyme donna l'ordre suivant :

— Et maintenant, que chacun de nous fasse une prière, celle qu'il connaît, puis nous nous mettrons à sonner du cor tous ensemble. Ce sera le premier signal qui mettra les bêtes en alerte. Ensuite nous monterons par le sentier et nous nous arrêterons à l'endroit où il s'élargit. Là-bas, mes camarades resteront à l'affût et vous, les boyards, vous avancerez plus loin, jusqu'à la tanière de l'ourse !

Quelques instants plus tard, la forêt et les prairies alpines retentirent du mugissement enroué de cors de chasse en cornes d'auroch. Comme un immense raz de marée, le son se répandit par les bois et par les ravins, se dispersant, expirant et renaissant avec une force redoublée. La forêt se réveillait. Un milan poussa un gémissement au-dessus d'un épicéa ; un aigle royal apeuré s'envola en agitant majestueusement ses ailes ; le bois mort se mit à craquer sous les sabots d'un quadrupède à la

recherche d'un refuge plus sûr. Le mugissement des cors cessa soudain et les chasseurs entreprirent d'escalader le sentier. Leurs cœurs se mirent à battre plus vite dans l'attente du danger imminent, de la lutte et de la victoire. Les hommes se déplaçaient avec précaution en deux échelons : les boyards en avant et les jeunes gens de Toukhlia en arrière ; Maxyme marchait en tête, tout yeux et tout oreilles, afin de pouvoir déceler au plus tôt la présence de la bête. Mais le tsar des fourrés, l'ours, ne se montrait pas encore.

On était déjà arrivé à l'endroit le plus étroit au-delà duquel le sentier s'élargissait en une plate-forme en pente. Les chasseurs s'arrêtèrent de nouveau sur l'ordre de Maxyme et les cors se remirent à mugir avec encore plus de force, répandant l'inquiétude dans les sombres tanières des ours. Soudain, des troncs déracinés se mirent à craquer non loin de là, derrière un monceau de grosses racines à demi-pourries.

— Attention ! s'écria Maxyme. La bête approche !

A peine eut-il prononcé ces paroles que par une large brèche entre deux souches déracinées se montra une énorme tête velue, et deux yeux gris exprimant curiosité et inquiétude se mirent à fixer Tougar Vovk en poste à quelque dix pas de la brèche. Tougar était un guerrier chevronné et un chasseur expérimenté, ne connaissant pas la peur. Aussi, sans dire un mot, sans s'adresser à personne, sortit-il une lourde flèche de fer de son carquois, en arma son arc et la pointa vers la bête.

— Vise l'œil, boyard ! lui chuchota Maxyme par derrière.

Après une minute de silence tendu, la flèche siffla et l'ours, comme enragé, poussa un rugissement et recula. Bien qu'il se fût réfugié derrière un amoncellement de troncs abattus, son rugissement ne cessait pas et les craquements se faisaient entendre de plus belle.

— Poursuivons-le ! s'écria Tougar Vovk en s'élançant vers la brèche par laquelle la bête venait de disparaître. En même temps, deux boyards étaient grimpés sur le sommet du tas de troncs enchevêtrés et avaient levé leur lance afin de pouvoir

en finir avec l'ours d'un seul coup. Tougar Vovk, debout dans la brèche, tira une deuxième flèche. L'animal poussa un rugissement encore plus violent et chercha à s'enfuir, mais ses yeux étaient aveuglés par le sang, il ne put trouver la sortie et se heurta aux arbres. La lance de l'un des boyards s'enfonça entre les côtes de l'ours mais le coup ne fut pas mortel. La bête rugissait de plus en plus sauvagement. Dans son désespoir, elle se leva sur ses pattes de derrière, essuyant le sang de ses yeux, cassant des branches et les jetant devant elle, mais tout était vain : un de ses yeux avait été crevé par une flèche et l'autre était sans cesse aveuglé par le sang.

Tournant en rond à l'aveuglette, l'animal se rapprocha de nouveau de Tougar Vovk. Celui-ci jeta son arc et, s'embusquant derrière les racines, prit à deux mains sa lourde hache. Quand l'ours s'avança à tâtons vers la brèche qu'il connaissait, Tougar leva sa hache et frappa si fort que le crâne se fendit en deux comme un potiron jeté à terre. Le cerveau ensanglanté éclaboussa le boyard, et la bête s'affaissa lentement et en silence. Les cors des boyards sonnèrent joyeusement en l'honneur de cette première victoire.

On sortit l'ours des fourrés et on le dépouilla. Puis les boyards s'enfoncèrent plus loin dans les halliers. Le soleil s'était déjà levé depuis longtemps et ses rayons obliques scintillaient à travers les branches comme des fils et des cordons dorés. Les chasseurs s'avançaient maintenant avec plus d'entrain, faisant valoir leur hardiesse et leur force.

— Bien que je ne sois qu'un loup\*, un animal de peu d'importance, je peux tout de même tenir tête à ces ours ! dit Tougar Vovk en se réjouissant de sa victoire.

Maxyme Berkout écoutait ces paroles fanfaronnes et, sans bien savoir pourquoi, il eut pitié des ours de Toukhlia.

— Evidemment, dit-il, ce sont des animaux stupides, ces ours. Ils vivent en solitaire, mais s'il leur venait l'idée de se

---

\* Vovk signifie « loup » en ukrainien. (N. du T.).

rassembler tous ensemble, qui sait si même une bande de loups pourrait avoir raison d'eux ?

Tougar lui jeta un regard courroucé, mais ne dit mot. Les chasseurs avançaient avec précautions, franchissant des tas de troncs déracinés, sautant d'une souche à l'autre, s'enfonçant parfois jusqu'à la ceinture dans le bois pourri ou les branches sèches.

Parmi ces ruines majestueuses de la nature on voyait par endroits des sentiers frayés par les ours il y avait déjà bien longtemps, étroits mais bien distincts, jonchés d'os blanchis de moutons, de cerfs et d'autres animaux. Maxyme se trouvait maintenant en arrière des boyards ; il examinait soigneusement les traces, s'efforçant d'établir si elles étaient fraîches ou non, encourageait et aidait les chasseurs fourbus. Lui-même ne ressentait aucune fatigue. Miroslava le considérait avec étonnement quand il passait à côté d'elle et, bien qu'elle eût vu jusqu'ici bon nombre de gaillards solides et courageux, il ne lui était encore jamais arrivé de rencontrer quelqu'un de pareil à Maxyme qui réunissait en lui toutes les qualités d'un bon travailleur, d'un chevalier et d'un chef peu ordinaire.

Soudain le bois mort craqua et un ours énorme se précipita avec fureur vers les chasseurs. Il courait sur ses quatre pattes mais, quand il vit des ennemis devant lui, il se dressa sur ses pattes de derrière et saisit avec celles de devant une énorme branche de hêtre qu'il se mit à brandir autour de lui en poussant de temps en temps un rugissement saccadé, comme provocateur.

En face de la bête se trouvaient deux boyards du piémont, de ceux qui s'étaient particulièrement pavanés, désirant montrer qu'ils étaient des chasseurs expérimentés. Quand ils virent devant eux ce redoutable adversaire, ils pâlirent et se mirent à trembler. Mais ils n'osaient pas rebrousser chemin et s'enfuir, il fallait coûte que coûte faire face au danger. Deux flèches partirent simultanément, mais l'une d'elles n'atteignit pas son but et siffla à proximité d'une oreille de l'ours, alors que l'autre vint se planter dans le flanc de la bête, sans la blesser bien

sérieusement, ne faisant que la rendre folle de douleur. L'animal fit un bond énorme et lança vers l'un des chasseurs la branche de hêtre qu'il tenait et qui se fracassa contre un arbre. Puis, sans s'attarder une seule seconde, sans donner aux chasseurs le temps de se ressaisir, l'ours se précipita vers celui qui se trouvait sur le sentier. La lance luisait dans la main tremblante du boyard qui voulait en transpercer la bête.

— Ne fais pas ça ! s'écria avec inquiétude Maxyme qui venait à la rescousse avec Tougar Vovk et un autre boyard. Garde ta lance en main, tourne-la de côté et défends-toi !

Mais le boyard ne lui obéit pas et lança son arme contre l'ours. L'élan était insuffisant, la main du boyard tremblait, la bête se trouvait déjà à quelque cinq pas de lui et c'est pourquoi la lance ne fit que blesser faiblement l'animal à l'épaule. L'ours saisit la hampe, la cassa en deux et se précipita vers son ennemi avec un rugissement féroce. Le boyard avait dégainé son épée à deux tranchants, une épée à ours comme on l'appelait, et se préparait à la plonger dans la poitrine de l'animal. Mais la lame glissa sur un os et se planta dans l'omoplate. L'ours saisit le boyard dans son étreinte de fer. La pauvre victime poussa un cri d'épouvante, ses os craquèrent sous les dents de la bête. Cet horrible épisode se produisit si rapidement que, lorsque Maxyme arriva à la rescousse, le boyard se trouvait déjà à terre, râlant dans les derniers soubressauts de l'agonie, alors que l'ours ensanglanté se tenait au-dessus de lui, montrant ses dents terribles et rugissant de douleur à cause de ses blessures.

Un frémissement d'horreur parcourut les témoins de cette scène, les boyards étaient atterrés. Seul Maxyme prit une flèche, banda tranquillement son arc en corne, fit deux pas en direction de l'ours et, après avoir soigneusement visé, il transperça le cœur de celui-ci. Comme coupé au couteau, le rugissement cessa soudain et la bête tomba morte.

Les cors ne sonnèrent pas, on n'entendit pas de cris de joie à l'occasion de cette nouvelle victoire. Les boyards, quit-

tant leurs postes, accoururent sur le lieu du drame. Bien qu'ils fussent aguerris et habitués à cotoyer la mort, ils poussèrent tous un gémissement d'effroi à la vue de ce cadavre ensanglanté, défiguré et déchiqueté.

Miroslava porta la main à son cœur et détourna les yeux. Les rabatteurs de Toukhlia posèrent le corps sur une civière faite de branches entrelacées, puis ils tirèrent l'ours en un endroit plus dégagé. Un morne silence s'abattit sur toute la compagnie. Une large flaque de sang brillait au soleil et rappelait à tous que là-bas, quelques instants auparavant, se trouvait un homme vivant, gai, plein d'esprit, père de plusieurs enfants et qu'il n'en restait plus qu'un tas informe de chair sanglante. La plupart des boyards en perdirent le désir de continuer la battue.

— A tous les diables ces ours ! dirent quelques-uns, qu'ils vivent ou qu'ils crèvent ici, nous ne voulons pas risquer notre vie à cause d'eux !

Toutefois, Tougar Vovk et, plus encore, Miroslava et Maxyme insistaient fermement pour que l'on en finît avec cette affaire. En fin de compte, les boyards acceptèrent, mais ce fut sans enthousiasme qu'ils revinrent à leurs postes.

— Boyards, permettez-moi de prendre la parole, leur dit Maxyme. Mes camarades du village ont coupé la sortie et ne laisseront pas passer une seule des bêtes qui se trouvent ici. C'est pourquoi nous ne devons pas nous éloigner les uns des autres. Le mieux sera, à ce qu'il me semble, de nous diviser en deux détachements et de passer des deux côtés, tout au bord du précipice. Nous aurons ainsi la meilleure possibilité de refouler tous les animaux jusqu'au milieu et là, avec les rabatteurs de chez nous, nous les encerclerons et nous les tuerons tous.

— Mais oui, mais oui, c'est une bonne idée ! s'écrièrent quelques-uns des boyards sans remarquer un fugitif sourire moqueur sur les lèvres de Maxyme.

La compagnie se divisa en deux groupes. L'un d'eux était dirigé par Tougar Vovk, l'autre, par Maxyme. Miroslava, de

son propre gré, se joignit au deuxième détachement sans bien trop savoir pourquoi. Peut-être cherchait-elle le danger, car Maxyme avait donné à comprendre que le trajet du deuxième groupe serait beaucoup plus parsemé d'embûches.

Les cors sonnèrent de nouveau et les deux détachements se séparèrent. Les chasseurs avançaient soit par deux, soit en solitaires, se rapprochant parfois les uns des autres pour se disperser ensuite à la recherche d'un passage. Il était absolument impossible de se déplacer en groupes plus importants. On s'approchait du sommet ; celui-ci était dégarni mais, un peu plus bas, il y avait un véritable rempart de rochers, de troncs enchevêtrés et de racines. C'était là l'obstacle le plus difficile et le plus périlleux à franchir.

En un endroit, les enchevêtrements formaient comme une haute tour. Le bois mort, les roches et les feuilles sèches qui s'étaient accumulés ici depuis très longtemps semblaient interdire tout accès à cette forteresse naturelle. Maxyme se mit à ramper sur le rebord même d'un précipice abrupt, s'agrippant par endroits à de la mousse ou à des arêtes rocheuses afin de pouvoir progresser. Les boyards, non habitués à de telles pistes impraticables où il était facile de se casser le cou, préférèrent passer le long du rempart, espérant trouver quelque part une trouée qui permît de le contourner.

Miroslava s'arrêta comme si quelque chose la retenait auprès de Maxyme ; ses yeux vifs examinaient attentivement l'amoncellement d'arbres déracinés qui se hérissait devant elle, cherchant un passage quelconque, même le plus difficile. Elle n'hésita pas longtemps et se mit à grimper courageusement sur les grosses roches et les troncs qui encombraient le passage. Après avoir atteint le sommet du rempart, elle regarda fièrement de tous les côtés. Les boyards se trouvaient déjà loin d'elle, on ne voyait plus Maxyme et, tout droit devant elle, se trouvait un amas informe de roches et d'arbres déracinés à travers lequel il semblait impossible de passer. Mais non ! Là-bas, un peu plus loin, un énorme épicéa formait un pont jeté par-dessus cet enfer et il serait facile d'y passer pour atteindre

le sommet ! Sans tergiverser, Miroslava s'engagea sur ce pont. Après y avoir mis le pied, elle regarda encore une fois alentour et, fière de sa découverte, elle appliqua contre ses lèvres de corail l'embouchure de son cor finement ciselé et sonna dans toutes les directions. L'écho se répandit sur les prairies alpêtres, se dispersa dans les fourrés et dans les ravins en perdant peu à peu de sa puissance pour s'éteindre enfin dans les lointains halliers impénétrables. Le cor de son père lui répondit, puis ceux des autres boyards. Miroslava hésita pendant quelques secondes, debout sur le tronc déraciné. L'épicéa était très vieux et pourri de part en part. En bas, dans les profondeurs inextricables des branches, la jeune fille crut entendre un léger craquement et un grognement. Elle prêta l'oreille mais n'entendit plus rien... Elle s'engagea plus loin sur ce pont de fortune. Mais à peine eût-elle fait cinq pas que l'épicéa pourri craqua et s'effondra sous les pieds de la téméraire jeune fille qui s'abîma avec les morceaux de bois pourri dans l'entrelacement de branches sèches.

Elle tomba sur ses pieds sans avoir perdu ses armes. Elle continuait à tenir fortement sa lance plaquée de lamelles d'argent; son arc et son carquois plein de flèches étaient suspendus à son épaule, une hache et un couteau de chasse étaient accrochés à la belle ceinture en cuir qui ceignait sa svelte taille de jeune fille. Après cette chute si inattendue dans ce sombre gouffre, la jeune fille n'éprouva toutefois aucune crainte et se mit aussitôt à regarder de tous côtés afin de trouver une issue. Tout d'abord elle ne put rien distinguer de bien précis, mais ses yeux s'accommodèrent à la pénombre et ce qu'elle vit alors aurait pu glacer d'effroi même un brave chevronné. A cinq pas au plus devant elle était allongée à côté de ses oursons une ourse énorme dont les yeux verts regardaient avec colère cette hôtesse inattendue. Miroslava frissonna. Fallait-il engager la lutte avec cette féroce bête ou bien chercher une issue et appeler à l'aide ? Mais il n'était pas facile de trouver une sortie : alentour se hérissaient des arbres déracinés et des éboulis de roches et, bien qu'il eût été possible de les

franchir avec de grandes difficultés, il était très dangereux de le faire au vu de cet animal sauvage. Sans se livrer à une longue réflexion, Miroslava décida de ne pas toucher à l'animal, de se défendre seulement en cas d'agression et d'employer le temps gagné pour donner un signal d'alarme et appeler à l'aide. Mais à peine eût-elle sonné du cor que l'ourse se leva de sa tanière et se précipita vers elle en rugissant. Miroslava n'eut pas le temps de saisir son arc car l'animal se trouvait trop près. Elle serra sa lance à deux mains et, appuyant son épaule contre une proéminence rocheuse, elle dirigea son arme vers l'ourse. Celle-ci s'arrêta, ayant aperçu l'éclat métallique de la pointe acérée. Les deux adversaires restèrent ainsi longtemps face à face, ne se quittant pas des yeux, sans changer de position. Miroslava n'osait pas engager le combat la première ; l'ourse, de son côté, se mit à chercher du regard de quel côté elle pourrait attaquer la jeune fille. Soudain la bête saisit une grosse pierre entre ses pattes de devant et, se relevant sur celles de derrière, elle s'apprêta à la lancer en direction de Miroslava. A ce même moment, d'un mouvement puissant, la jeune fille enfonça sa lance entre les épaules de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement terrible et tomba à la renverse, inondé de sang. Toutefois la blessure n'était pas mortelle et l'ourse se releva peu après. Le sang coulait de la plaie et, malgré la douleur, la bête se lança de nouveau vers Miroslava. Le danger était terrible. L'animal déchaîné avançait droit sur la jeune fille, en montrant des dents menaçantes. La seule chance de s'en sortir pour Miroslava était de monter sur la proéminence rocheuse contre laquelle elle appuyait son épaule. En un clin d'œil elle se trouva debout au sommet. Elle éprouva du soulagement, sa situation n'étant plus aussi alarmante, et, en cas d'attaque, elle pourrait frapper l'animal de haut en bas. Mais à peine Miroslava eût-elle le temps de se rendre compte de ce que faisait l'ourse, que celle-ci vint la rejoindre sur la proéminence en poussant un rugissement terrible et en ouvrant toute grande sa gueule ensanglantée. Une sueur froide perla au front de Miroslava, elle comprit que la minute décisive était arrivée, qu'une

lutte à mort allait s'engager sur cette étroite plate-forme et que la victoire reviendrait à celle des deux qui saurait se maintenir à cet endroit et jeter l'autre en bas. L'ourse était déjà toute proche. Miroslava essaya d'interposer sa lance mais l'animal saisit la hampe avec ses dents et la tira avec une force telle que ce fut tout juste si la jeune fille ne tomba pas ; la lance glissa de ses mains et la bête la rejeta loin d'elle.

« Maintenant il va falloir mourir ! » Cette pensée traversa l'esprit de Miroslava comme un éclair, mais elle conservait son courage. Elle prit sa hache à deux mains et se prépara au dernier corps à corps. La bête était déjà tout près d'elle. Miroslava sentait déjà sa respiration chaude sur son visage ; une patte velue plantée de griffes acérées menaçait sa poitrine ; encore une seconde et la jeune fille, déchiquetée et ensanglantée allait tomber de la plate-forme, car le manche de sa hache était trop court par rapport aux pattes de l'énorme animal.

— Au secours ! s'écria Miroslava d'une voix angoissée et à ce même moment une lance jaillit au-dessus de sa tête et l'ourse s'éroula, la gorge transpercée. Par une brèche dans les amoncellements de roches se montra le visage rayonnant de joie de Maxyme Berkout. Le regard reconnaissant de la jeune fille qu'il venait de sauver pénétra tout son être. Mais ils ne prononcèrent aucune parole. Ils n'en avaient pas le temps. L'ourse était encore vivante et se releva en rugissant. En un bond, elle se retrouva auprès de sa progéniture qui, ne comprenant pas la signification de cette lutte affreuse, folâtrait et faisait des culbutes dans la tanière. Après avoir reniflé ses petits, la bête se précipita de nouveau sur Miroslava. La jeune fille était prête à repousser cette attaque et, ayant levé sa hache dans ses deux mains, elle fendit d'un seul coup le crâne de la bête. Inondée de sang, l'ourse tomba et, après quelques soubressauts de tout son corps, elle rendit son dernier soupir.

Entre-temps Maxyme, qui s'était faufilé entre les amoncellements de bois mort, était arrivé à côté de Miroslava. Deux larmes grosses comme des perles brillèrent dans les yeux de

la jeune fille et, sans dire un seul mot, elle serra chaleureusement la main de son sauveteur. Maxyme sembla se troubler, rougit, abaissa les yeux et dit en bégayant :

— J'ai entendu ton appel... mais je ne savais pas où tu te trouvais... C'est vraiment une chance que je sois arrivé à temps !

Miroslava continuait à rester sur place sans lâcher la main du beau jeune homme dont elle regardait l'agréable visage ouvert, hâlé par le soleil et aux joues colorées respirant la santé. A cette minute, elle n'éprouvait envers lui rien d'autre que de la reconnaissance, car il l'avait sauvée d'une mort certaine. Mais, quand Maxyme, quelque peu enhardi, serra la main délicate mais si forte de la jeune fille, celle-ci ressentit un doux tressaillement au cœur et une rougeur pudique monta à son visage. Elle abaissa les yeux, et les paroles de reconnaissance qu'elle s'appropriait à prononcer moururent sur ses lèvres, alors que ses yeux s'allumèrent de la flamme merveilleuse du premier sentiment encore imprécis.

Maxyme revint à lui le premier. Dans son cœur courageux et pur comme l'or était soudain né un doux rêve qui se transforma aussitôt en une ferme résolution. Cela lui rendit toute son audace et toute son assurance. Après avoir porté le cor à ses lèvres, il sonna joyeusement en signe de victoire. Tout à côté, au-delà du rempart de troncs enchevêtrés, lui répondirent les cors de Tougar et des autres boyards. Souple comme un écureuil, Miroslava regrimba rapidement sur la proéminence d'où elle avait failli tomber et, de là-bas, elle raconta son aventure à tout le détachement de chasseurs sans oublier d'indiquer l'aide que Maxyme lui avait apportée. Tougar Vovk vint la rejoindre à grand peine, suivi par les autres boyards. Le père étreignit longuement sa fille et, voyant du sang sur ses vêtements, il dit d'une voix mal assurée :

— Il est difficile de s'imaginer à quel danger tu viens d'échapper, ma petite !

Il continuait à serrer sa fille dans ses bras comme s'il craignait de la perdre.

Il descendit ensuite vers Maxyme qui s'affairait auprès de l'ourse et de ses oursons. Ceux-ci, qui n'avaient encore jamais vu un ennemi en l'homme, ronronnaient pacifiquement et s'ébattaient comme des chiots ; ils se laissaient flatter et n'avaient absolument pas peur des chasseurs. Maxyme les prit dans ses bras et les posa devant Miroslava et Tougar :

— C'est votre trophée ! dit-il. Je pense que de tels hôtes seront les bienvenus dans votre maison.

Les boyards regardaient les oursons avec attendrissement et jetaient des regards apeurés du côté de l'ourse morte, examinant ses blessures et s'étonnant du courage et de la force de Miroslava qui avait osé s'attaquer à une bête si terrible.

— Oh non ! dit Miroslava en riant. Sans l'aide de ce fier gaillard je serais maintenant dans la situation de cette ourse, déchiquetée et ensanglantée ! Il a mérité toute ma reconnaissance !

Tougar Vovk semblait écouter les paroles de sa fille sans enthousiasme. Malgré l'amour qu'il éprouvait pour elle, malgré la joie de voir qu'elle avait échappé à un énorme danger, il aurait préféré que son sauveteur fût le fils d'un boyard et non pas ce simple moujik de Toukhlia, ce rustre, bien que celui-ci eût tout de même réussi à plaire à Tougar. Mais il lui était difficile, à lui, le fier boyard qui avait fait carrière et était parvenu au faite des honneurs dans la cour du prince, de remercier publiquement ce moujik qui avait sauvé sa fille. Toutefois, il n'y avait rien à faire... L'obligation de reconnaissance s'était si profondément ancrée chez ces chevaliers, nos ancêtres, que Tougar Vovk lui-même ne pouvait l'enfreindre. Il prit Maxyme par la main et le fit avancer devant les boyards.

— Tu es un fier gaillard, dit-il. Ma fille, mon unique enfant, assure que tu lui as sauvé la vie. Je ne veux pas douter de ses paroles. Reçois donc pour ton exploit les remerciements de son père dont tout l'amour et toutes les espérances sont dans son enfant. Je ne sais comment nous pouvons te remercier, mais sois certain que, si un jour cela m'est possible, le boyard Tougar Vovk n'oubliera pas tout ce qu'il te doit.

Pendant ce discours, Maxyme se sentit comme sur des charbons ardents. Il n'était pas habitué à de telles éloges publiques et il ne les recherchait pas. Il devint tout confus en entendant ces louanges du boyard, ne sachant pas s'il lui fallait répondre ou non et, en fin de compte, il dit laconiquement :

— Je ne mérite pas ces louanges, boyard ! J'ai fait ce que chacun aurait fait à ma place, pourquoi donc me remercier ? Que ta fille se porte bien, je ne suis pas digne de tes éloges.

Après avoir prononcé ces paroles, il s'en alla appeler ses camarades du village. Avec leur aide, l'ourse fut rapidement dépouillée et on apporta les oursons au point de rassemblement des chasseurs d'où, à la fin de la battue, toute la compagnie devait revenir au camp.

Il était déjà presque midi et le soleil répandait ses chauds rayons dorés sur les monts de Toukhlia ; dans la forêt, le parfum du galipot se faisait encore plus fort ; un épervier flottait fièrement dans l'océan d'azur au-dessus des prairies, ne battant que rarement de ses ailes déployées. Le silence régnait dans la nature. Seuls le son du cor et les cris des chasseurs se faisaient entendre sur l'un des versants du mont Zélémeène. La battue était terminée, mais on avait à déplorer une victime. En avant du détachement, des jeunes gens de Toukhlia portaient sur des perches trois peaux d'ours et deux oursons enfermés dans un sac, en arrière du groupe, sur une civière en branches entrelacées, les serviteurs du boyard portaient le cadavre ensanglanté, déjà raidi, du malchanceux qui avait trouvé la mort entre les griffes de l'ours.

Conduit par Maxyme, le détachement arriva rapidement au camp. La chasse était terminée. Toute la compagnie voulait rentrer aussitôt après avoir pris le repas de midi. A vrai dire, la distance était grande, mais Maxyme avait promis de conduire les chasseurs par un sentier de traverse jusqu'à Toukhlia et, de là, jusqu'au domaine de Tougar Vovk. Après avoir mangé rapidement, les rabatteurs du village partirent aussitôt. Maxyme resta avec les boyards, attendant que les serviteurs eussent plié

les tentes et rangé toute la vaisselle et l'équipement de chasse. Ensuite les boyards se mirent en route pour revenir au domaine.

## II

L'ancien village de Toukhlia était une grande localité montagnarde avec deux ou trois hameaux et comptait près de mille cinq cents habitants. Le village et les hameaux occupaient alors un autre emplacement que le village actuel de Toukhlia, beaucoup plus haut, au milieu des montagnes, dans une spacieuse vallée étirée en longueur, qui est maintenant occupée par une forêt et s'appelle la Vallée profonde. En ces temps lointains dont il s'agit ici, la Vallée profonde n'était pas encore boisée et on la cultivait, si bien qu'elle nourrissait tous ses habitants. S'étendant sur plus d'un demi-mille en longueur et presque un quart de mille en largeur, plate, avec un sol limoneux, entourée de tous les côtés par des parois rocheuses abruptes d'une hauteur de trois à quatre sagènes, cette vallée rappelait un énorme chaudron dont on aurait vidé l'eau. Et il en avait certainement été ainsi. Un torrent assez important pénétrait dans cette vallée du côté est par un étroit défilé creusé dans le granit d'où il tombait d'une hauteur d'une sagène et demie, serpentait comme une couleuvre dans la dépression, puis sortait à l'ouest, à travers un goulet où il bouillonnait avec fracas entre des parois rocheuses lisses et dévalait en plusieurs chutes d'eau pour se jeter dans l'Opor un quart de mille plus loin. Les hauts bords abrupts de la vallée de Toukhlia étaient couverts d'une sombre forêt d'épicéas qui faisait paraître cet endroit encore plus profond, particulièrement désert et coupé du monde extérieur.

Oui, c'était en effet un immense refuge montagnard, presque inaccessible de tous les côtés, mais, en ces temps de guerres, de luttes intestines et d'incursions, presque tous les villages de la montagne ressemblaient à celui-ci et ce n'est que grâce à leur

inaccessibilité qu'ils avaient réussi à conserver leur antique régime communautaire du temps de la Russie Ancienne plus longtemps que les villages du piedmont, où, par endroits, les prétentieux boyards enrichis par les guerres s'efforçaient d'introduire un ordre nouveau.

La population de Toukhlia vivait surtout d'élevage. Seule la vallée où se trouvait le village lui-même, ainsi que quelques terres inondées au printemps et non boisées étaient labourées et donnaient chaque année une abondante récolte d'avoine, d'orge et de millet. Sur les prairies alpestres qui, comme les forêts alentour, étaient la propriété de la communauté, paissaient de grands troupeaux de moutons qui constituaient la principale



richesse de la population car ils fournissaient la laine des vêtements, la viande et la graisse.

Dans les forêts avoisinantes paissaient des vaches et des bœufs ; mais le caractère du relief montagneux, rocheux et difficilement accessible ne permettait pas d'élever des bovins en grande quantité. L'autre source principale de l'aisance des habitants de Toukhlia était la forêt. Sans parler du bois gratuit servant au chauffage et à la construction, les forêts fournissaient du gibier, des baies et des fruits sylvestres ainsi que du miel. A vrai dire, la vie au milieu de la forêt et des montagnes sauvages et inaccessibles était une guerre incessante contre la nature : contre les inondations, la neige, les animaux sauvages et les environs hostiles et inabordables. Mais cette lutte avait rendu ce petit peuple fort, courageux et entreprenant, et elle constituait la raison d'être et le ressort de son ordre social solide et ne supportant pas la contrainte.

Le soleil avait depuis longtemps franchi le méridien quand le groupe de chasseurs, sous la conduite de Maxyme Berkout, commença à descendre dans la vallée de Toukhlia depuis le haut sommet. Tougar Vovk avec sa fille et Maxyme ouvraient la marche ; les autres les suivaient en petits groupes, parlant de la chasse et de ses péripéties. Devant les yeux des chasseurs s'ouvrit la vallée de Toukhlia inondée par les chauds rayons du soleil, tel un grand lac vert avec des îlots noirs. Tout autour, comme une haute palissade, s'élevaient des parois rocheuses sur lesquelles s'agrippaient par-ci par-là des touffes de ronces vertes et de coudriers. A l'entrée de la vallée grondait une chute d'eau qui s'écrasait en écume blanche sur les pierres du bas. Le long de la chute était ménagé dans la roche un passage étroit qui menait en amont et se prolongeait plus loin, le long du torrent, à travers les sommets et les prairies pour arriver jusqu'à la Hongrie. C'était le « passage de Toukhlia » bien connu des montagnards, le plus commode et le plus sûr après celui de Doukha. Dix communautés des environs, du côté hongrois et du côté galicien, avaient besogné pendant presque deux ans à la percée de ce passage. Les habitants de Toukhlia y

avaient apporté la plus grande contribution et ils en étaient fiers, considérant cet ouvrage comme l'affaire de leurs propres mains.

— Regarde, boyard, dit Maxyme en s'arrêtant au-dessus de la chute d'eau, à l'entrée du raide chemin pratiqué dans la roche. Regarde boyard, ça c'est l'œuvre de la communauté de Toukhlia ! Cette route mène bien loin et passe à travers les Beskides ; c'est la première de ce genre dans les montagnes. Mon père l'a lui-même tracée sur une longueur de cinq milles où chaque pont, chaque tournant, chaque montée on été faits d'après ses indications.

Le boyard jeta un regard distrait sur les montagnes où, dans le lointain, on voyait le chemin bien battu qui serpentait entre les rochers le long du torrent. Puis il regarda la vallée en hochant la tête.

— Ton père a-t-il du pouvoir sur la communauté ? demanda-t-il.

— Du pouvoir ? s'étonna Maxyme. Non, car personne n'a chez nous de pouvoir sur la communauté ; seule celle-ci est souveraine et personne d'autre, boyard. Mais mon père est un homme expérimenté et il est heureux de servir la communauté. Personne dans ces montagnes ne sait parler comme lui pendant les réunions. Et la communauté suit les conseils de mon père qui n'a et ne veut avoir aucun pouvoir.

Les yeux de Maxyme rayonnaient de fierté et d'enthousiasme quand il parlait de son père. Tougar Vovk l'écoutait pensivement, la tête baissée, mais Miroslava regardait le jeune homme sans le quitter des yeux. Elle sentait que le père de Maxyme lui devenait très proche et très cher, comme si elle avait toujours vécu sous sa protection paternelle.

Tougar Vovk se faisait de plus en plus maussade, son front s'était plissé, ses yeux se mirent à fixer Maxyme avec une expression de courroux longuement retenu.

— Ainsi donc, c'est ton père qui incite les habitants du village à la révolte contre moi et contre le prince ? demanda-t-il soudain d'un ton méchant et tranchant.

Ces paroles affectèrent Miroslava comme si on lui avait fait mal ; elle pâlit et son regard passait de son père à Maxyme. Mais le jeune homme ne fut nullement troublé par cette invective et il répondit calmement :

— Il incite les habitants à la révolte, boyard ? Non, on t'a mal renseigné. Toute la communauté est mécontente de toi parce que tu t'es approprié sa forêt et ses prairies, sans même lui demander son accord.

— Ah, il faut encore demander la permission à votre communauté ! Le prince m'a fait cadeau de ces forêts et de ces prairies, et je n'ai pas besoin de demander d'autorisation à qui que ce soit !

— Mon père dit la même chose aux habitants de Toukhlia, boyard. Il essaye de les calmer et leur conseille d'attendre le jugement du tribunal de la communauté où l'on va examiner cette affaire.

— Le tribunal de la communauté ? s'exclama Tougar Vovk. Et c'est moi qui devrai comparaître devant ce tribunal ?

— Je pense que ça doit aussi faire ton affaire. Tu auras la possibilité de démontrer à tous que tu es dans ton droit et tu pourras calmer la communauté.

Tougar Vovk se détourna. Ils continuaient tous à descendre le chemin qui serpentait afin de ne pas être trop abrupt et trop dangereux. Maxyme, un peu en arrière, ne cessait de regarder Miroslava. Mais son visage ne rayonnait plus d'un bonheur sans tache comme quelques instants auparavant. Plus le front du père de la jeune fille s'assombrissait de colère et de mécontentement, plus Maxyme ressentait distinctement qu'un fossé profond se creusait entre lui et Miroslava. Mais lui, le fils de la montagne, ne connaissant rien du monde extérieur et des ambitions des boyards, ne soupçonnait même pas la profondeur et la largeur réelles de ce fossé.

Ils étaient déjà parvenus dans la vallée. Auprès de la chute d'eau le torrent avait formé un large bassin tranquille et limpide comme du cristal. Sur ses rives s'étaient accumulées de hautes floches d'écume nacrée et pétillante ; le fond était héri-

sé de blocs de rochers de toutes dimensions ; des truites rapides comme des flèches, aux flancs jaune nacré semés de taches rouges, étincelaient entre les cailloux du fond ; s'irisant au soleil comme une colonne d'argent vivante, la cascade grondait le long du mur rocheux pour s'écraser au fond du lac.

— Quel endroit magnifique ! s'exclama Miroslava, admirant la chute d'eau et les roches acérées qui l'encadraient, couronnées par une frange d'épicéas vert sombre.

— Voilà notre pays natal, notre paradis ! se récria Maxyme en parcourant du regard la vallée, les montagnes et la chute d'eau avec une fierté que peu de tsars aurait pu éprouver en considérant leur empire.

— Oui, mais c'est vous qui m'empoisonnez la vie dans ce paradis ! répliqua Tougar Vovk avec colère.

Personne ne lui répondit ; tous trois continuèrent leur chemin en silence. Ils s'approchaient déjà du village dont les proprettes khatas aux toits de bardeaux étaient éparpillées en îlots plantés de sorbiers, de peupliers et de poiriers branchus. Les gens travaillaient dans les champs, seuls de vénérables vieillards à barbe blanche maniaient la hache auprès des khatas, raccommodaient des filets pour le poisson et le gibier ou discutaient des affaires de la communauté. Maxyme s'inclinait devant eux, les saluait amicalement à haute voix ; Miroslava se mit aussi à saluer les vieillards qui se trouvaient sur son chemin ; seul Tougar Vovk restait sombre et muet, ne désirant même pas lever les yeux sur ces rustres qui avaient osé résister à la volonté de son prince.

Au centre du village ils firent la rencontre d'un groupe peu ordinaire. Trois vieillards endimanchés portaient sur une haute hampe plaquée d'argent une longue chaîne fermée sur elle-même, aux maillons également plaqués d'argent et taillés dans un seul morceau de bois. Au-dessus de cette chaîne se déployait une bannière pourpre brodée d'argent. Les trois vieillards marchaient lentement. Ils s'arrêtaient devant chaque khata et appelaient le maître de la maison à haute voix. Quand celui-ci ou quelqu'un de ses proches sortait, les hérauts disaient :

— Venez demain à la réunion !

Puis ils continuaient leur chemin.

— Qu'est-ce que c'est que ce groupe étrange ? demanda Tougar Vovk quand les vieillards commencèrent à s'approcher d'eux.

— Tu n'as donc jamais rien vu de pareil ? répliqua Maxyme avec étonnement.

— Non, chez nous, dans la région de Halytch, il n'y a pas de coutume pareille.

— On invite les gens à la réunion, au conseil de la communauté, dit Maxyme.

— Et moi, je les ai pris pour des popes avec leur bannière, se mit à ironiser Tougar. Chez nous, quand on invite les gens aux réunions, on le fait sans bruit, en transmettant la bannière de la communauté de maison en maison.

— Chez nous, des hérauts portent la bannière à travers tout le village. Ils doivent inviter chaque habitant personnellement en criant bien fort son nom de famille. Ils vont également te convier, boyard.

— Qu'ils m'invitent, mais je ne viendrai pas ! Je n'ai absolument rien à faire à votre assemblée. Je suis ici par la volonté du prince et je peux moi-même convoquer une réunion quand j'en jugerai le moment venu.

— Toi, tu peux convoquer une réunion ? s'étonna Maxyme. Sans nos hérauts ? Sans notre bannière ?

— J'ai mes hérauts et j'ai ma bannière.

— Mais personne ne viendra à ton assemblée. Alors que les décisions de la nôtre sont observées par toute la communauté.

— On verra bien ! grommela Tougar Vovk avec colère et entêtement.

A ce moment, les chasseurs arrivèrent en face des hérauts. Quand ceux-ci aperçurent le boyard, ils posèrent la bannière à terre et l'un d'eux prononça :

— Boyard Tougar Vovk !

— C'est moi, répondit le boyard d'un air sombre.

— Viens demain à la réunion !

— Mais pourquoi donc ?

Les hérauts ne lui répondirent pas et poursuivirent leur chemin.

— Boyard, ce n'est pas leur affaire de te dire pourquoi, expliqua Maxyme en essayant à tout prix de tempérer l'hostilité qu'éprouvait le boyard envers l'assemblée de la communauté de Toukhlia.

Après un long silence pendant lequel ils continuaient à marcher, Maxyme se remit à parler :

— Boyard, permets au jeune homme inexpérimenté que je suis de te dire quelque chose.

— Parle ! dit le boyard.

— Viens demain à la réunion !

— Pour être jugé par votre tribunal de moujiks ?

— Que faire, boyard, les jugements de la communauté de Toukhlia sont toujours équitables et il n'y a rien de honteux à se soumettre à un jugement équitable.

— Papa ! intervint Miroslava, fais donc comme le demande Maxyme, il a raison. Il m'a sauvé la vie et il ne va pas te donner de mauvais conseils. Il connaît bien les traditions locales.

Tougar eut un sourire involontaire devant cette logique bien féminine, mais son front se rembrunit bientôt.

— Tu m'as déjà cassé les oreilles avec ton Maxyme ! répondit-il. Bon, il t'a sauvé la vie, je lui en suis reconnaissant et, si tu le veux, je lui donnerai une paire de bœufs. Mais ici il s'agit d'une toute autre affaire dans laquelle ce n'est ni à toi ni à lui de se mêler.

— Non, boyard, répliqua Maxyme, tu ne voudras certainement pas m'humilier en me récompensant pour cette affaire de si peu d'importance. Ni moi ni mon père nous n'accepterons aucune récompense. Et si je te demande de venir demain à l'assemblée, je le fais seulement par sympathie pour toi. Boyard, je serais très heureux que l'accord règne entre toi et la communauté.

— Eh bien, entendu, dit enfin Tougar Vovk. Je viendrai demain à votre réunion, toutefois non pas pour me soumettre

à son jugement, mais pour voir comment cela se passera.

— Nous t'attendons, boyard ! s'écria joyeusement Maxyme. Tu verras toi-même que la communauté de Toukhlia sait être équitable.

Les paroles de Tougar Vovk soulagèrent le cœur de Maxyme. Il devint enjoué et loquace, montrant à Miroslava tout ce qu'il y avait d'intéressant et de beau alentour, et il avait fort à faire. Nos chasseurs se trouvaient justement au milieu du village et au centre de la dépression. Les parois abruptes de la vallée luisaient dans le lointain des deux côtés comme de hauts murs polis en marbre. Le torrent coulait au milieu du village, tout près de la route, grondait et écumait, se brisait contre les cailloux parsemant le fond, répandant une agréable fraîcheur dans toute la vallée. Il avait creusé son lit dans le fond limoneux d'un lac ancien et ses deux rives assez hautes avaient été renforcées par des digues en pierre, en gros pieux et en billots d'épicéas afin de protéger le village contre les crues. Les deux berges étaient réunies par de nombreuses passerelles commodes à garde-fou et, par-delà les digues, il y avait des potagers plantés de betteraves et de choux, ainsi que de petits pois et de haricots dont les tiges grimpaient sur des perches; on pouvait également voir des parcelles de blé qui s'étiraient en bandes nettes d'un vert tendre loin derrière les coquettes khatas entourées de clôtures. Les murs en troncs soigneusement équarris n'étaient pas enduits de torchis, on les lavait et on les râclait plusieurs fois par an avec des coquillages pris dans le torrent; seuls les coins où les troncs s'assemblaient entre eux étaient jointoyés au torchis et badigeonnés à la chaux, ce qui était particulièrement joli parmi la verdure des saules et des poiriers. A l'entrée de chaque cour poussaient deux tilleuls entre lesquels se trouvait une porte cochère à deux battants en branches artistiquement entrelacées. Presque au-dessus de chaque porte cochère pendait au sommet d'une perche un oiseau : chouette, corbeau, pie, épervier, aigle aux ailes largement déployées et à la tête pendante; c'étaient les symboles des bons

génies protecteurs de la maison. Derrière les khatas se trouvaient les écuries et autres dépendances en poutres grossièrement équarries sous toits de bardeaux ; seules les couvertures en chaume de quelques oborigues \* ébouriffaient leurs tignasses coniques jaune doré entre quatre poteaux.

— Voilà l'habitation de mon père, dit Maxyme en montrant une khata ne différant en rien des autres.

Il n'y avait personne à la maison mais la porte d'entrée était ouverte et, dans le mur exposé au sud, on avait percé deux trous carrés de faibles dimensions qui, en été, restaient ouverts ou bien étaient seulement fermés par de minces plaquettes translucides de gypse, alors qu'en hiver on les bouchait avec des volets en bois. C'était là les fenêtres d'alors.

Mirolava regarda avec curiosité ce nid de Berkout\*\* au-dessus de la porte cochère duquel pendait réellement un énorme aigle royal abattu peu de temps auparavant et qui, même après sa mort, restait menaçant avec ses puissantes serres d'acier et son bec noir crochu. Dans la cour, tout était paisible, agréable et ensoleillé. Le torrent qui séparait la khata de la route gazouillait allégrement ; il était enjambé par une large passerelle et son onde pure clapotait contre une digue en pierres. Tougar Vovk jeta un coup d'œil dans la cour.

— Alors, c'est donc ici qu'habite ce maître de Toukhlia. Je serais heureux de faire sa connaissance. Je voudrais bien voir cet oiseau rare de plus près !

Maxyme voulait faire ses adieux au boyard et à sa fille et rentrer chez lui, mais quelque chose l'incita à les accompagner plus loin. Mirolava semblait l'avoir compris.

— Tu rentres déjà à la maison ? demanda-t-elle en détournant la tête pour dissimuler sa confusion.

— C'est ce que je m'apprêtais à faire, mais en fin de compte j'ai décidé de vous raccompagner à travers le défilé jusqu'à votre domaine.

---

\* Oborigue : toiture au-dessus d'une meule, sur quatre poteaux et pouvant se déplacer en hauteur. (N. du T.).

\*\* Berkout : aigle royal en ukrainien. (N. du T.).

Mirolava se réjouit sans bien trop savoir pourquoi. Les jeunes gens se remirent en route vers la partie basse du village ; ils bavardaient, jetaient des coups d'œil de tous les côtés, se regardaient, se délectaient du son de leur voix et du fait qu'ils étaient ensemble, oubliant tout alentour, et le père, et la communauté. Et, bien que pendant leur conversation pas un seul mot n'eût été prononcé sur eux-mêmes, sur leurs sentiments ou sur leurs espoirs, même dans leurs paroles les plus indifférentes palpitait l'ardeur de jeunes cœurs réchauffés par le premier amour et se manifestait cette force secrète qui attire l'un vers l'autre ces deux jeunes êtres beaux, purs et sains qui, dans leur innocence, ne soupçonnaient même pas quelles difficultés devrait surmonter leur amour naissant.

Absorbé dans des pensées mélancoliques, Tougar Vovk qui ouvrait la marche se demandait comment faire pour se présenter dignement et dans toute sa splendeur devant ces rustres, afin de leur montrer demain son importance et sa supériorité. Aussi ne remarqua-t-il rien de ce qui se passait entre les jeunes gens. La seule chose qui l'irritait, c'était que ce jeune homme fût si hardi et se conduisît avec lui et avec sa fille comme avec des égaux. Mais, pour le moment, il retenait sa colère.

Ils avaient déjà quitté le village et s'approchaient de l'endroit où la vallée de Toukhlia se terminait, laissant seulement le torrent se déverser à travers une étroite brèche rocheuse. Le soleil avait franchi le méridien depuis longtemps et s'approchait des cimes des arbres, baignant ses rayons obliques dans l'onde écumante du torrent. Les rochers enserrant le torrent à la sortie de la dépression jetaient déjà des ombres démesurées ; la brèche elle-même était froide, sombre et glissante. En bas, l'eau du torrent se brisait sur un amoncellement de gros rochers et, en haut, au-dessus des têtes, bruissaient des épicéas et des hêtres géants. A proximité même du torrent, des deux côtés, étaient taillés dans la roche deux sentiers commodes, et là aussi avaient travaillé les habitants de Toukhlia. Mirolava frissonna en entrant dans cet étonnant «pertuis de pierre» soit à cause du froid qui y régnait, soit à cause de l'humidité, soit Dieu sait

pourquoi et elle saisit le bras de son père en se serrant contre lui.

— Quel endroit sinistre ! dit-elle après s'être arrêtée dans l'étroit couloir, en regardant autour d'elle et en levant la tête. L'endroit était vraiment d'une sauvagerie inhabituelle. La largeur du torrent ne dépassait pas trois sagènes et son lit avait été si bien poli par l'eau courante dans le rocher schisteux qu'un non-initié aurait pu jurer que c'était là l'œuvre de mains d'hommes. Devant l'entrée de la brèche se dressait un énorme pilier rocheux presque entièrement miné par l'eau à sa partie inférieure nettement moins épaisse et dont le sommet planté de fougères et de bouleaux nains rappelait une tête ébouriffée. C'était le fameux Gardien qui, disait-on, veillait à l'entrée de la vallée de Toukhlia et était prêt à s'effondrer sur quiconque oserait pénétrer avec des mauvaises intentions dans cette contrée calme et heureuse. Tougar Vovk lui aussi ressentit un froid dans le dos en regardant ce terrible Gardien.

— Vraiment, l'endroit est bien dangereux ! dit-il. Ce rocher surplombe l'entrée d'une façon si menaçante et semble sur le point de tomber à tout instant !

— C'est un rocher sacré, boyard, répliqua Maxyme d'un air grave. Chaque printemps on le fleurit avec des couronnes de lychnis rouge. C'est le Gardien du village de Toukhlia.

— Je vois que tout vous appartient ici, que tout est sacré chez vous, que tout fait partie de votre communauté, j'en ai déjà par-dessus les oreilles ! s'écria Tougar Vovk. Comme s'il n'y avait rien d'autre au monde que votre village !

— Pour nous, c'est vraiment ainsi, répondit Maxyme. Nous aimons notre contrée par-dessus tout. Si chacun aimait ainsi sa terre natale, tous les gens du monde vivraient certainement dans le bonheur et la tranquillité.

Dans son accès de sincérité innocente, Maxyme ne s'était pas aperçu que ses paroles avaient blessé le boyard au vif. Il n'avait pas remarqué non plus le regard méchant que lui jeta Tougar Vovk. S'adressant à Miroslava, le jeune homme continua d'une voix chaude et calme :

— Je vais vous raconter ce que j'ai entendu de mon père sur notre Gardien. C'était il y a très longtemps, quand des géants habitaient encore dans nos montagnes. A l'endroit où se trouve notre village il y avait alors un grand lac ; cette dépression était fermée de tous côtés et l'eau ne pouvait s'en échapper que par-dessus le bord. Ce lac était ensorcelé, toute vie y était impossible : pas un seul poisson, pas le moindre ver ; si un animal y venait boire, il était irrémédiablement condamné et l'oiseau qui voulait survoler sa surface tombait dans l'eau et s'y noyait. Le lac se trouvait sous le pouvoir de Morana, la déesse de la mort. Mais un jour, il arriva que le tsar des géants entra en conflit avec Morana et, afin de la contrarier, il frappa le rocher de son marteau magique et la paroi se fendit, si bien que toute l'eau s'écoula du lac ensorcelé et perdit son pouvoir maléfique. Tous les environs revinrent à la vie ; le fond du lac se transforma en une vallée fertile et se recouvrit d'herbe opulente et de fleurs ; la faune refit son apparition : poissons dans le torrent, reptiles entre les pierres, gibier dans les forêts, oiseaux dans l'air. Cela provoqua le courroux de Morana, car elle n'aimait rien de ce qui était vivant et elle transforma le géant en ce pilier rocheux. Mais elle ne put rien sur la vallée car il lui était impossible de faire revenir l'eau morte écoulée du lac ; si elle avait pu ramener cette eau jusqu'à la dernière goutte et si elle avait fait murer ce passage creusé dans la roche, elle serait redevenue la souveraine de nos montagnes. Mais, bien que le tsar des géants ne soit plus en vie, Morana n'a plus aucun pouvoir ici. Quant au tsar, il n'a pas disparu entièrement. Il continue à exister dans ce pilier et il est le gardien de cette vallée. On dit qu'un jour Morana rassemblera de nouveau ses forces pour reconquérir notre contrée, mais ce Gardien ensorcelé s'abattra alors sur l'armée de Morana et l'écrasera.

Mirolava écoutait cette légende avec un sentiment étrange : cette histoire l'avait prise au cœur et la jeune fille désirait ardemment se trouver sous les ordres de ce bon et vivifiant tsar des géants pour lutter contre l'armée de Morana ; le sang

se mit à courir plus rapidement dans son cœur juvénile. Comme elle aimait éperdument Maxyme en ce moment !

Quant à Tougar Vovk, bien qu'il eût écouté le récit de Maxyme, il ne lui accordait certainement pas trop de véracité. Il se retourna une seule fois pour considérer le Gardien de pierre du village de Toukhlia et eut un sourire méprisant qui semblait signifier : « Comme ces rustres sont bêtes, ce sont de telles bagatelles qui constituent leur fierté et leur espérance ! »

Nos chasseurs étaient déjà sortis de l'étroite gorge par où dévalait le torrent et se retrouvèrent à ciel ouvert. Devant leurs yeux s'ouvrit soudain la longue vallée de l'Opor, entourée de montagnes abruptes et qui, dans le lointain, rejoignait la vallée du Stryï. Le soleil était déjà au couchant et la pourpre incandescente de son disque se reflétait dans le large cours de l'Opor. Le torrent de Toukhlia se précipitait vers l'aval en rebondissant avec rage et en faisant un bruit infernal avant de se jeter dans l'Opor. Ses eaux dans lesquelles se réfléchissait la pourpre du couchant ressemblaient à du sang jaillissant d'une énorme blessure. Autour bruissait la forêt déjà plongée dans la pénombre.

Les chasseurs s'arrêtèrent pendant quelques instants pour admirer la beauté immortelle de la nature. Maxyme hésitait comme s'il ne pouvait se décider à mettre à exécution une idée qui avait mûri dans sa tête et exigeait une action immédiate. En fin de compte, ayant pris son courage à deux mains, tremblant et rougissant, il s'approcha de Tougar Vovk.

— Petit père boyard, dit-il d'un ton inhabituellement doux et timide.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Permets-moi d'être ton serviteur le plus fidèle...

— Mon serviteur ? Eh bien, c'est très simple. Viens avec ton père et je te prendrai si tu veux tellement entrer à mon service.

— Mais non, boyard, tu m'as mal compris... Permets-moi d'être ton fils !

— Mon fils ? Mais tu as ton père et, autant que je le sache, il est de beaucoup meilleur, plus juste et plus sage que moi, du moment qu'il s'apprête à me juger demain !

Le boyard eut un sourire amer et perfide.

— Je voulais dire... s'expliqua Maxyme, je voulais dire autre chose, boyard. Je demande la main de ta fille. Je l'aime plus que ma vie, plus que mon âme !

Un coup de tonnerre dans le ciel serein n'aurait pas plus abasourdi Tougar que ces paroles enflammées mais si simples du jeune homme. Le boyard recula de deux pas et toisa le pauvre Maxyme des pieds à la tête avec un regard perçant, plein de colère et de mépris. Son visage s'était décomposé et avait bleui, il avait perdu l'usage de la parole et ses lèvres tremblaient.

— Vil rustre ! réussit-il enfin à crier si fort que l'écho en retentit dans les montagnes alentour. Comment oses-tu me dire des choses pareilles ? Répète encore une fois, car il me semble impossible que j'aie vraiment entendu ces paroles incroyables !

Les vociférations du boyard réveillèrent en Maxyme son courage et sa résolution habituels. Il se redressa comme un jeune chêne altier et dit d'une voix douce mais ferme :

— Je ne t'ai rien dit d'inconvenant, boyard, rien qui puisse offenser ta personne ou ta fille. Je t'ai demandé la main de Miroslava que j'aime comme je n'aimerai plus personne au monde. Y a-t-il donc un abîme si profond entre votre famille de boyard et ma famille de moujiks pour que l'amour ne puisse pas le combler ? Et, dis-moi, en quoi es-tu supérieur à moi ?

— Tais-toi, rustre ! l'interrompit Tougar Vovk avec rage. Ma main est prête à saisir la poignée de mon épée pour clouer ta sottise bouche. Une seule chose te met à l'abri de ma vengeance : tu as sauvé la vie de ma fille aujourd'hui. Autrement tu serais déjà en train de baigner dans ton sang pour de telles paroles. Et comment as-tu pu, insensé, oser penser à une chose pareille, oser lever tes yeux sur elle, sur ma fille ?... C'est parce que moi et elle nous nous sommes comportés à ton égard comme envers un homme et non comme envers un chien ! Et tu

as pensé que du moment que tu as sauvé ma fille des griffes d'un ours, tu peux en faire ton trophée ? Oh non ! S'il devait en être ainsi, mieux aurait valu qu'elle eût péri dans les étreintes sanglantes de cette bête sauvage que de devenir tienne !

— Non, boyard, tu t'es mal exprimé ! J'aurais préféré périr entre les griffes de l'ourse à condition que pas un seul cheveu ne tombe de la tête de ta fille !

Mirolava se détourna en entendant ces paroles afin de dissimuler à son père et à Maxyme les larmes qu'elle avait longtemps retenues et qui venaient maintenant d'inonder son visage. Mais Tougar Vovk ne remarqua rien et continua :

— Et toi, espèce de mufle et de goujat, tu as osé te comparer à moi ? A moi qui ai passé toute ma vie parmi les princes, qui ai été honoré des éloges du prince Danylo pour mes exploits de chevalier ! Ma fille peut choisir son fiancé parmi les plus illustres chevaliers de la région et je devrais la marier à toi, un rustre, pour qu'elle vive dans ton aire de Toukhlia où elle se flétrirait, se desséchera et mourrait dans la misère ? Non et non ! Va-t-en d'ici, mon pauvre gars, tu as certainement perdu la raison, tu as dit cela dans un accès de folie !

Maxyme voyait maintenant qu'il ne lui restait plus aucun espoir, que le boyard avait de trop grandes prétentions et le considérait avec trop de mépris.

— Boyard, dit-il avec tristesse et douceur, tu t'es élevé trop haut sur les ailes de l'orgueil, mais prends garde à toi ! Le sort élève habituellement bien haut ceux qu'il compte jeter ensuite bien bas. Ne dédaigne pas les pauvres, ne dédaigne pas les petites gens, ne dédaigne pas les travailleurs, boyard, car qui sait de quelle fontaine chacun de nous devra boire.

— Et tu as encore l'audace de me faire la leçon, canaille ? s'écria Tougar Vovk hors de lui, et ses yeux s'enflammèrent d'une fureur insensée. Va-t-en au plus vite, car, Dieu en soit témoin, je peux faire fi de tout et te transpercer avec cette épée comme l'ourse ce matin !

— Ne te fâche pas, boyard, à cause des paroles d'un imbécile ! répondit Maxyme qui restait calme. Adieu ! Adieu à toi

aussi, ma petite étoile, qui as si merveilleusement éclairé mon chemin pendant cette journée et qui dois maintenant s'éteindre pour moi à tout jamais !

— Non, je ne peux plus me taire ! dit soudain Miroslava en se retournant d'un air décidé. Je ne m'éteindrai pas pour toi, Maxyme, je serai tienne.

Tougar Vovk, comme pétrifié, regardait sa fille et ne savait vraiment pas ce qu'il devait faire maintenant.

— Ma fille, qu'est-ce que tu dis ! s'écria-t-il.

— Ce que tu viens d'entendre, papa ! Marie-moi à Maxyme. Je veux être avec lui !

— Sotte jeune fille, c'est impossible !

— Essaye, et tu verras que c'est possible.

— Tu dois avoir la fièvre, tu ne t'es pas encore remise de tes émotions après ton aventure et tu en es tombée malade...

— Non, papa, je suis en bonne santé. Je te le dis encore une fois et je jure devant ce soleil rayonnant que ce jeune homme sera mien ! Soleil, sois témoin !

Elle prit Maxyme par la main et ses lèvres ardentes s'appliquèrent contre celles du jeune homme. Tougar Vovk était sidéré, il ne pouvait pas prononcer une seule parole, faire un seul geste.

— Et maintenant, jeune homme, rentre chez toi et ne crains rien. Miroslava a juré qu'elle serait tienne et elle saura tenir son serment. Quant à nous, papa, dépêchons-nous ! On voit déjà notre domaine dans la vallée et voilà nos hôtes qui approchent.

Après ces paroles, la jeune fille prit par la main son père encore non revenu de son étonnement et se mit à descendre dans la vallée avec lui. Maxyme resta encore longtemps immobile, ravi et heureux. Enfin, il revint à la réalité et, se prosternant sur le sol, il récita une prière au soleil couchant comme le faisaient ses aïeux et ses bisaïeux et comme le faisait secrètement son père. Puis il se releva et s'en alla lentement chez lui.

### III

Au-delà du village, tout près de la chute d'eau, un énorme tilleul poussait au milieu d'un champ. Personne ne se souvenait depuis quand poussait cet arbre si grand et si branchu. Toukhlia était un village relativement récent et les autres arbres de la vallée étaient beaucoup plus jeunes que ce tilleul. Aussi les habitants considéraient-ils celui-ci comme le plus ancien témoin des temps passés et l'entouraient-ils d'une grande vénération.

Les villageois croyaient que ce tilleul était un cadeau de leur protecteur de toujours, du tsar des géants qui l'avait planté lui-même dans cette vallée en l'honneur de sa victoire sur Morana. De dessous ses racines jaillissait une source limpide dont l'eau gazouillait sur le gravier et se jetait dans le torrent. C'était là l'endroit des réunions de la communauté, de la vitché\* du village qui, en ces temps lointains, était le seul pouvoir suprême des communautés de la Russie Ancienne.

Autour du tilleul s'étendait une esplanade spacieuse. A l'est s'alignaient des rangées de blocs de pierre polie servant de sièges aux patriarches du village. Il y avait autant de sièges qu'il y avait de patriarches. Au-delà se trouvait un espace libre. Sous le tilleul, au-dessus même de la source, se dressait un rocher quadrangulaire avec un trou percé en son milieu ; c'était là qu'on plantait la bannière de la communauté lors des réunions. Sur le côté, on avait aménagé une autre élévation pour les orateurs. Celui qui avait quelque chose à dire quittait sa place et montait sur cette espèce de tribune afin que tout le monde pût l'entendre.

Le lendemain de la chasse du boyard, les habitants de Toukhlia se mirent à remplir la place des réunions. Toute la vallée était en effervescence. Les doyens de la communauté, l'air important, arrivaient les uns après les autres et occupaient leurs places. Les jeunes se rassemblaient avec bruit et formaient

---

\* Vitché : assemblée populaire en Russie Ancienne. (N. du T.).

un large demi-cercle devant eux. Les femmes étaient également présentes, bien qu'en moins grande quantité : tous les adultes de la communauté, sans distinction de sexe, pouvaient venir à la réunion. Et, bien que seuls les doyens eussent voix délibérative, il était permis aux jeunes et aux femmes d'exprimer leur opinion lors des débats.

Le soleil se trouvait déjà haut dans le ciel quand les derniers membres de l'assemblée arrivèrent. C'étaient les hérauts portant la bannière de la communauté. Leur apparition fut marquée par un chuchotement général et le silence se fit quand ils s'approchèrent. Après avoir salué trois fois bien bas la communauté, les hérauts prirent place sous le tilleul et ôtèrent leurs chapkas. Toute l'assistance les imita.

— Membres de la communauté, prononcèrent les hérauts, êtes-vous d'accord pour que la réunion se tienne aujourd'hui ?

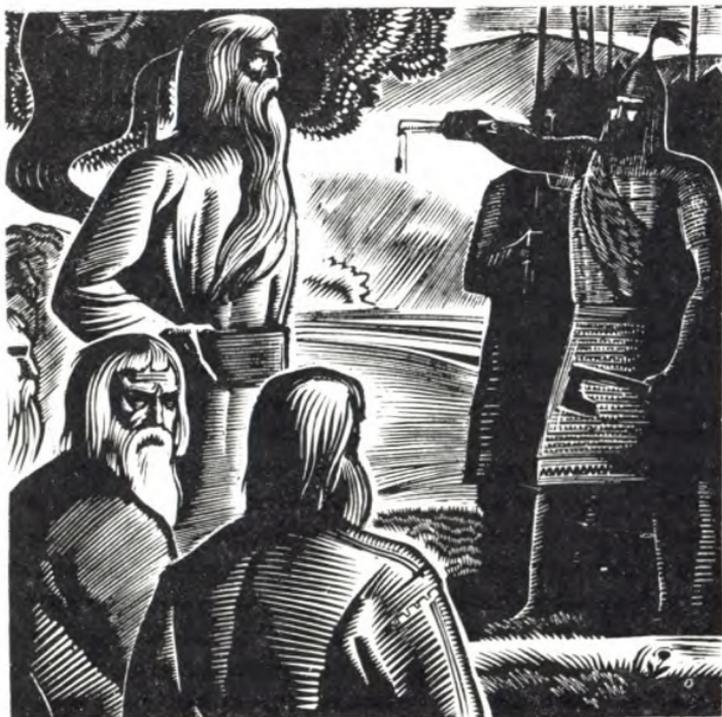
— Oui, oui ! répondit la foule.

— Eh bien, que Dieu nous aide ! dirent les hérauts et, après avoir levé bien haut la bannière, ils en plantèrent la hampe dans le trou du bloc de pierre. C'était le signe de l'ouverture de l'assemblée.

Le doyen de l'assistance, Zakhar Berkout, se leva alors de sa place. D'un pas lent mais ferme, il s'approcha du tilleul et, après l'avoir touché de la main, il s'abaissa vers la source qui jaillissait entre ses racines et, se mettant à genoux, il mouilla ses yeux et ses lèvres. C'était une vieille cérémonie traditionnelle consacrée à la purification des lèvres et à l'éclaircissement du regard, choses nécessaires pour une affaire aussi importante que l'assemblée populaire. Ensuite le vieillard s'assit sur une éminence, le visage tourné vers les gens, c'est-à-dire vers le levant.

Zakhar Berkout était un vieil homme de quatre-vingt-dix ans, aux cheveux et à la barbe blancs comme une aile de pigeon, le doyen d'âge de toute la communauté de Toukhlia. Il était père de huit enfants dont trois siégeaient déjà parmi les doyens de la communauté, alors que le cadet, Maxyme, se distinguait des autres gars du village comme un jeune chêne vigoureux

parmi des érables. De haute taille, majestueux, le visage sévère, riche de l'expérience de sa vie et de la connaissance des hommes et des coutumes, Zakhar Berkout était le type même de ces patriarches d'antan, de ces ancêtres et de ces guides populaires dont le nom est célébré dans les chansons et les légendes millénaires. Bien que se trouvant déjà à l'échéance de l'âge, il était encore plein de forces. Evidemment, il ne travaillait déjà plus dans les champs, ne menait plus les moutons sur les pâturages alpestres et ne chassait plus le gibier dans les profondeurs de la forêt, mais il continuait à mener une vie active. Le verger, les ruches et la préparation des remèdes, telles étaient maintenant ses occupations. A peine le printemps arrivait-il



dans les montagnes de Toukhlia, que Zakhar Berkout était déjà en train de bêcher, de sarcler, de tailler, de greffer et de planter dans son verger. Les habitants du village admiraient ses connaissances en arboriculture et l'estimaient hautement, car le vieillard ne gardait pas son expérience pour lui seul mais en faisait volontiers profiter les autres. Ses ruches se trouvaient dans la forêt et, chaque jour de beau temps, Zakhar Berkout leur rendait visite, bien que le trajet fût assez long et assez pénible. Mais les villageois voyaient en Zakhar Berkout un véritable bienfaiteur grâce surtout à ses remèdes. Chaque année, dans la période entre la Pentecôte et la Saint Jean, Zakhar Berkout et Maxyme, son fils puîné, s'en allaient pour quelques semaines dans la forêt à la recherche d'herbes et de racines. Il est vrai que le mode de vie simple et tranquille de cette époque, l'air salubre de la montagne, les khatas spacieuses et propres, et un travail non épuisant, tout cela préservait les villageois des maladies fréquentes et des infections. Le plus souvent il fallait soigner des lésions et des blessures, ce que le patriarche savait faire mieux et plus vite que tous les autres guérisseurs.

Mais ce n'était pas dans tout cela que Zakhar Berkout voyait le but principal de son existence de vieillard. « La vie n'a de prix que tant que l'homme a la possibilité d'aider les autres, disait-il souvent. Quand il devient un fardeau pour autrui et n'est plus d'aucune utilité, alors ce n'est plus un homme, mais quelque chose de gênant et la vie n'a plus aucun sens pour lui. Que Dieu me préserve de me trouver un jour à la charge de mon prochain et de manger du pain donné en aumône, bien que pleinement mérité ! » Ces mots étaient le fil d'or conducteur de la vie de Zakhar Berkout. Tout ce qu'il faisait, ce qu'il disait, ce qu'il pensait, il le faisait, le disait et le pensait pour le bien-être et le profit des autres et, avant tout, de la communauté. Celle-ci était son univers, le but de sa vie. S'étant aperçu que les ours et les sangliers blessaient souvent le bétail et les gens de la montagne, il décida, étant encore tout jeune, d'apprendre à soigner les blessures et, ayant quitté la maison

paternelle, il entreprit un long voyage chez un célèbre guérisseur qui, d'après les rumeurs, savait conjurer les flèches et le sang. Mais les incantations de cet esculape s'avèrent absolument inopérantes. Zakhar Berkout, après avoir fait sa connaissance, lui promet dix peaux de martres si celui-ci lui apprend à conjurer les flèches et le sang. Le guérisseur accepta, mais il ne suffisait pas à Zakhar d'apprendre à l'aveuglette, il voulait avant tout s'assurer de l'efficacité du traitement du guérisseur. Il sortit son couteau et se fit une profonde blessure à la cuisse.

— Guéris-la à l'aide de tes incantations ! dit-il au guérisseur sidéré.

Les incantations restèrent vaines.

— Il n'y a pas d'effet, dit le charlatan, parce que tu t'es blessé de ton propre gré. Il est impossible de conjurer une telle blessure.

— Non, tes exorcismes ne valent rien et je n'en ai que faire. Je cherche une incantation capable d'agir dans tous les cas, que la blessure soit faite par soi-même ou par un autre.

Zakhar Berkout quitta immédiatement ce guérisseur et s'en alla plus loin, à la recherche de meilleurs praticiens. Il erra longuement par monts et par vaux et, après avoir roulé sa bosse pendant toute une année, il arriva chez les ermites \*. Parmi eux se trouvait un vieillard centenaire qui avait longtemps séjourné sur le mont Aphone chez les Grecs et y avait lu une grande quantité de livres grecs anciens. Ce moine savait fort bien guérir les blessures et il était prêt à enseigner son art à quiconque vivrait avec lui en parfaite entente pendant une année et lui paraîtrait avoir un cœur bon et une âme pure. De nombreux prétendants s'étaient déjà présentés au vieil ermite

---

\* En parlant des ermites, je n'ai pas en vue ceux du monastère historique de Manyavsk qui font fondé par Yove Knyaguynytsky au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais je me réfère aux légendes populaires sur les premiers apôtres des Précarpates, sur les moines des grottes de Kiev dont le voyage et l'établissement sur les monts de Kolomyï ont été décrits dans le poème « L'ermite Manyavsky » d'Antine Moguynytsky où l'auteur, tout en faisant appel en partie à son imagination, se fonde sur de réelles traditions populaires. (Ivan Franko).

toujours pensif et toujours triste, mais aucun d'entre eux n'avait vécu avec lui le délai exigé et n'avait emporté les secrets de sa médecine. Quand Zakhar Berkout eut entendu parler de ce guérisseur, il décida de se soumettre à l'épreuve. Après son arrivée, il demanda qu'on le menât chez le vieil Akynthe et il lui fit savoir le but de sa visite sans rien lui dissimuler. Akynthe, vieillard bourru à barbe blanche, le prit dans sa cellule sans aucune objection et Zakhar passa chez lui non pas une, mais trois longues années. Il revint du monastère tout à fait transfiguré ; son amour envers la communauté était devenu encore plus ardent et plus fort, ses discours coulaient comme de l'eau de roche, ses paroles étaient calmes, intelligentes et fermes comme l'acier et, quand il fallait s'élever contre l'injustice, elles devenaient même acérées comme un rasoir. Pendant son voyage de quatre ans, Zakhar Berkout avait vu le monde, avait visité la région de Halytch et Kiev, il avait observé les princes et leurs occupations, il avait connu les guerriers et les marchands, et son esprit simple et lucide avait accumulé dans sa mémoire, grain par grain, tout ce qu'il avait considéré et entendu afin de pouvoir méditer ensuite. Son voyage avait fait de lui non seulement un guérisseur, mais aussi un citoyen. Ayant vu dans les vallées comment les princes et leurs boyards s'efforçaient d'affaiblir et d'abolir l'ordre communautaire dans les villages afin de faciliter ensuite la conversion de ces hommes désunis et isolés en leurs serviteurs et esclaves, Zakhar Berkout était persuadé que, pour ses frères paysans, il n'y avait pas d'autre voie de salut et d'autre espoir que dans une structure solide, une bonne gestion et le développement du régime communautaire, de la concorde et de l'amitié. D'autre part, Zakhar avait beaucoup entendu parler, lors de ses conversations avec le vieil Akynthe et d'autres personnes expérimentées, du régime social de la Russie septentrionale, à Novgorod et Pskov, de l'aisance et de la prospérité des habitants de là-bas, et tout cela avait allumé dans son âme ardente le désir de consacrer sa vie au perfectionnement et au renforcement du régime communautaire de son village natal.

Soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis lors. Comme un vieux chêne géant, Zakhar Berkout se tenait au milieu de la jeune génération et il pouvait maintenant tirer les fruits de son activité de longue haleine. Les résultats ne pouvaient que le réjouir. Comme un seul homme, se tenait devant lui la communauté de Toukhlia, unanime dans le travail et dans la répartition des biens, dans la joie et dans le malheur. La communauté était elle-même son propre juge et son propre instaurateur de l'ordre en toutes choses. Les champs et les forêts communautaires n'exigeaient pas de gardiens, la communauté veillait elle-même toujours et partout à la sauvegarde de ses biens. Il n'y avait pas de pauvres dans le village; la terre fournissait la nourriture à tous, les granges et les greniers publics étaient toujours grand ouverts à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Les princes et les boyards observaient d'un œil envieux cette vie dans laquelle ils ne tenaient aucune place et étaient tout à fait superflus. Une fois par an, le collecteur d'impôts du prince venait dans le village et la communauté s'efforçait de se débarrasser au plus vite de cet hôte désagréable: le lendemain ou le surlendemain, celui-ci s'en allait avec ses télégues lourdement chargées, car les habitants payaient leurs contributions surtout en nature. Mais à Toukhlia, le collecteur d'impôts du prince n'était pas un maître tout puissant comme dans les autres villages. Les habitants d'ici savaient bien ce qui revenait au collecteur et ce qui revenait au prince et ne permettaient aucun abus.

L'influence bénéfique de Zakhar Berkout se répandait également hors de son village; on le connaissait à plusieurs dizaines de milles alentour aussi bien du côté russe que du côté hongrois. Il était renommé non seulement comme un merveilleux guérisseur venant à bout des blessures et des maladies les plus rebelles, mais aussi comme un magnifique orateur et conseiller qui, « quand il parlait, semblait faire pénétrer Dieu dans ton cœur », et s'il donnait un conseil à quelqu'un ou à toute une communauté, on pouvait être sûr que rien de meilleur n'eût pu être proposé même par toute une assemblée de patri-

arches. Zakhar Berkout en était venu depuis longtemps à la ferme conviction que, comme un homme seul est faible et désemparé sans la communauté, une communauté isolée est également vulnérable, et que seules la compréhension mutuelle et les actions concertées de plusieurs communautés voisines pouvaient les rendre puissantes et, dans chaque communauté prise à part, renforcer l'indépendance du régime établi. C'est pourquoi, œuvrant sans cesse pour le bien-être de son village, Zakhar n'oubliait jamais les communautés voisines. Dans sa jeunesse, il avait souvent fréquenté les villages alentour, il avait assisté à leurs réunions, s'efforçant de bien faire connaissance avec les gens et avec leurs besoins et, partout, ses conseils et ses exhortations n'avaient eu qu'un seul but : renforcer les liens d'amitié et de fraternité entre les membres de la communauté et entre les communautés voisines. En ces temps-là, ces liens étaient encore suffisamment vivants et solides ; le pouvoir corrosif des boyards et des princes n'avait pas encore eu la force de les rompre définitivement et il n'y avait rien d'étonnant à ce que, sous la direction d'un homme aussi aimé de tous, aussi expérimenté et aussi dévoué à la cause communautaire que l'était Zakhar Berkout, ces liens se fussent établis et renforcés rapidement. Les contacts avec les communautés russes du côté hongrois étaient particulièrement importants pour Toukhlia et pour toute la région montagneuse du Stryï, très riche en laine et en pelisses de mouton mais manquant de grain qui se trouvait en abondance chez les habitants de la plaine. C'est pourquoi l'un des principaux soucis de Zakhar avait été de percer depuis son village une route sûre et directe jusqu'au côté hongrois. Il avait mûri cette idée pendant de nombreuses années, il avait parcouru en long et en large les environs de Toukhlia, cherchant où il vaudrait mieux construire la route avec le moins de danger et sans dépenses excessives et, en même temps, il avait essayé de gagner à sa cause, sans hâte mais avec persévérance, les communautés montagnardes des deux côtés des Beskides. Profitant de toutes les occasions propices, il n'avait cessé de démontrer lors des assemblées des

communautés la nécessité et les avantages d'une telle route et, en fin de compte, ses efforts furent couronnés de succès. Plus de dix communautés des environs proches et lointains avaient envoyé leurs représentants au conseil lors duquel on devait décider de la construction de la nouvelle route. Ce fut un jour heureux pour Zakhar. Non seulement il entreprit lui-même de jalonner la route pour en indiquer le tracé, mais il prit à son compte la surveillance des travaux pendant toute la durée de la construction et il y envoya quatre de ses fils, alors que le cinquième, un forgeron, devait se trouver constamment sur place avec sa forge ambulante afin de pouvoir remettre les outils en état. Chacune des communautés avait envoyé quelques dizaines de travailleurs munis de provisions et, sous la conduite de l'infatigable Zakhar, la route fut construite en un an. Ses avantages apparurent immédiatement à tous. La liaison avec les communautés hongro-russes, qui étaient alors encore riches, apporta un regain d'activité dans toute la région montagneuse ; un échange commercial animé et avantageux pour les deux parties commença entre les communautés. D'un côté, on envoyait des pelisses, du fromage de brebis et des troupeaux entiers de moutons pour l'abattage, de l'autre, parvenaient du blé, du seigle et de la toile. Mais l'utilité de la route ne consistait pas seulement en ce qu'elle permettait ce troc ; elle était également la voie de transmission de toutes les nouvelles des communautés des deux côtés des Beskides, elle était un fil vivant reliant les enfants d'un même peuple, divisés entre deux Etats.

A vrai dire, la route de Toukhlia n'était pas la première du genre. Celle de Doukhlia était plus ancienne et elle avait jadis d'une grande renommée. Mais les princes russes et galiciens l'avaient prise en grippe pour de nombreux motifs non pas tant parce qu'elle servait à maintenir une liaison vivante entre les communautés des deux côtés des Beskides, permettant ainsi de raffermir chez les uns et chez les autres les traditions de liberté, mais surtout parce que cette route permettait aux rois et aux ducs magyars d'envahir souvent la Galicie. C'est pourquoi les princes de Galicie et de Pérémychle faisaient tout

leur possible, sinon pour boucler entièrement, mais tout au moins pour fortifier cette porte d'entrée dans leurs possessions et, évidemment, de tels travaux effectués pour l'Etat et au nom de l'Etat ne pouvaient être que préjudiciables aux communautés et à l'administration locale autonome. Les princes avaient placé leurs boyards le long de la route de Douklia, leur avaient fait don de terres et de domaines appartenant aux communautés, les avaient chargés de garder la porte de Douklia et, en cas d'attaque militaire, de retenir l'ennemi à l'aide de leurs drougines \* mobilisées dans les communautés avoisinantes, ainsi qu'au moyen d'abattis, c'est-à-dire d'obstacles faits de troncs d'arbres et de pierres avec lesquels on barrait la route aux endroits les plus étroits, ce qui, même en cas d'effectifs insuffisants pour la défendre, la rendait absolument infranchissable pour les forces ennemies. Il va sans dire que tout le poids de ces mesures était supporté par les villageois et les communautés. Non seulement celles-ci perdaient une partie des terres ancestrales sur lesquelles s'étaient installés les boyards, mais elles devaient en outre placer des sentinelles, fournir des guerriers et des serviteurs aux boyards, mettre en place les abattis et, en temps de guerre, elles étaient entièrement à la merci des ordres et des tribunaux des boyards. Il était clair que le boyard, nanti d'un pouvoir si étendu, devenait une force importante dans les villages et, tout naturellement, se préoccupait d'augmenter et de renforcer sa puissance. Afin de s'enrichir, les boyards installaient sur les routes leurs propres barrières d'octroi et, même en temps de paix, toute personne qui passait était contrainte de payer une contribution. Cela devait servir à réduire la densité de la circulation sur la route de Douklia et à affaiblir ainsi les liens entre les communautés. L'autonomie de celles-ci devait décliner en même temps que se réduisaient les contacts. Le pouvoir des boyards ne pouvait et ne désirait pas admettre une autre autorité à ses côtés. Il s'ensuivait, entre

---

\* Drougine : troupe des princes dans la Russie Ancienne. (N. du T.).

boyards et communautés, une lutte difficile et de longue haleine qui, en fin de compte, ne se terminait pas à l'avantage des communautés. Il est vrai que, à l'époque où se passe notre histoire, la lutte était encore loin d'être achevée et, par endroits, dans les villages les plus éloignés, elle n'avait même pas encore commencé et c'étaient là vraiment les coins les plus heureux de la Russie d'alors. La région de Toukhlia était justement l'un de ces coins privilégiés et la route qui la réunissait à la Hongrie à travers les Beskides assura sa prospérité pendant longtemps. Les boyards ne s'étaient pas encore emparés de la route de Toukhlia et elle était libre d'accès à tous, mais la population des villages qui en étaient voisins, aussi bien du côté de la Galicie que de celui de la Hongrie, la protégeaient avec vigilance contre toute attaque de l'ennemi, se faisant connaître les uns aux autres le danger qui les menaçait, et il était ainsi possible de repousser l'agresseur à temps et sans panique, grâce aux efforts conjugués de toutes les communautés concernées. C'est pourquoi le village de Toukhlia, situé sur la route même, à égale distance entre la Hongrie et le piedmont du côté de la Galicie, devenait non seulement de plus en plus prospère, mais voyait son régime communautaire libre se renforcer. Par son exemple, il donnait courage à tous les villages montagnards alentour, en particulier à ceux dans lesquels se trouvaient déjà les boyards envoyés par les princes et où avait commencé une lutte dévastatrice entre le vieil ordre établi de la communauté et le nouveau pouvoir des boyards. Les paroles ardentes et la grande autorité de Zakhar Berkout contribuaient dans une large mesure à ce que, pour le moment, la plus grande partie des communautés tinssent bon dans cette lutte, et les boyards ne pouvaient pas étendre leur pouvoir aussi rapidement qu'ils le désiraient, étant obligés de vivre en bonne entente avec la population locale et de se soumettre en temps de paix aux tribunaux des communautés où ils siégeaient côte à côte avec les autres doyens, comme des égaux parmi des égaux. Mais une telle situation n'était absolument pas du goût des boyards ; ils attendaient l'arrivée de la guerre comme une fête sans pareille,

car elle leur apporterait l'espoir de prendre immédiatement tout le pouvoir entre les mains et d'en profiter pour anéantir complètement l'ordre communautaire qu'ils haïssaient, de manière à ce que le pouvoir, une fois conquis, ne s'échappât plus de leurs mains. Mais la guerre se faisait attendre. Le maître de la Galicie, le prince Danylo Romanovytsch, malgré toute la sympathie qu'il éprouvait envers les boyards (ce en quoi il ne ressemblait pas à son père), ne pouvait pas leur apporter une aide sensible, tant il était occupé à essayer de conquérir la couronne royale, à résoudre les conflits entre les princes qui menaient une lutte farouche pour le trône du grand prince de Kiev et, beaucoup moins, à protéger la région contre l'invasion d'un nouvel ennemi jusqu'ici sans précédent, les Mongols qui, il y avait dix ans, étaient apparus, comme une menaçante nuée d'orage, aux frontières orientales de la Russie, dans les steppes du Don, et qui avaient vaincu les princes russes réunis, dans la sanglante et terrible bataille près de la rivière Kalka. Mais, comme effrayés par le courage des Russes, ils avaient soudain battu en retraite depuis la Kalka et ils n'avaient plus donné aucun signe de vie depuis déjà dix ans. Cependant une sourde inquiétude courait parmi les gens, comme un vent chaud qui parcourt les seigles presque mûrs, et personne ne savait si ce vent se calmerait ou s'il apporterait des sombres nuages d'orage. Les princes et les boyards étaient les moins au courant et restaient les plus insoucians. Après la défaite sur la Kalka, ils s'étaient tranquillement remis à leurs précédentes affaires : aux discussions sur la succession du trône et sur les moyens d'en finir avec l'autonomie et l'indépendance des communautés. Insensés ! Ils coupaient les racines du chêne qui les nourrissait de ses glands ! S'ils avaient employé leur pouvoir et leurs forces à la consolidation et non pas à l'affaiblissement de l'ordre établi dans les communautés et des liens vivants existant entre elles, notre Russie n'aurait sans doute pas succombé sous les flèches et les haches des Mongols, mais elle leur aurait tenu tête, comme un chêne gigantesque aux racines profondes résiste aux rafales des ouragans d'automne !

La région de Toukhlia avait de la chance, car jusqu'à présent elle n'avait pas attiré l'attention rapace des princes et des boyards. Peut-être parce qu'elle se trouvait trop loin, entre les montagnes et les rochers, ou peut-être parce qu'elle ne renfermait pas de richesses importantes, mais les boyards n'avaient aucune envie de pénétrer dans ce coin perdu de la montagne. Ce bonheur avait toutefois touché à sa fin. Un beau jour, le boyard Tougar Vovk avait fait son apparition dans les montagnes voisines et, sans rien dire à personne, il s'était mis à bâtir une maison sur une colline au bord de l'Opor, loin du village, mais sur ses terres. Tout d'abord les habitants de la région, étonnés, n'avaient rien dit et ne s'étaient pas mêlés des affaires de cet hôte malvenu, puis ils étaient allés lui demander qui il était et quel était le but de son installation en ces lieux.

— Je suis un boyard du prince Danylo ! leur répondit fièrement Tougar Vovk. Pour les services que je lui ai rendus, le prince m'a donné en récompense des terres et des forêts dans la région de Toukhlia.

— Mais ce sont les terres et les forêts de notre communauté ! lui répliquèrent les habitants du village.

— Cela ne me regarde absolument pas ! leur répondit le boyard. Allez défendre vos droits devant le prince. Moi j'ai le document nécessaire et je ne veux rien savoir de plus !

Les villageois avaient hoché la tête en entendant de telles paroles et n'avaient rien dit. Quant au boyard, il avait continué à se conduire avec la même morgue, à se vanter de la faveur dont il jouissait auprès du prince mais, au début, il n'avait gêné en rien les habitants de la région et ne s'était pas immiscé dans les affaires de la communauté. Tout d'abord, les villageois et surtout les plus jeunes, soit par curiosité, soit par simple sentiment d'hospitalité, s'étaient souvent vus avec le boyard et ils lui avaient rendu certains services, mais soudain cela fut coupé net : on cessa de le fréquenter et on l'évita ostensiblement. Au début, le boyard s'étonna, puis il se courrouça et se mit alors à faire toutes sortes de vilénies aux habitants de la région. Sa maison se trouvait au bord de la route de Toukhlia

et Tougar, suivant l'exemple des autres boyards, dressa une énorme barrière sur la route et se mit à exiger l'acquittement du droit de passage à tous ceux qui empruntaient ce chemin. Mais les habitants de Toukhlia étaient coriaces. Ils comprirent aussitôt que c'était là le début d'une lutte décisive et, sur le conseil de Zakhar Berkout, ils prirent la résolution de faire valoir leurs droits avec fermeté et inlassablement jusqu'au bout. Une semaine après l'apparition de la barrière, le conseil de la communauté envoya ses délégués chez Tougar Vovk. Ceux-ci lui posèrent une seule question, courte et nette :

— Qu'est-ce que tu fais, boyard? Pourquoi fermes-tu la route ?

— C'est là mon désir ! répondit hautainement le boyard. Si cela ne vous plaît pas, plaignez-vous de moi au prince.

— Cette route n'appartient pas au prince mais à la communauté.

— Cela m'est complètement égal !

Sur ce, les délégués s'en allèrent, mais peu de temps après leur départ un groupe de jeunes gens du village, munis de haches, firent leur apparition et ils se mirent à démolir la barrière sans faire de bruit. Puis ils empilèrent les morceaux en un grand tas et en firent un feu de bois non loin de la cour du boyard. Celui-ci rageait dans sa maison, maudissant ces sales rustres, mais il n'osa pas intervenir et, après cet incident, il ne remit pas de barrière en place. La première attaque contre les droits de la communauté avait été repoussée, mais les villageois ne s'en réjouissaient pas avant terme car ils savaient bien que ce n'était là que la première escarmouche et que d'autres allaient suivre. Et il en fut réellement ainsi. Un jour, les bergers accoururent à Toukhlia pour annoncer avec des lamentations une triste nouvelle : les serviteurs du boyard les chassaient des meilleurs pâturages. A peine les bergers eurent-ils le temps de raconter les faits en détail qu'arrivèrent les gardes forestiers de la communauté pour annoncer que le boyard était en train d'arpenter et d'accaparer la meilleure partie de

la forêt de Toukhlia. Le conseil de la communauté envoya de nouveau ses délégués chez Tougar Vovk.

— Pourquoi donc fais-tu si peu de cas de la communauté, boyard ?

— Je ne fais que prendre ce que le prince m'a donné.

— Ce ne sont pas les terres du prince mais celles de la communauté ! Le prince n'a pas pu te faire cadeau de ce qui ne lui appartenait pas.

— Eh bien, allez porter plainte contre le prince ! répondit le boyard et il leur tourna le dos.

Ce fut alors que commença une véritable guerre entre le boyard et les villageois. Tantôt les habitants de Toukhlia chassaient les troupeaux du boyard de leurs pâturages, tantôt les serviteurs du boyard refoulaient les moutons de la communauté. La forêt accaparée par Tougar Vovk était gardée par les gardes forestiers de la communauté et par ceux du boyard et, plus d'une fois, des querelles et des rixes avaient éclaté entre eux. Cela faisait rager le boyard qui, en fin de compte, ordonna d'abattre toutes les bêtes appartenant aux villageois et rencontrées sur les pâturages dont il s'était emparé. Tougar Vovk ordonna également de lier à un arbre un des gardes forestiers de la communauté, arrêté dans la forêt usurpée, et il le fit fouetter presque à mort avec des verges de prunellier. C'en était déjà trop pour la communauté de Toukhlia. Nombre de voix s'élevèrent pour que, selon la vieille coutume, on appliquât envers le boyard la loi sur les membres de la communauté insoumis et dangereux ainsi que sur les brigands et les voleurs, loi qui prescrivait de chasser le coupable des limites de la communauté et de détruire sa maison de fond en comble. La plupart des membres de la communauté étaient d'accord et le boyard se serait certainement trouvé dans une mauvaise passe si Zakhar Berkout n'avait avancé l'idée qu'il ne fallait condamner personne avant d'avoir écouté ses justifications et que l'équité exigeait de convoquer tout d'abord le boyard à la séance du tribunal de la communauté, de lui donner la possibilité de s'exprimer et, alors seulement ensuite, de faire de lui ce que

déciderait la communauté en gardant tout son calme et tout son bon sens. La communauté suivit ce sage conseil.

A la réunion d'aujourd'hui personne ne comprenait mieux l'importance du moment que Zakhar Berkout. Il voyait qu'ici l'affaire de sa vie dépendait de la sentence de la communauté. Si, dans ce jugement, il ne s'était agi que de simple équité, Zakhar aurait été tranquille et s'en serait certainement remis à la sagesse de la communauté. Mais, pour la première fois au tribunal communautaire, il fallait tenir compte d'autres circonstances, extérieures mais d'une importance extrême, ce qui compliquait l'affaire jusqu'à l'impasse. Zakhar comprenait qu'indépendamment de la sentence favorable ou défavorable au boyard, un grand danger guettait la communauté. Une sentence favorable signifierait la reconnaissance non pas tant du bon droit que de la force du boyard et elle lui permettrait de soumettre toute la communauté une fois pour toutes, elle lui remettrait entre les mains non seulement les pâturages et les forêts qu'il avait déjà usurpés, mais aussi toute la communauté, et ce serait la première et la plus dangereuse des brèches dans le mode de vie indépendant que Zakhar Berkout avait sans cesse essayé, non sans succès, de renouveler et de renforcer pendant soixante-dix ans. Une sentence défavorable, condamnant le boyard à l'exil hors des limites de la communauté, pouvait également être une source de dangers non moins menaçants. Que faire si le boyard réussissait à persuader le prince du bien-fondé de sa plainte, à provoquer son courroux et à le convaincre que les habitants de Toukhlia étaient des mutins ? Cela pouvait entraîner une forte tempête et même la destruction complète de Toukhlia, tout comme des sentences analogues avaient provoqué l'anéantissement d'autres communautés que les princes avaient reconnues comme rebelles et avaient laissées à la merci des boyards et de leurs drougines qui les avaient pillées et anéanties. Ces deux conséquences funestes de la réunion d'aujourd'hui remplit le cœur du vieux Zakhar d'une grande tristesse et, avant l'ouverture de la séance du tribunal, il se mit à prier avec ferveur afin que le grand dieu Dajbog-

le Soleil éclairât son esprit et celui de ses compagnons et les aidât à trouver la seule issue correcte à cette situation difficile.

— Bonnes gens ! ainsi Zakhar commença-t-il son discours. Je ne vous cacherai pas et, d'ailleurs vous le savez vous-mêmes, quelles affaires difficiles et importantes attendent aujourd'hui notre délibération publique. Quand je pense à ce qui se passe autour de nous et à ce qui nous menace, il me semble que nous en avons terminé pour toujours avec la vie calme de notre communauté et que maintenant le moment est venu où nous devons tous montrer dans l'action et dans la lutte que l'ordre établi chez nous est vraiment solide et efficace, et qu'il peut surmonter le terrible ouragan qui s'approche. De quel ouragan il s'agit et qu'il peut s'abattre de plusieurs côtés à la fois, vous le savez et vous en apprendrez encore davantage à la réunion d'aujourd'hui. C'est pourquoi je ne vais pas vous en parler maintenant. Je voudrais seulement vous montrer et vous mettre dans la tête ce que, à mon avis, vous devez défendre avec acharnement jusqu'au bout. A vrai dire, ni moi ni personne d'autre ne peut rien vous ordonner : si vous le voulez, vous pouvez suivre mes conseils, si vous ne le voulez pas, c'est votre affaire ! Mais je vous dis qu'aujourd'hui nous nous trouvons à la croisée des chemins ; aujourd'hui, il va falloir choisir où nous diriger. C'est pourquoi il vous appartient, à vous, les vétérans expérimentés, de faire un bon choix en sachant bien où va nous mener le chemin choisi et la responsabilité qui vous attend ! Regardez, bonnes gens, la bannière de notre communauté, cette bannière qui, depuis déjà cinquante ans, écoute nos discours et voit nos actions. Savez-vous ce que signifient ses attributs ? De sages vieillards dignes de respect, nos pères, les ont confectionnés et m'ont transmis leur signification. « Zakhar, m'ont-ils dit, un jour, au moment du plus grave des dangers, quand la vie fera déferler ses plus hautes vagues sur la communauté, menaçant l'existence même de celle-ci, alors tu révéleras à tous ce que signifie cette bannière et, en même temps, tu leur révéleras qu'elle leur apporte notre bénédiction et celle de notre génie

protecteur, que toute déviation de la voie indiquée par cette bannière sera le plus grand malheur pour toute notre communauté, sera le début de son inévitable déclin !

Zakhar se tut pour un instant. Son discours avait produit une grande impression sur l'auditoire. Tous les yeux étaient dirigés vers la bannière qui flottait devant la communauté, en haut de la hampe plantée dans le rocher et dont les maillons de la chaîne plaquée d'argent resplendissaient au soleil, alors que sa toile écarlate miroitait comme du sang ruisselant d'une blessure.

— Jusqu'ici je ne vous ai rien dit de tout cela, continua Zakhar, parce que les temps étaient calmes. Mais aujourd'hui il faut le faire. Regardez-le, notre étendard ! Cette chaîne a été taillée d'une seule pièce dans un unique morceau de bois. Elle est solide et fermée sur elle-même, mais en même temps elle est libre dans chacun de ses maillons séparés et prête à n'importe quelle liaison. Cette chaîne, c'est notre peuple russe, celui qui est né des mains des bons génies créateurs. Chaque maillon de cette chaîne, c'est une communauté séparée, indissolublement liée, par sa nature même, à toutes les autres communautés, mais en même temps, libre et comme fermée sur elle-même, vivant de sa propre vie, satisfaisant elle-même à ses besoins. Seules une telle indissolubilité et une telle liberté de chaque communauté prise à part permettent d'obtenir un tout indissoluble et libre. Mais il suffit qu'un seul des maillons se brise, se désagrège, pour que la chaîne se désagrège et que se rompe l'intégrité de ses liens. C'est ainsi que le déclin de l'ordre social établi dans l'une des communautés devient une blessure qui apporte la maladie ou même menace de corrompre tout le corps de notre sainte Russie. Malheur à la communauté qui deviendra de son propre gré une telle lésion, qui n'emploiera pas toutes ses forces et tous ses moyens pour conserver sa santé ! Il vaudrait mieux qu'une telle communauté disparaisse de la face de la terre et soit engloutie dans un abîme !

Les derniers mots de Zakhar, prononcés d'un ton menaçant et solennel, couvrirent le fracas de la chute d'eau qui grondait

non loin de là en tombant sur les rochers et s'irisait au soleil, semblant former une auréole éclatante au-dessus des têtes des personnes rassemblées. Zakhar continua :

— Regardez encore une fois notre étendard ! Chaque maillon de cette chaîne est plaqué de lamelles d'argent finement ciselées qui resplendent au soleil. Ces lamelles n'augmentent pas sensiblement le poids des maillons mais elles leur ajoutent de la beauté et de la solidité. De même, chaque communauté possède ses us et coutumes qui lui sont chers, qui sont nés des besoins de ses membres et qui sont le fruit de la sagesse de nos ancêtres. Ces us et coutumes sont sacrés non pas parce qu'ils sont anciens, non pas parce qu'ils ont été créés par nos ancêtres, mais parce qu'ils excluent la contrainte, n'empêchent personne de faire le bien mais interdisent seulement le mal et tout ce qui pourrait causer un préjudice à la communauté. Ces us et coutumes n'apportent pas d'entraves à la communauté, ils ne font que lui donner force et pouvoir, afin de préserver tout ce qu'il y a de bon et d'utile et d'anéantir tout ce qu'il y a de mauvais et de nocif. Si les maillons en bois n'étaient pas recouverts de lamelles d'argent, ils pourraient facilement se fendiller et cela mettrait fin à l'intégrité de la chaîne. De même, s'il n'y avait pas nos us et coutumes sacrés, ce serait la fin de toute la communauté. Prenez garde, bonnes gens ! Des mains criminelles se tendent pour arracher ces lamelles d'argent de notre maillon, pour affaiblir et anéantir notre ordre social sous lequel il fait si bon vivre !

— Nous ne le permettrons pas ! s'écria la communauté d'une seule voix. Nous allons défendre nos libertés même si pour cela il nous faut verser notre sang jusqu'à la dernière goutte !

— C'est bien, mes enfants ! dit Zakhar Berkout avec émotion. C'est comme ça qu'il faut agir ! Croyez-moi, c'est le bon génie de notre grand Gardien qui a parlé avec votre voix ! C'est par sa volonté que vous a été révélée la signification de cette bannière qui est plantée devant vous. Pourquoi est-elle rouge ? Parce que c'est la couleur du sang ! La communauté doit défendre

sa liberté jusqu'à la dernière goutte de sang ! Et croyez-moi, le jour n'est pas loin où l'on aura vraiment besoin de votre sang ! Soyons donc prêts à le verser pour notre salut !

A cet instant, comme sur un signe, tous les regards se tournèrent du côté du village.

Sur la route en aval, le long de la chute d'eau, était apparu un petit groupe d'hommes armés, somptueusement habillés. Le boyard Tougar Vovk avec sa drougine arrivait dans toute sa splendeur au tribunal de la communauté de Toukhlia. Bien que cette journée printanière fût chaude, le boyard avait revêtu tout son équipement de chevalier : cuirasse en lamelles de fer polies, cuissots et genouillères du même métal et éblouissant casque en cuivre surmonté d'un panache en plumes de coq. Il portait une lourde épée dans un fourreau, un arc et un carquois plein de flèches sur son épaule, une hache à large lame scintillante et à tête garnie de bronze à sa ceinture. Par-dessus ces armes menaçantes, en signe de ses intentions pacifiques, le boyard avait jeté une peau de loup dont la gueule servait de fermoir sur la poitrine et dont les pattes enserraient sa taille avec leurs griffes acérées. Le boyard était accompagné de dix guerriers : archers et hommes armés de haches, également vêtus de peaux de loup, mais sans cuirasses. Les habitants de Toukhlia éprouvèrent un frisson involontaire en voyant s'approcher cette drougine de loups ; tous comprirent que c'était là l'ennemi qui avait attenté à leur liberté et à leur indépendance. Avant leur arrivée, Zakhar termina son discours :

— Voilà que s'approche de nous le boyard qui se vante de ce que le prince, en signe de faveur, lui a fait cadeau de nos terres, de notre liberté, de nous-mêmes. Regardez avec quelle fierté il se dirige vers nous, conscient de ce qu'il est le protégé du prince, conscient de ce qu'il est le serviteur de celui-ci, de ce qu'il est son esclave ! Nous n'avons pas besoin des faveurs du prince et nous ne voulons pas devenir ses esclaves. C'est pourquoi le boyard nous hait et nous traite de rustres. Mais nous savons que son orgueil n'est que fumée et qu'un homme vraiment libre ne doit pas être orgueilleux, mais qu'il doit

être conscient de sa dignité et de sa sagesse. Conservez cette dignité et cette sagesse lors de la discussion afin que ce ne soient pas nous qui le forcent à se résigner, mais que ce soit lui-même qui se sente maté dans la profondeur de sa conscience! J'ai terminé.

Un faible murmure d'approbation parcourut l'assemblée qui se sentit plus sûre d'elle-même. Zakhar s'assit à sa place. Pendant quelques instants le silence régna sur la place jusqu'à ce que Tougat Vovk s'approchât de la foule.

— Je vous salue, membres de la communauté! dit-il en touchant son casque de la main, mais sans l'enlever.

— Nous te saluons aussi, boyard, lui répondirent les villageois.

Tougat Vovk s'avança devant l'assemblée avec un air hautain et dédaigneux et, après avoir jeté un rapide regard à la communauté, il proféra :

— Vous m'avez convoqué, je suis là. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

Ces mots avaient été dits d'un ton tranchant et arrogant, car le boyard voulait certainement montrer sa supériorité. Il ne regardait pas l'assemblée, mais faisait tourner sa hache dans ses mains comme pour admirer l'éclat de son tranchant, montrant manifestement son mépris profond envers la réunion.

— Boyard, nous t'avons convoqué au tribunal de la communauté afin de t'écouter avant de juger ton comportement. De quel droit et dans quel but causes-tu des ennuis à notre communauté ?

— Je suis donc au tribunal de la communauté? s'écria Tougat Vovk en feignant d'être étonné, et il ajouta en se tournant vers Zakhar : « Je suis le serviteur du prince et je suis boyard. Personne n'a le droit de me juger, hormis les princes et les boyards qui sont mes égaux. »

— En ce qui concerne la question de savoir de qui tu es le serviteur, nous n'allons pas discuter avec toi, cela ne nous intéresse absolument pas. En ce qui concerne ton droit, nous

en parlerons plus tard. Maintenant, sois assez aimable pour nous dire d'où tu es venu dans notre région ?

— De Halytch, la capitale de la principauté.

— Et qui t'a ordonné de venir ici ?

— Mon maître et le vôtre, le prince Danylo Romanovytsch.

— Parle de tes affaires et non pas des nôtres, boyard ! Nous sommes des hommes libres et nous ne connaissons pas de maître au-dessus de nous. Pourquoi donc ton prince t'a-t-il ordonné de venir dans notre région ?

A ces mots, le sang monta au visage du boyard qui rageait. Pendant quelques instants, il hésita, ne sachant pas s'il devait se soumettre à cet interrogatoire, puis il réprima son accès de colère inopportun.

— Il m'a ordonné d'être le gardien de ses terres et de ses sujets, d'être le voïvode et le chef de la région de Toukhlia et il m'a remis, à moi et à mes descendants, les terres de Toukhlia en propriété perpétuelle comme récompense pour les services que je lui ai rendus. Voilà la charte de dotation avec le sceau et la signature du prince !

A ces mots, le boyard, d'un geste hautain, tira de sa large ceinture de cuir la charte du prince et la leva au-dessus de sa tête pour la montrer à la communauté.

— Nous n'avons que faire de ce parchemin, boyard, dit pondérément Zakhar, nous ne savons pas lire et le sceau de ton prince ne fait pas la loi chez nous. Tu ferais mieux de nous parler de ton prince.

— Comment ? s'écria le boyard étonné, vous ne connaissez donc pas le prince Danylo ?

— Nous ne connaissons aucun prince.

— Mais c'est le souverain de toutes les terres, de tous les villages et de toutes les villes depuis le Sane jusqu'au Dniepr et depuis les Carpates jusqu'à l'embouchure du Boug !

— Nous ne l'avons jamais vu et il n'est pas notre souverain. Car le pâtre, le souverain du troupeau, le protège contre les loups, le mène dans la chaleur de midi jusqu'au torrent afin qu'il se désaltère et, si la nuit est froide, il le fait entrer dans

une bergerie chaude et sûre. Est-ce que le prince fait de même à l'égard de ses sujets ?

— Le prince fait encore plus pour eux, répliqua le boyard. Il leur donne des lois sages et des juges sages, il leur envoie ses fidèles serviteurs afin que ceux-ci les protègent contre les envahisseurs.

— Tu bafoues la vérité, boyard, lui fit sévèrement remarquer Zakhar. Regarde : le soleil a voilé son resplendissant visage dans le ciel afin de ne pas entendre tes paroles mensongères ! Nos sages lois n'émanent pas de ton prince, mais de nos grands-pères et de nos pères. Jusqu'à maintenant nous n'avons pas vu les sages juges du prince et nous avons vécu dans le calme, dans la paix et dans la concorde, rendant nous-mêmes la justice au tribunal communautaire. Nos aïeux nous ont appris depuis longtemps que l'homme isolé est borné et qu'il n'y a que la justice communautaire qui soit équitable. Nos pères ont vécu sans les voïvodes du prince, nous aussi, jusqu'à ce jour et, comme tu le vois, nos maisons ne sont pas pillées et nos enfants n'ont pas été enlevés par l'ennemi.

— Il en était ainsi jusqu'à maintenant, mais désormais tout va changer.

— Ce qu'il en sera désormais, nous ne le savons pas et toi non plus, boyard, tu ne le sais pas. Dis-nous seulement encore une chose : ton prince est-il un homme juste ?

— Le monde entier connaît et admire son équité.

— Et c'est bien lui qui t'a envoyé afin d'établir la justice dans nos montagnes ?

Le boyard se troubla en entendant cette simple question, mais, après une courte hésitation, il dit :

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu en penses, boyard : le juste peut-il injustement offenser ses sujets ?

Le boyard ne répondit pas.

— Peut-il, par des actions injustes, semer la justice dans leurs cœurs et, en les offensant, acquérir leur amour et leur respect ?

Le boyard restait muet, jouant avec sa hache.

— Tu vois, boyard, termina Zakhar, tes lèvres se taisent mais ta conscience te dit que cela est impossible. Cependant, ton prince si équitable s'est conduit ainsi envers nous qu'il n'a jamais vu et qu'il ne connaît pas. Il ne s'est jamais soucié de notre bien-être et de notre bonheur, mais nous ne lui avons jamais rien fait de mal, tout au contraire, chaque année nous lui payons une riche contribution. Pourquoi a-t-il agi ainsi, boyard ?

Tougar Vovk jeta un regard courroucé à Zakhar et dit :

— Tu contes des sornettes, vieillard ! Le prince n'est pas capable d'offenser qui que ce soit.

— Et malgré tout, il nous a offensé avec cette charte dont tu te vantes tant ! En effet, est-ce que tu ne te serais pas offensé si, sans ton consentement, je t'avais ôté cette cuirasse étincelante et si j'en avais fait cadeau à mon fils ? C'est ainsi qu'a agi ton prince à notre égard. Ta cuirasse est à toi, mais les champs et les forêts sont à nous. Ils nous appartiennent depuis des temps immémoriaux et nous les gardons comme la prunelle de nos yeux. Mais voilà que tu arrives et que tu nous dis au nom du prince : « Cela m'appartient ! Mon prince me l'a donné en récompense des grands services que je lui ai rendus ! » Et tu chasses nos bergers, tu fais mettre à mort notre garde forestier sur notre propre terre ! Dis-moi, pouvons-nous considérer le prince comme un homme juste ?

— Tu te trompes, vieillard ! s'écria Tougar Vovk. Nous sommes tous la propriété du prince avec tout ce que nous possédons, avec notre bétail et nos terres. Seul le prince est libre et nous, nous sommes ses esclaves. La faveur du prince, voilà notre liberté ! Il peut faire de nous tout ce qu'il veut !

Ces paroles abasourdirent Zakhar Berkout comme un coup de massue. Il abaissa très bas sa tête chenue et resta longtemps sans rien dire, ne sachant que répondre. Un silence de mort s'établit sur la place. Enfin, Zakhar se leva. Son visage était redevenu serein. Il leva ses mains en direction du soleil.

— Soleil éclatant ! prononça-t-il. Toi, l'astre du jour, bien-faisant et libre, n'écoute pas les paroles odieuses que cet homme a osé proférer devant ta face ! Ne les écoute pas, oublie qu'elles ont été prononcées sur notre terre qui n'a jamais été profanée de la sorte, même en pensée ! Epargne-nous la punition que nous méritons ! Car je sais que tu ne laisseras pas de telles paroles sans châtement ! Et si là-bas, à Halytch, nombre d'hommes semblables se sont multipliés autour du prince, anéantis-les, mais, en les punissant, n'anéantis pas notre peuple avec eux !

Après s'être calmé, Zakhar s'assit et s'adressa de nouveau au boyard :

— Nous avons entendu ton opinion. Ne la répète pas devant nous, qu'elle reste avec toi. Ecoute maintenant ce que nous pensons de ton prince. Ecoute et ne te courrouce pas ! Tu vois toi-même et tu comprends que nous ne pouvons reconnaître en lui ni un père ni un tuteur. Le père connaît bien son enfant, ses besoins et ses désirs, mais le prince ne nous a jamais vus et ne veut pas nous connaître. Le tuteur préserve son protégé contre l'ennemi et tous les dangers, alors que le prince ne nous garantit ni du mauvais temps, ni de l'orage, ni de la grêle, ni des ours, et ce sont là nos pires ennemis. Il est vrai qu'il déclare nous préserver contre les attaques des guerriers hongrois. Mais comment le fait-il ? En nous envoyant des ennemis pires que les Hongrois, ses boyards insatiables avec leurs drougines. Les Hongrois peuvent nous attaquer, prendre tout ce qu'ils peuvent et se retirer ; mais le boyard, lui, s'il nous attaque, il restera ici et ne se contentera pas de son butin, il serait heureux de faire de nous ses esclaves pour l'éternité. Nous ne considérons pas ton prince comme un père et un tuteur mais comme un châtement de Dieu envoyé du ciel pour nos péchés et dont nous devons nous racheter par un tribut annuel. Moins nous entendrons parler de lui et moins il entendra parler de nous, mieux cela vaudra pour nous. Et si toute notre Russie pouvait aujourd'hui même s'affranchir de lui et de ses pareils, elle resterait

certainement, pendant longtemps encore, heureuse et puissante ! \*

Tougar Vovk écoutait les propos passionnés du vieil orateur avec un sentiment étrange. Bien qu'il eût été éduqué à la cour du prince et dépravé par la corruption et la bassesse qui y régnaient, il était quand même resté un chevalier, un guerrier, un homme et il devait ressentir tout au moins une partie des sentiments qui bouleversaient le cœur de Zakhar Berkout. D'autant plus qu'il n'avait pas été tout à fait sincère quand il avait parlé du pouvoir illimité du prince ; il s'était lui-même plus d'une fois révolté en son for intérieur contre cette autorité et maintenant il n'avait voulu, en faisant allusion à celle-ci, que masquer ses propres prétentions à un tel pouvoir. C'est pourquoi les paroles de Zakhar Berkout pénétrèrent dans son cœur plus profondément qu'il ne l'aurait voulu. Pour la première fois, il regarda Zakhar avec un étonnement non feint et il eut pitié de ce titan dont il pensait que la chute était proche et inévitable.

— Zakhar Berkout, tu me fais pitié avec tes cheveux blancs et ton cœur d'adolescent ! Tu as vécu longtemps dans ce monde, il me semble même, trop longtemps. En vivant avec ton cœur dans le passé, dans les rêves fougueux de ta jeunesse, tu as cessé de comprendre les temps nouveaux, les opinions et les besoins actuels. Ce qui était bon jadis ne l'est plus maintenant et ne le sera plus dans l'avenir. Tout ce qui vit vieillit. Ainsi ont vieilli tes réflexions de jeunesse sur la liberté. Ce sont des

---

\* Les opinions qu'exprime ici Zakhar Berkout peuvent être considérées comme le point de vue typique du peuple d'alors sur les princes et leurs guerres intestines ainsi que sur la naissance du féodalisme. Rappelons que des pensées analogues ont trouvé un écho même chez notre chroniqueur dans son récit sur le chantré Mytousse que le prince Danylo ordonna d'arrêter et de mettre à mort pour son insoumission et pour ses discours appelant à la révolte. Il va de soi que, citant de telles opinions pour caractériser ces temps lointains et les gens d'alors, nous ne voulons pas amoindrir le poids et l'importance de la personnalité du prince Danylo qui, parmi tous les souverains des terres russes de Galicie, se distingue comme un homme peu ordinaire, sympathique et, à sa façon, compte tenu de l'époque à laquelle il a vécu, comme une figure politique assez bienveillante et assez douée. (Ivan Franko).

temps difficiles qui arrivent, vieillard ! Ils exigent instamment un seul et puissant souverain dans notre contrée, qui puisse concentrer et prendre en mains toutes les forces de son peuple pour se défendre contre l'ennemi qui nous menace de l'est. Vieillard, tu ne sais rien de cela et il te semble que les bons vieux temps continuent jusqu'à maintenant.

— Et là aussi tu te trompes, boyard ! répliqua Zakhar Berkout. Il ne sied pas à un vieillard de s'abandonner à des rêves d'adolescent et de fermer les yeux sur les temps qui courent. Mais il lui sied encore trois fois moins de dédaigner la bonté seulement parce qu'elle est vieillie et de se raccrocher au mal simplement parce qu'il est neuf. C'est là le comportement de la jeunesse et, qui plus est, de la jeunesse mal élevée. Tu me reproches de ne pas être au courant de ce qui se passe autour de nous. Cependant, qui sait lequel de nous connaît le mieux et le plus en détail la situation actuelle. Tu as fait allusion au terrible ennemi qui nous menace du côté du levant et tu as exprimé la pensée que l'approche de cet ennemi exige la concentration de toutes les forces du peuple dans les mains d'un seul homme. Maintenant je vais te dire ce que j'ai appris sur ce danger qui nous attend. Je sais, boyard, qu'hier tu as reçu la visite du messager du prince qui t'a fait savoir que les féroces Mongols ont de nouveau attaqué notre pays, qu'après une longue résistance, ils ont occupé Kiev et l'ont anéantie de fond en comble, et que maintenant ils se dirigent vers les terres de Galicie, comme une nuée menaçante. Boyard, nous savions cela depuis la semaine dernière, nous savions tout sur le messager du prince envoyé dans notre région et les nouvelles qu'il apportait. Le messager du prince est arrivé un peu tard, les nôtres vont beaucoup plus vite. Les Mongols ont déjà submergé notre Galicie, ils ont détruit nombre de villages et de villes et ils se sont divisés en deux courants. L'un d'eux se dirige vers l'ouest, plus exactement, vers Sandomir, en Pologne et l'autre remonte la vallée du Stryï et se dirige vers nous. Boyard, tu n'étais pas encore au courant de cela, n'est-ce pas ?

Tougar Vovk regardait le vieillard avec étonnement, presque avec effroi.

— Et où as-tu appris ces nouvelles, vieillard ? demanda-t-il.

— Je vais te le dire pour que tu saches quelle force possèdent les communautés libres et unies entre elles. Nous maintenons des liens étroits avec toutes les communautés du piémont. Elles ont leur devoir à elles et nous aussi, nous avons le devoir de faire connaître au plus vite toutes les nouvelles importantes pour notre vie communautaire. Les communautés du piémont ont des liens constants avec celles de la plaine et c'est pourquoi tout ce qui est vital pour nous d'un point de vue ou de l'autre, tout ce qui se passe dans notre Galicie, nous est immédiatement transmis de communauté à communauté.

— A quoi bon savoir ces nouvelles si vous ne pouvez pas vous défendre ! lança hautainement le boyard.

— Tu as dit la vérité, répondit tristement Zakhar. Les communautés de la plaine sont incapables de se défendre, car elles sont dépouillées de leurs biens et affaiblies par les princes et les boyards qui ne leur permettent ni d'avoir des armes ni d'apprendre à s'en servir. Voilà donc ce que signifie : rassembler toutes les forces du peuple dans les mains d'un seul homme ! Afin de rassembler dans les mains d'un seul homme toutes les forces d'un peuple, il faut affaiblir la force de ce peuple. Pour accorder à une seule personne un grand pouvoir sur le peuple, il faut prendre à chaque communauté sa liberté, il faut rompre les liens intercommunautaires, désarmer les villageois. Et alors la route vers notre pays sera ouverte à tous ces Mongols. Car regarde ce qui se passe dans notre Russie ! Ton souverain, ton puissant prince Danylo est disparu on ne sait où. Au lieu de s'adresser à son peuple, de lui rendre sa liberté et d'en faire une force vivante et insurmontable face à l'invasion mongole, il n'a rien trouvé de mieux, alors que les barbares saccagent son pays, que de se rendre chez le roi de Hongrie pour implorer une assistance immédiate. Mais les Hongrois ne se dépêchent pas de nous prêter main-forte, bien

que cette invasion les menace aussi. A présent ton Danyro a disparu et, qui sait, peut-être le verrons-nous bientôt parmi la suite du khan mongol en qualité de son fidèle sujet, achetant le pouvoir sur les plus faibles au prix de sa captivité et de son humiliation devant le plus fort.

Le boyard écoutait ce discours et des plans commençaient déjà à mûrir dans sa tête. Que faire ? Comment utiliser cette situation à son avantage ?

— Ainsi, tu dis que la menace mongole s'étend aussi sur ces montagnes ?

— Mais oui, boyard, répondit Zakhar Berkout avec un certain sourire qui en disait long.

— Et qu'est-ce que vous pensez faire ? Vous rendre ou vous défendre ?

— Pas question de se rendre car tous ceux qui tombent entre leurs mains sont incorporés dans leur armée et, en outre, ils sont envoyés en première ligne, dans les combats les plus acharnés.

— Ainsi donc, vous voulez vous défendre ?

— Nous essayerons de faire tout ce qui sera en notre pouvoir.

— Dans ce cas, prenez-moi en qualité de voïvode. Je vous mènerai au combat contre les Mongols !

— Attends un peu, boyard, nous n'en sommes pas encore arrivés à l'élection du voïvode. Tu n'as pas jusqu'à présent rendu compte de tes actes devant notre communauté. Nous apprécions ton sincère désir de servir la communauté, mais nos pères disaient que, pour une affaire pure, il faut des mains propres. Est-ce que tes mains sont assez propres pour une telle affaire, boyard ?

Tougar Vovk se troubla quelque peu devant une tournure si inattendue de la conversation puis il dit :

— Oublions toutes nos querelles passées ! L'ennemi s'approche, unissons nos forces contre lui ! En cherchant à élucider tous nos malentendus, vous risquez seulement de vous faire du tort sans que cela ne vous apporte aucun avantage.

— Non, boyard, tu n'as pas raison ! Nous ne cherchons pas à élucider des malentendus, nous cherchons la vérité. Tu es venu chez nous par imposture, tu as agi envers nous contrairement à la justice, comment pouvons-nous te confier le commandement de notre communauté dans la lutte contre les Mongols ?

— Vieillard, je vois que tu as décidé de me mettre en colère !

— Boyard, souviens-toi que tu te trouves au tribunal de la communauté et que nous ne plaisantons pas ! Dis-moi, en t'établissant sur les terres de Toukhliia, te préparais-tu à devenir membre de la communauté ou non ?

— Je suis envoyé ici par le prince, en tant que voïvode.

— Nous t'avons déjà dit que nous ne reconnaissons pas ton autorité sur nous et surtout ton droit sur nos terres. Boyard, ne touche pas à nos terres et à nos gens et alors, peut-être t'accueillerons-nous dans notre communauté comme un égal parmi des égaux.

— Voilà donc où vous voulez en venir ! s'écria Tougar Vovk avec colère. Voilà donc quelle est votre justice ! Vous voulez que je dédaigne la faveur du prince et que je cherche celle des rustres ?

— Mais boyard, il n'y a pas d'autre moyen de devenir membre de notre communauté et celui qui ne lui appartient pas ne peut pas être accepté sur ses terres.

— Ne peut pas être accepté ? s'écria Tougar Vovk avec ironie.

— Nos pères nous disaient : tout membre de la communauté qui lui nuit et qui ne lui est pas utile, tout brigand, voleur de chevaux et étranger qui a accaparé les terres de la communauté contre la volonté de celle-ci, doit être chassé avec sa famille des terres communautaires et sa maison doit être détruite et rasée.

— Ha, ha, ha ! se mit à rire le boyard d'un rire faux. Vous avez l'insolence de me comparer à des brigands et à des voleurs de chevaux, moi, le boyard qui a été récompensé par le prince pour les services rendus ?

— Eh bien, boyard, dis-nous en toute conscience, agis-tu mieux qu'un brigand envers nous ? Tu prends nos terres, notre unique richesse. Tu chasses nos gens et tu les tues, tu tires sur le bétail ! Est-ce qu'un honnête homme peut agir de la sorte ?

— Vieillard, tais-toi ! Je ne peux pas entendre des choses pareilles, elles offensent mon honneur !

— Attends un peu, boyard, je n'ai pas encore terminé, continua tranquillement Zakhar Berkout. Tu as parlé de ton honneur et tu as plus d'une fois rappelé les services que tu as rendus. Sois donc assez aimable de nous dire quels sont ces services afin que nous puissions les apprécier à leur juste valeur.

— J'ai versé mon sang dans vingt batailles !

— Verser son sang, boyard, ce n'est pas encore un mérite. Le brigand verse aussi son sang plus d'une fois mais il n'en mérite pas moins d'être pendu. Dis-nous, contre qui et aux côtés de qui as-tu combattu ?

— Contre le prince de Kiev, contre ceux de Volhynie, de Pologne et de Mazovché...

— Cela suffit, boyard ! Ces guerres sont une honte et non pas un mérite aussi bien pour toi que pour les princes. Ce sont toutes des guerres de brigandage !

— Je me suis battu contre les Mongols sur la Kalka.

— Et comment t'es-tu battu contre eux ?

— Drôle de question ! Je me suis battu comme je le devais, sans reculer d'un pas jusqu'à ce que, blessé, je fus fait prisonnier.

— Ce sont là de belles paroles, mais nous ne savons malheureusement pas si elles expriment la vérité.

— Si vous ne le savez pas, ne fourrez pas votre nez dans les affaires qui ne vous concernent pas !

— Attends un peu, boyard, ne te moque pas de notre ignorance. Nous allons essayer d'établir la vérité.

Après avoir prononcé ces paroles, Zakhar se leva et, s'adressant à l'assemblée, il dit :

— Bonnes gens ! Vous avez entendu la déclaration du boyard Tougar Vovk ?

— Oui !

— Peut-être que quelqu'un d'entre vous désire témoigner pour ou contre lui ?

— Moi je le peux ! retentit une voix dans la foule.

Comme atteint par une flèche, le boyard tressaillit en entendant cette voix et, pour la première fois, il regarda l'assemblée avec attention et une certaine inquiétude.

— Que celui qui peut produire son témoignage vienne ici et parle ! dit Zakhar.

De la foule sortit un homme qui n'était pas encore vieux, un invalide sans son bras gauche et sans sa jambe droite. Tout son visage était labouré de profondes cicatrices. C'était Mitko le guerrier, comme le nommait la communauté. Quelques années auparavant, il était arrivé sur sa jambe de bois, racontant des choses terribles sur les Mongols, sur la bataille de la Kalka, sur la défaite des princes russes et sur la mort de ceux qui avaient été faits prisonniers et qui, lors d'une ripaille des chefs mongols, avaient été étouffés sous les planches sur lesquelles les barbares s'étaient assis. Lui, Mitko, avait également pris part à la bataille dans la drougine d'un boyard et il avait été fait prisonnier avec lui, mais il avait réussi à s'échapper par miracle. Il avait longtemps erré par les villages et les villes de la Sainte Russie jusqu'à ce qu'il arrivât à Toukhliia. Ce village lui plût et, comme il savait tresser avec adresse des paniers en se servant de son unique main et connaissait beaucoup de chansons et de récits sur les pays lointains, la communauté l'accueillit dans sa famille, les habitants le nourrissaient et l'habillaient à tour de rôle, l'aimant et le respectant pour les blessures qu'il avait reçues en combattant l'agresseur et pour son caractère probe et enjoué. C'était ce Mitko qui était sorti des rangs pour venir témoigner contre le boyard.

— Dis-nous, Mitko, commença Zakhar, tu connais le boyard contre qui tu veux témoigner ?

— Oui, je le connais, répondit fermement Mitko. J'ai servi dans sa drougine et j'ai participé à la bataille de la Kalka.

— Quel témoignage veux-tu apporter contre lui ?

— Tais-toi, vil esclave ! s'écria le boyard qui avait pâli. Tais-toi ! Autrement tu en finiras ici même avec la vie !

— Boyard, je ne suis plus ton esclave, je suis un homme libre et seule la communauté peut m'ordonner de me taire. Je me suis tu jusqu'à présent, mais maintenant on m'ordonne de parler. Bonnes gens ! Mon témoignage contre le boyard Tougar Vovk est énorme et terrible : cet homme est un tr...

— Tu t'es tu jusqu'à maintenant, eh bien, continue à te taire ! hurla le boyard. Sa hache brilla et Mitko le guerrier, la tête tranchée, s'écroula, noyé dans le sang.

La foule poussa un cri d'horreur, tous se levèrent et se mirent à vociférer :

— A mort ! A mort ! Il a commis un sacrilège envers notre tribunal ! Il a tué un homme pendant notre assemblée !

— Vils rustres ! s'écria le boyard. Je ne vous crains pas ! Il en sera ainsi avec quiconque osera me toucher ou me reprocher quelque chose ! Hé, mes fidèles serviteurs, venez ici, à mes côtés !

Pâles et tremblants, les archers et les guerriers armés de haches entourèrent le boyard. Menaçant, écarlate de fureur, Tougar Vovk se tenait au milieu, sa hache ensanglantée à la main. Sur un signe de Zakhar, la foule se calma.

— Boyard, dit Zakhar, tu t'es mortellement rendu coupable devant Dieu et devant notre communauté. Lors de la séance du tribunal tu as tué un membre de notre communauté. Nous n'avons pas su et nous ne désirons pas savoir ce qu'il voulait témoigner contre toi, que ta conscience soit ton juge. Mais, par ce meurtre, tu as reconnu ta culpabilité et tu t'es de nouveau rendu coupable. La communauté ne peut te tolérer plus longtemps sur ses terres. Nous t'expulsons ! Dans trois jours nos gens viendront afin de détruire ta maison et d'anéantir toutes les traces de ton séjour chez nous.

— Qu'ils viennent ! s'écria furieusement le boyard. On verra bien qui anéantira les traces de l'autre ! Je me fiche de votre tribunal ! Et je serais heureux de voir celui qui osera s'approcher de ma maison ! Hé, mes serviteurs ! Quittons cette assemblée de rustres !

Le boyard s'éloigna avec sa compagnie. La foule garda longtemps le silence. Des jeunes hommes emportèrent le corps ensanglanté de Mitko le guerrier.

— Bonnes gens, dit Zakhar, êtes-vous d'accord pour agir envers le boyard Tougar Vovk comme vos pères nous ont ordonné de faire en de tels cas ?

— Oui ! s'écria l'assemblée.

— Et qui donc choisissez-vous pour exécuter la volonté de la communauté ?

On désigna dix jeunes gens parmi lesquels se trouvait Maxyme Berkout. Il était difficile à ce dernier d'accepter une telle mission. Quelle que fût la haine qu'il éprouvait envers le boyard, celui-ci était le père de la jeune fille qui, comme par un sortilège, avait conquis son cœur et son âme et pour laquelle il aurait donné sa vie. Et maintenant, ô malheur, elle était condamnée sans être coupable, à cause du crime de son père ! Mais Maxyme ne chercha pas à se soustraire à la tâche qui lui avait été confiée. Malgré toute la difficulté qu'il aurait à exécuter le jugement de la communauté, il était néanmoins content en son for intérieur : grâce à ces circonstances, il la reverrait encore une fois ! Et peut-être réussirait-il à la reconforter, à atténuer tout au moins par ses prévenances la cruelle condamnation de la communauté !...

Pendant ce temps-là le conseil de la communauté continuait ses travaux.

On fit venir les délégués des autres communautés afin d'examiner les mesures à prendre pour repousser l'attaque des Mongols.

— Nous sommes ruinés, dit l'envoyé des communautés du piémont. Nos villages ont été incendiés, on nous a dépouillés de notre bétail, les jeunes ont péri. Les incendies et les destruc-

tions se répandent dans tout le piémont comme une crue implacable. Le prince ne nous accorde aucun secours ; quant aux boyards qui nous opprimaient en temps de paix, ils nous ont trahis quand nous avons eu besoin de leur aide.

Les envoyés de Kortchyne et de Toustagne ajoutèrent :

— Nous sommes menacés par l'invasion. En aval de Sinévidsk, dans la plaine, se dressent déjà les tentes des Mongols. Ils arrivent en quantité innombrable et nous n'osons même pas songer à lutter et à résister contre l'ennemi, nous prenons tout ce que nous possédons et nous allons dans les forêts et dans les montagnes. Nos boyards ont commencé à construire des abattis sur la route, mais le travail avance très lentement. Dans le peuple, on murmure qu'ils veulent vendre nos routes aux Mongols.

Les envoyés des autres communautés montagnardes dirent :

— Nos récoltes ont été mauvaises et beaucoup de gens de la plaine se sont réfugiés chez nous. Il sera difficile d'assurer la nourriture de tous jusqu'à la nouvelle récolte. Accordez-nous votre assistance, aidez-nous à surmonter ces temps difficiles !

Les envoyés des communautés hongro-russes déclarèrent :

— Nous avons entendu dire que la nuée mongole se dirigeait vers la Hongrie. Au nom de notre Dieu et des dieux de nos pères, nous vous supplions, voisins et frères, d'arrêter ces horribles barbares, de ne pas les laisser arriver sur nos terres ! Vos villages sont des forteresses. Chaque rocher, chaque fourré valent des milliers de guerriers. Mais il suffit aux Mongols de traverser les montagnes et aucune force ne pourra plus les arrêter, nous périrons tous en vain. Nous sommes prêts à vous accorder toute l'aide que vous exigerez, en grain et en hommes, mais ne vous laissez pas aller au désespoir, ne perdez pas confiance, entrez en lutte contre l'envahisseur exécré !

Zakhar Berkout prit alors la parole :

— Bonnes gens et vous, les envoyés de nos voisins ! Nous avons tous entendu ici quelle terrible invasion menace notre contrée. Des guerriers ont essayé de résister aux Mongols mais

ils ont péri. La force des barbares est immense et le désordre qui règne dans nos vallées leur a permis de pénétrer au cœur même de notre contrée, jusqu'au seuil de nos maisons. Les princes et les boyards ont perdu la tête ou bien ils trahissent leur pays aux yeux de tous. Que devons-nous faire dans de telles circonstances ? Comment nous défendre ? Il me semble que nous ne devons pas nous éloigner des limites de notre village. Nous sommes en mesure de défendre notre route avec l'aide des communautés de l'autre côté de la montagne. Mais nous ne pouvons pas défendre les autres routes. Cela sera l'affaire des communautés de la région de Toustagne et, si tout va bien, nous serons heureux de vous porter secours.

Les envoyés de Toustagne répondirent :

— Nous savons bien, père Zakhar, qu'il vous est impossible de venir nous aider et, qu'en ces moments tragiques, il faut que chacun se défende tout d'abord lui-même. Mais n'oubliez pas que nos communautés sont moins heureuses que la vôtre, que les boyards nous ont pris en main et ont posté leurs sentinelles sur les abattis et dans les défilés. Et s'ils veulent les abandonner aux Mongols, qu'est-ce que nous pourrons faire ? Nous n'avons qu'une seule espérance et cela peut encore nous sauver : peut-être les Mongols n'emprunteront-ils pas votre route et, dans ce cas, après avoir laissé des patrouilles, vous pourriez venir à la rescousse.

— Eh, mes amis, répondit Zakhar tristement et avec des notes de reproche, la force semble être entre vos mains et vous n'êtes pas privés de raison, mais votre discours est enfantin ! Vous comptez sur des « peut-être » et des « qui sait ». Toutefois vous pouvez être sûrs d'une chose : si nous ne sommes pas directement menacés, toute notre communauté vous viendra en aide. Mais avant tout, il vous appartient de vous protéger contre vos propres ennemis, les boyards. Aussi longtemps les abattis seront entre leurs mains, aussi longtemps vous ne pourrez pousser un soupir de soulagement. A n'importe quelle minute ce clan de fourbes peut vous trahir. Il est temps de cesser de dormir, il est temps de sonner le tocsin et de vous

débarrasser des entraves dans lesquelles vous ont empêtrés la cupidité des boyards et l'arbitraire des princes ! Tant que vous ne le ferez pas, nous ne pourrons pas vous aider.

Les envoyés de Toustagne baissèrent la tête avec tristesse en entendant ces paroles de Zakhar.

— Eh, petit père Zakhar, dirent-ils, tu connais bien nos gens, mais tu en parles comme si tu ne les avais jamais vus. On a brisé leur courage de longue date, on a foulé aux pieds leur volonté. Nous te remercions de ton conseil et nous le transmettrons à nos communautés, mais le suivront-elles ?... Ah, si tu étais parmi eux pour leur tenir ton discours !

— Est-il possible, chers voisins, que ma parole ait plus de poids pour les membres de vos communautés que leurs propres besoins, que leur propre bon sens ? Non ! S'il en était ainsi, ma parole ne pourrait vous apporter aucune aide et ce serait la fin de nos communautés, la fin de notre Russie !

Le soleil était déjà bas dans le ciel quand les villageois s'en retournèrent chez eux après l'assemblée. Jeunes et vieux rentraient sans chansons et sans cris de joie, tristement, lentement, plongés dans des pensées lugubres : que leur apporteraient les jours prochains ?

Les envoyés des autres communautés, rassénérés et réconfortés, prirent la direction de leurs villages. Seule la bannière, symbole de la force et de l'amitié des membres de la communauté, flottait haut et gaillardement au vent et le ciel printanier resplendissait d'azur transparent, comme s'ils ne remarquaient pas l'inquiétude et la tristesse qui régnaient sur terre.

## IV

Les incendies, les destructions et la mort débordaient par toute la Russie comme une rivière en crue. La terrible horde mongole venue des lointaines steppes d'Asie avait envahi notre pays pour couper les racines mêmes de sa force, afin de

ruiner la vie de ses peuples pour des siècles. Les principales villes, Kiev, Kaniv, Péréyaslav avaient été prises et rasées ; leur sort fut partagé par des milliers de villages et de bourgades. Le redoutable chef mongol Batou-khan, surnommé Batyï, avançait à la tête d'une horde de cent mille guerriers, chassant devant lui quatre fois plus de prisonniers qui devaient se battre pour lui au plus fort du combat. Il s'avançait sur les terres russes, déployant largement ses détachements et marchant dans le sang jusqu'aux genoux.

Il était impensable d'organiser une résistance quelconque en pays de plaine, d'autant plus que la Russie était désunie et déchirée par les guerres intestines des princes. Par endroits, les citadins résistaient en se retranchant derrière les murs de leurs villes et les Mongols, non habitués à mener un vrai siège, étaient souvent obligés de perdre beaucoup de temps à détruire les murailles et les portes à la hache. Mais ces faibles forteresses succombaient plus souvent à cause des trahisons et des subornations que des assauts de l'ennemi. Le but final de la campagne entreprise par la terrible horde était la Hongrie, riche pays peuplé de tribus apparentées aux Mongols et dont le grand Gengis-khan voulait obtenir un acte de soumission. Les Hongrois refusaient de céder et l'expédition punitive de la horde mongole devait leur montrer ce que représentait la vengeance du grand Gengis-khan. Les barbares se préparaient à envahir la Hongrie de trois côtés, selon le plan de Batyï : à l'est, par les terres de Sémygorid, à l'ouest, depuis les terres de Moravie et au nord, à travers les Carpates. A cet effet, la horde s'était divisée en trois parties. L'une d'elles, sous le commandement de Kaïdane, se dirigeait par les steppes de Bessarabie jusqu'en Valachie, la deuxième, sous le commandement de Péta, s'était séparée du gros des troupes sur les terres de Yolhynie et, après avoir traversé la Galicie en passant par Plisnesko, elle s'était dirigée vers le haut cours du Dniester qu'elle avait traversé à gué, puis elle s'était dispersée dans la région prémontagneuse à la recherche de défilés à travers les Carpates. Les habitants faits prisonniers ainsi que les boyards-réné-

gats avaient, en suivant le cours du Stryï, amené les Mongols sur la route de Toukhlia et, comme l'avaient dit les envoyés de Kortchynsk, leurs tentes se dressaient déjà sur la plaine en aval de Synévidsk.

Le soir tombait. Les ténèbres profondes commençaient à couvrir le piémont. Le brouillard s'élevait au-dessus des montagnes boisées de Toukhlia comme de la fumée au-dessus d'innombrables volcans à la veille d'une éruption. Le Stryï mugissait entre les rochers et écumait quand il changeait brusquement de direction. Les étoiles s'allumaient dans le ciel. Sur la terre aussi, sur la large plaine bordant le Stryï, des lumières se mirent à poindre, rares tout d'abord, comme intimidées, puis en plus grande quantité et avec plus d'éclat, jusqu'à ce que



toute la plaine en fût couverte et se mit à scintiller avec des reflets sanglants. Comme une mer troublée par une brise légère, ces reflets brasillaient dans la plaine, tantôt se renforçant, tantôt semblant se dissoudre dans la nuit tombante. C'étaient les feux de bois du camp mongol.

Mais dans le lointain, où se terminait cette mer scintillante, flamboyaient d'autres lumières, terribles, immenses, qui projetaient dans le ciel d'énormes lueurs d'incendie : c'étaient les villages et les bourgs alentour qui brûlaient, entourant le camp mongol d'une large frange de feu. Là-bas se déchaînaient les barbares qui pillaient et torturaient les gens, les faisaient prisonniers et anéantissaient tout ce qu'il était impossible d'emporter.

Dans le crépuscule, deux cavaliers montés sur de robustes petits chevaux de montagne gravissaient le Synévidsk par un étroit sentier. L'un d'eux, un homme déjà âgé, était équipé de pied en cap comme un chevalier : épée et hache de guerre, casque sur la tête et lance fixée à la selle. De dessous le casque, de longs cheveux touffus mais déjà blancs retombaient sur les épaules. Même le crépuscule épais qui envahissait la montagne et montait en bouffées épaisses des précipices et des forêts ne pouvait dissimuler son expression de grand mécontentement, de colère et d'une certaine obstination aveugle qui s'extériorisait à chaque instant soit par un rire caustique et amer, soit par un froncement de sourcils et il semblait que quelque chose imprimait à ses articulations des contractions convulsives très éprouvantes pour sa belle monture.

Le deuxième cavalier était une belle jeune fille portant un habit de toile brodé de soie et, sur la tête, une petite toque en peau de castor sous laquelle ne pouvaient se loger tous ses cheveux jaune d'or, exubérants et indociles. A son épaule pendaient un arc en corne d'auroch et un carquois avec des flèches. Le regard de ses yeux étincelants voltigeait comme une hirondelle, admirant les contours nets et ondulés des sommets et le vert riche et sombre des forêts et des prairies alpestres.

— Quel beau pays, père ! s'écria-t-elle d'une voix forte et

argentée quand leurs chevaux s'arrêtèrent pour un instant sur une pente abrupte et malaisée qu'ils escaladaient afin de pouvoir arriver à destination avant qu'il ne fût complètement nuit. Quel pays d'une beauté magnifique ! répéta-t-elle d'une voix déjà moins forte en se retournant et en plongeant son regard dans les sombres profondeurs des ravins.

— Mais quels gens détestables habitent ce beau pays ! répliqua sèchement le cavalier.

— Non, père tu as tort ! répondit-elle courageusement, mais elle se troubla aussitôt et, presque en chuchotant, elle ajouta au bout de quelques instants : « Je ne sais pas, mais les gens d'ici m'ont plu... ».

— Oh oui, je sais qu'ils t'ont plu ! s'écria le cavalier avec reproche. Ou plutôt, un seul d'entre eux t'a plu, c'est ce damné Berkout ! Oh, je n'ignore pas que tu es prête à abandonner ton père pour lui, que tu as déjà cessé de m'aimer à cause de lui ! Il n'y a rien à faire, telle est la nature des jeunes filles ! Mais je te dis, ma petite, qu'il ne faut pas croire en ce panache de façade ! Ne fais pas confiance à la vipère même si elle a des reflets de corail !

— Mon père, quelles drôles de pensées te passent par la tête ! Et quels mots méchants tu emploies pour me faire des reproches ! Je t'ai avoué que j'aime Maxyme et j'ai juré devant le soleil que je lui appartiendrai. Mais, en attendant, je ne suis pas sienne et je suis encore avec toi. Et même si je le retrouve un jour, je ne cesserai jamais de t'aimer, père !

— Sotte jeune fille, il ne sera jamais ton mari et ce n'est pas la peine d'y penser ! Tu as donc oublié que tu es la fille d'un boyard et que lui, c'est un rustre, un berger ?...

— Non, père, tu te trompes ! Il a toutes les qualités d'un chevalier ou plutôt, il est meilleur, plus courageux et plus honnête que tous les fils de boyard que j'ai vus jusqu'à présent ! D'ailleurs, père, il est inutile d'essayer de me dissuader, j'ai fait un serment !

— Que signifie le serment d'une sotte jeune fille aveuglée par ses sentiments ?

— Non, père, je ne suis ni sotte, ni aveuglée ! Je n'ai pas fait cela dans un accès de folle passion, mais après mûre réflexion et maintes hésitations. Et puis, j'obéis à une volonté supérieure, père !

Ces mots furent presque chuchotés, avec des notes mystérieuses dans la voix.

Le boyard se tourna vers elle avec curiosité :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle volonté supérieure a pu te pousser à une telle stupidité ?

— Ecoute, père, continua la jeune fille en se tournant vers lui et en faisant ralentir l'allure de son cheval. La nuit d'avant le départ pour la chasse à l'ours, j'ai vu ma mère en rêve. Elle était telle que tu me l'as décrite : habillée de blanc, les cheveux épars, mais avec un visage au teint de lys et de rose, un sourire aux lèvres et un amour infini dans son clair regard. Elle s'est approchée de moi les bras ouverts et m'a embrassée en me pressant bien fort contre sa poitrine.

« Maman ! » ai-je dit et je n'ai pas pu prononcer un mot de plus tant la joie et le bonheur remplissaient tout mon être.

« Miroslava, ma chère et unique enfant, m'a-t-elle répondu d'une voix douce et caressante qui continue à résonner jusqu'à maintenant dans mon cœur, écoute mes paroles. Tu vas bientôt vivre une minute très importante pour toi, ma petite ! Ton cœur va s'éveiller et parler. Ecoute-le, mon enfant, et obéis à sa voix ! »

« Bien, maman ! » ai-je répondu, toute palpitante d'une joie indicible.

« Je te bénis ! » Après avoir prononcé ces paroles, elle s'est dissipée comme une brise légère et parfumée et je me suis réveillée. Mon cœur s'est vraiment mis à parler, père, et j'obéis à son appel. J'ai la bénédiction de maman !

— Mais petite sotte, ce n'est qu'un rêve ! Il n'a fait que refléter tes pensées de la journée ! D'ailleurs... ajouta le boyard après un silence, d'ailleurs tu ne le reverras plus jamais !

— Plus jamais ? s'écria Miroslava. Pourquoi ne le reverrai-je donc plus ? Il est mort ?

— Même s'il doit vivre pendant encore cent ans, tu ne le reverras plus jamais parce que nous... nous ne reviendrons plus jamais dans cette maudite contrée !

— Nous ne reviendrons plus jamais ? Et pourquoi ?

— Parce que, répondit le boyard avec une tranquillité feinte, ces bonnes gens et, avant tout, ce vieux diable, le père de ton bien-aimé Maxyme, ont décidé, lors de leur assemblée, de nous chasser de leur territoire, de détruire notre maison et de la raser ! Mais attendez, bande de rustres, vous saurez bientôt de quel bois je me chauffe ! Tougar Vovk n'est pas un loup de la région, il saura bien montrer les dents même aux ours d'ici !

Ces paroles percèrent le cœur de Miroslava.

— On nous a donc chassés, père ? Et pourquoi donc ? Sans doute à cause de ce garde forestier que tu as ordonné de fouetter si cruellement bien que je t'aie supplié de le remettre en liberté ?

— Comme tu comprends tout à ta manière ! l'interrompit Tougar avec colère, bien que le reproche de sa fille l'eût douloureusement blessé. Oh, je sais, si tu avais été présente à cette assemblée, tu te serais jointe à eux contre ton père ! Que faire, je suis déjà vieux et bourru, je ne sais ni faire des œillades ni soupirer et toi, tu veux avoir un nouveau compagnon ! Peu t'importe que mes cheveux aient blanchi plut tôt qu'ils ne l'auraient dû car j'ai essayé d'assurer ton bonheur, alors que le nouveau, celui qui est si cher à ton cœur, qui est plus jeune que moi, est peut-être actuellement, avec ses villageois, en train de détruire notre dernier et unique refuge dans ce monde !

Miroslava ne supporta pas ces reproches amers et de chaudes larmes jaillirent de ses yeux.

— Non, c'est toi qui ne m'aimes pas ! objecta-t-elle, le visage inondé de larmes. Et je ne sais pas qui a détourné ton cœur de moi ! Je ne t'ai donné aucun prétexte ! Tu m'as toi-même appris à vivre dans la vérité et à dire la vérité ! Est-il possible que celle-ci te soit maintenant insupportable ?

Le boyard se taisait, la tête basse. Ils s'approchaient déjà du sommet de la montagne et avaient emprunté un étroit

sentier serpentant entre des hêtres majestueux dont les cimes cachai<sup>ent</sup> entièrement le ciel. Les chevaux, livrés à eux-mêmes, cherchaient le chemin dans l'obscurité en s'ébrouant et montaient lentement la pente rocailleuse.

— Où allons-nous, si on nous a chassés de la région de Toukhlia ? demanda soudain Miroslava en essuyant ses larmes du revers de la main et en relevant la tête.

— Tant que terre pourra nous porter, répondit le père.

— Tu m'as dit que nous allions rendre visite à un boyard.

— J'en ai assez de la vérité, j'ai menti !

— Et alors, où allons-nous ?

— Où tu voudras ! Ça m'est égal ! Peut-être reviendrons-nous à Halytch, chez le prince qui s'est détourné de moi et qui a été heureux de se débarrasser de ma personne ? Oh, c'est un homme roué que ce prince ! Utiliser la force de son serviteur, la sucer comme une cerise mûre, puis jeter le noyau, ça il en est capable ! Et comme il était content quand je lui ai demandé de me faire don de ces terres dans la région de Toukhlia ! « Va, m'a-t-il dit, pourvu que je ne te vois plus ici ! Va et querelle-toi avec ces rustres pour de simples dérayures, seulement ne reviens pas ici ! » Eh bien, peut-être irons-nous chez lui pour porter plainte contre les villageois de Toukhlia et demander son aide ?

— Non, père, dit Miroslava. L'aide du prince ne pourra pas nous tirer d'affaire et ne fera qu'empirer la situation.

— Peut-être, continua le boyard en n'accordant aucune attention aux derniers mots de sa fille, allons-nous revenir à Toukhlia, chez ces damnés rustres, chez ce diable de Berkout et en appeler à leur clémence, nous soumettre à leur tribunal, renoncer au titre de boyard et leur demander de nous accueillir dans leur communauté afin de vivre comme eux, avec les moutons, entre l'avoine et le fumier !

Instinctivement, le corps de Miroslava se redressa et son visage s'éclaira.

— Et tu crois, père, qu'ils pourraient nous accueillir ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Qui sait, répondit le boyard. Si leurs majestés rustaudes et si sa supermajesté Zakhar Berkout daignent nous accorder leurs bonnes grâces.

— Père, pourquoi ne pas essayer ? Les villageois n'aiment pas le mensonge. Evidemment, ils nous ont condamnés, mais il se peut que, de leur point de vue, ils aient raison. Ou peut-être que toi, père, tu as provoqué leur courroux par tes paroles ou par ta conduite arrogante ? Si tu t'étais comporté avec eux plus amicalement... Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ? s'écria soudain Miroslava en interrompant ses réflexions.

Ils étaient arrivés au sommet de la montagne et, devant eux, comme par enchantement, s'était ouverte la large plaine du Stryï inondée par une mer d'incendies et de feux de bois. Le ciel était éclairé par des reflets sanglants. Comme des profondeurs de l'enfer parvenaient de la plaine des voix étranges, le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, les cris des sentinelles, le brouhaha des hommes hirsutes à peau sombre assis auprès des feux de bois et, des lointains confus, arrivaient les lamentations déchirantes des vieillards, des femmes, des enfants torturés, des prisonniers aux mains liées. On entendait également le meuglement du bétail et les craquements des maisons incendiées qui s'écroulaient en projetant dans le ciel d'énormes gerbes d'étincelles rappelant des essaims de mouches dorées. A la lueur sanglante des feux on voyait par-ci, par-là, le long de la rivière, des rangées interminables de tentes quadrangulaires séparées par de larges espaces découverts. Les hommes, tels des fourmis, allaient et venaient entre les tentes et s'attroupaient autour des feux de bois. Miroslava semblait pétrifiée par un tel spectacle et elle n'avait pas la force de détourner son regard. Même le vieux boyard bourru s'était figé, considérant cette mer terrible et sanglante, respirant l'odeur âcre de la fumée et du sang, prêtant l'oreille aux rumeurs, aux gémissements et aux cris de victoire. Et les chevaux aussi sous nos cavaliers commencèrent à trembler de tout leur corps, à chauvir des oreilles et à renâcler comme s'ils craignaient d'aller plus loin.

— Père, au nom de tout ce qu'il y a de sacré, dis-moi ce que c'est ? s'écria Miroslava.

— Ce sont nos alliés, dit Tougar Vovk d'un air morne.

— Mais ce doivent être les Mongols dont le peuple craignait tant l'arrivée ?

— Oui, ce sont eux !

— Les bourreaux de la terre russe !

— Ce sont nos alliés contre ces maudits rustres et leur communauté !

— Mais, père, tu veux donc notre perte ? S'il ne reste plus de serfs, qui donc nourrira les boyards ?

— Ne crains rien, ma petite, la tempête qui pourrait anéantir entièrement ces vilaines graines de gens n'est pas encore pour demain !

— Les Mongols n'épargnent ni les khatas, ni les domaines des boyards, ni les palais princiers ! Tu m'as raconté plus d'une fois comment ils avaient fait étouffer les princes sous des planches.

— Et ils ont bien fait ! Qu'ils étranglent ces corbeaux rusés ! Mais ils n'ont touché à aucun boyard. Je te le répète que ce sont nos alliés !

— Est-il possible que tu désires conclure une alliance avec ces barbares couverts du sang de notre peuple ?

— Peu m'importe qui ils sont et ce qu'ils font ! Nous n'avons pas d'autre issue. Qu'ils soient les démons les plus méchants, pourvu qu'ils m'aident !

Miroslava, pâle, regarda son père avec inquiétude. Les re-flets sanglants des feux de bois qui éclairaient les alentours donnaient au visage du boyard un aspect effrayant et sauvage et chatoyaient sur son casque, semblant ceindre sa tête d'une couronne sanglante. Ils mirent tous deux pied à terre et, debout sur la crête étroite du sommet, ils se regardaient.

— Tu me fais peur, père, chuchota Miroslava. Je ne te reconnais plus !

— Parle ouvertement, ma petite ! répondit Tougar Vovk avec un sourire méchant. Je sais ce que tu veux me faire sa-

voir ! Tu désires me dire : « Je ne peux aller plus loin avec toi, je vais te laisser, traître à la patrie, et je vais revenir vers mon bien-aimé, vers mon fidèle Berkout ! » Dis-le moi dans les yeux et quitte-moi ! J'irai là-bas où mon destin me mène et jusqu'à la fin de mes jours je me consacrerai à assurer ton avenir !

La voix tout d'abord mordante du boyard se fit à la fin si douce, si tremblante, si émouvante, que Miroslava éclata en sanglots et se jeta au cou de son père en pleurant amèrement.

— Ah, père ! dit-elle en sanglotant. Tu me déchires le cœur ! En quoi suis-je donc coupable envers toi ? Car je sais que tu m'aimes ! Je ne t'abandonnerai jamais ! Je serai ta servante, ton esclave jusqu'au dernier soupir, mais ne va pas là-bas, ne couvre pas de honte le nom de notre famille !

Sans cesser de sangloter, elle tomba aux pieds de son père dont elle enserra les genoux dans ses bras et arrosa les mains de larmes. Tougar Vovk ne put se retenir, des larmes jaillirent aussi de ses yeux. Il releva Miroslava et la serra bien fort contre sa poitrine.

— Mon enfant, dit-il tendrement, ne me fais pas de reproches ! Le désespoir a rempli mon cœur d'amertume et submergé mes pensées dans la colère. Mais je sais que ton cœur est de l'or pur et que tu ne m'abandonneras pas en ces jours d'angoisse et de lutte. Car nous sommes seuls maintenant sur terre, nous ne savons pas où trouver un abri, nous n'avons à attendre de soutien de personne d'autre que de nous-mêmes ! Nous n'avons pas le choix, nous allons accueillir l'aide là où nous la trouverons !

— Père ! répliqua Miroslava avec des larmes dans les yeux. La colère contre les habitants de Toukhlia t'a aveuglé et te mène à ta perte. Il est vrai que nous n'avons pas de chance, mais devons-nous pour cela devenir des traîtres à notre Patrie ? Non, il vaut mieux mourir de faim au pied d'une palissade !

— Tu es encore jeune, ma petite, tu as la tête chaude et tu ignores le goût de la faim, le goût de la misère ! Moi je le

connais et je veux t'en protéger. Ne me contredis pas ! En route, continuons notre chemin ! Ce qui doit arriver arrivera, nul ne peut fuir sa destinée !

Il enfourcha son cheval et lui donna de l'éperon. En vain Miroslava essaya de le retenir, il faisait déjà descendre sa monture vers la plaine. La jeune fille suivit son père en sanglotant. Dans sa foi inébranlable d'adolescente, elle continuait à croire qu'elle pourrait encore l'empêcher d'aller à sa perte et le sauver du déshonneur perpétuel, de la trahison. Mais la pauvre ne soupçonnait pas à quel point son père s'était déjà enfoncé dans cette abominable fondrière et roulait irrémédiablement sur la pente de l'abîme si bien que, vraiment, il ne lui restait plus d'autre issue que de tomber toujours plus bas, jusqu'au fond même du déshonneur.

Plus ils s'approchaient de la plaine, plus ils plongeaient dans les ténèbres et moins ils pouvaient distinguer quoi que ce fût alentour sinon le scintillement des feux de bois et les reflets des lointains incendies. Mais le brouhaha et les cris de cette multitude humaine devenaient de plus en plus distincts, de plus en plus assourdissants. La fumée les aveuglait et les suffoquait. Le boyard dirigea son cheval vers le premier feu de bois qui brûlait au milieu d'un champ. C'était un poste de garde mongol. Quand le boyard et sa fille s'approchèrent, ils virent quatre hommes en pelisses de mouton les poils à l'endroit, coiffés de bonnets de fourrure pointus et hirsutes, portant des arcs à l'épaule et des haches dans les mains.

Miroslava rattrapa son père à proximité du poste de garde et le tira par sa manche :

— Père, je t'en supplie au nom de Dieu, allons-nous en d'ici !

— Où ?

— A Toukhlia !

— Non, c'est trop tard ! Nous y irons maintenant non pas en quémendeurs mais en invités et je voudrais bien voir si les Berkout oseront alors nous chasser !

A cet instant les Mongols s'aperçurent de l'arrivée des étrangers, ils s'armèrent de leur arcs en poussant des cris perçants et les encerclèrent.

— Qui va là ? demandèrent-ils en russe et en mongol.

— Un homme qui estime Gengis-khan ! répondit Tougar Vovk en mongol.

Les barbares s'immobilisèrent en faisant de gros yeux.

— D'où viens-tu, qui es-tu et pourquoi es-tu venu ? demanda l'un d'eux, apparemment le chef du poste de garde.

— Cela ne te regarde pas, répondit le boyard en mongol d'un ton brusque. Qui commande votre armée ?

— Les petits-fils de Gengis-khan : le bégadyr Péta et le bégadyr Bourounda.

— Va leur dire : « La rivière Kalka coule à travers un marais et se jette dans le Don ». Et nous, en attendant ton retour, nous allons nous réchauffer auprès du feu de bois.

Les Mongols s'écartèrent avec une déférence servile devant l'inconnu qui parlait leur langue et qui, plus est, de ce ton autoritaire qui n'était propre qu'à leurs khans et bégadyrs. Le chef transféra rapidement ses pouvoirs à un autre Mongol, sauta sur un cheval et se dirigea vers le camp situé à environ un quart de mille du poste de garde.

Tougar Vovk et Miroslava descendirent de leurs chevaux qui furent immédiatement pris en mains par deux sentinelles qui les pansèrent, les abreuvèrent et les attachèrent sur un champ de seigle qui avait appartenu à un moujik. Les nouveaux arrivés s'approchèrent du feu de bois et tendirent vers les flammes leurs mains que pinçait le froid de cette nuit printanière. Miroslava tremblait de tout son corps, comme prise de fièvre, elle était pâle et n'osait pas lever les yeux sur son père. Ce n'était que maintenant, après avoir entendu le boyard parler le mongol et avoir vu avec quelle déférence les barbares exécutaient ses ordres, qu'elle devina que ce n'était pas la première fois que son père frayait avec ces terribles pillards de la terre russe et qu'il fallait donner crédit aux rumeurs que l'on se transmettait au creux de l'oreille dans la cour du prince Danylo et selon

lesquelles Tougar Vovk, à la veille de la bataille de la Kalka, avait livré la Russie aux Mongols en leur dévoilant tout le plan de la prochaine bataille, plan qui avait été élaboré par les princes russes. Il est vrai qu'on disait qu'il n'y avait pas de preuves précises contre le boyard, sans quoi il aurait dû être décapité. Pendant la bataille, le boyard se trouvait en première ligne et, lors du premier moment de confusion dans les rangs russes, il fut fait prisonnier. Mais sa rapide libération sans aucune rançon parut étrange à certains, bien que Tougar Vovk jurât que les Mongols l'avaient libéré par respect pour son courage. Cette affaire était louche et une seule chose était claire : tout le monde à la cour du prince se mit à éviter Tougar, et le prince lui-même ne lui faisait plus confiance comme auparavant. En fin de compte, le boyard remarqua ce changement d'attitude et demanda au prince de lui octroyer des terres dans la région de Toukhlia. Sans demander pourquoi Tougar Vovk avait décidé de quitter Halytch et pourquoi il voulait se terrer dans ce coin perdu de la forêt et, de plus, avec sa fille, le prince lui donna ce qu'il avait demandé, étant certainement heureux de se défaire de lui. Lors du départ de Halytch tous firent des adieux froids au boyard, leur ancien compagnon d'armes. Miroslava s'était maintenant rappelée de tout cela en un instant et ce qui l'avait alors étonnée et courroucée devint clair et compréhensible. Ainsi donc les rumeurs et les bruits s'étaient confirmés. Son père était vraiment depuis longtemps, depuis une dizaine d'années, en connivence avec les Mongols ; il était un traître ! Comme accablée et fauchée par cette pensée, Miroslava abaissa sa belle tête. Son cœur lui faisait terriblement mal : elle sentait se briser en elle l'un après l'autre les liens les plus sacrés et les plus solides, les liens de son amour filial et de son respect. Comme elle était seule maintenant et orpheline dans ce monde, bien que son père fût assis tout à côté d'elle ! Comme elle était malheureuse, bien que son père l'eût assurée peu de temps auparavant qu'il ferait tout pour assurer son bonheur !

Le boyard était aussi fort maussade, son cœur résolu était sans doute rongé par des pensées pénibles. Qui sait ce qui lui passait par la tête ! Ses yeux fixaient sans ciller les flammes du feu de bois, observant attentivement les bûches rougissantes qui se consumaient telles du fer incandescent et crépitaient, léchées par les flammes. Était-ce la méditation tranquille d'un homme qui a atteint son but ou le pressentiment alarmant de l'avenir dont la main froide serrait déjà son cœur et avait apposé le sceau du silence sur ses lèvres ? Lui aussi, le vieux et sage boyard, il évitait le regard de Miroslava et s'obstinait à contempler la flamme du feu de bois, les étincelles vacillantes et les bûches qui se couvraient de cendres.

— Ma petite ! dit-il enfin à voix basse, sans lever les yeux sur elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas tuée hier, père ? chuchota Miroslava en retenant à peine ses larmes. Le son de sa voix, bien que presque inaudible, glaça le boyard. Il ne trouva que répondre, continuant à regarder la flamme en silence jusqu'à ce qu'une sentinelle en provenance du camp arrivât au galop.

— Les petits-fils de Gengis-khan envoient leur salut à leur nouvel ami et le prient de bien vouloir venir assister aux délibérations des chefs militaires dans leur tente.

— Allons-y ! dit rapidement le boyard et il se leva. Miroslava voulut l'imiter mais ses jambes refusaient de lui obéir. Toutefois il était déjà trop tard pour faire demi-tour. En un clin d'œil, les Mongols amenèrent les chevaux, mirent Miroslava en selle et, après avoir encerclé leurs hôtes, ils se dirigèrent avec eux vers le camp.

Celui-ci formait un immense quadrilatère entouré d'un fossé profond. De chaque côté de ce quadrilatère on avait aménagé douze entrées gardées par des guerriers armés. Bien qu'aucun ennemi ne menaçât le camp, on le surveillait avec vigilance ; telle était la règle militaire des Mongols à l'opposé des troupes de chevaliers chrétiens qui ne pouvaient soutenir la comparaison avec les Mongols, aussi bien du point de vue de la discipline

militaire que de l'art de la tactique et du commandement des masses.

A l'entrée du camp, les sentinelles interpellèrent avec des cris sauvages la garde qui conduisait le boyard et sa fille et ouvrirent en fin de compte le passage à ces hôtes inhabituels qu'ils menèrent vers la tente de leurs chefs. Bien que Miroslava fût accablée par le chagrin et la honte qui avaient vivement coloré son jeune visage, elle était suffisamment courageuse et rompue aux choses militaires pour s'intéresser à la disposition du camp et à tout ce qu'elle voyait d'étrange autour d'elle. Elle enveloppa d'un regard rapide les gardiens qui l'accompagnaient. De petite taille, trapus, en pelisses de mouton, l'arc et le carquois à l'épaule, les Mongols rappelaient des ours ou d'autres bêtes sauvages. Leurs visages glabres, aux pommettes saillantes, avec des nez camus et de petits yeux bridés profondément rentrés dans les orbites et brillant à peine à travers les fentes étroites des paupières, étaient effrayants et hideux, et la couleur jaune de leur peau prenait une nuance verdâtre à la lueur des feux de bois, les rendant encore plus affreux et plus repoussants. Avec leurs têtes baissées et leur parler guttural et chantant, les Mongols rappelaient des loups à la recherche d'une proie. Leurs tentes, comme Miroslava put s'en rendre compte de plus près, étaient en feutre, soutenues par quatre piquets reliés au sommet et elles étaient protégées contre la pluie par d'immenses calottes en peaux de cheval. Devant les tentes, sur des pieux, étaient plantées des têtes humaines ensanglantées avec une expression figée de souffrance et de désespoir sur les visages pâles et bleuis, fantastiquement éclairés par les flammes des feux de bois. Une sueur froide mouilla le front de Miroslava devant un tel spectacle : cette jeune fille courageuse et héroïque n'était pas effrayée par la pensée que sa tête allait bientôt être ainsi empalée devant la tente d'un bégadyr mongol. Non, elle eût préféré mourir sur un bûcher ou que sa tête fût plantée comme un trophée sanglant devant la tente du vainqueur plutôt que de voir de ses propres yeux ces visages qui avaient appartenu tout récemment à des hommes

pleins de vie et d'espoir, plutôt que de se trouver dans cet horrible camp, condamnée au déshonneur et à la trahison.

« Non, non, pensait-elle, il n'en sera pas ainsi ! Je n'irai pas plus loin ! Je ne trahirai pas ma Patrie. Je vais quitter mon père si je ne réussis pas à le faire renoncer à son maudit dessein ».

Entre-temps ils étaient arrivés devant la tente du chef militaire Péta, le favori de Batyï. A l'extérieur, la tente ne différait en rien des autres, à part une hampe fixée à son sommet, avec trois queues de cheval, symboles du pouvoir. Mais à l'intérieur, elle était beaucoup plus richement décorée avec une somptuosité asiatique. Du reste, ni le boyard, ni Miroslava n'entrèrent dans la tente, car ils trouvèrent les chefs mongols devant elle, autour d'un feu de bois sur lequel des esclaves faisaient rôtir deux moutons. Quand ils aperçurent leurs hôtes, les chefs se levèrent en saisissant leurs armes, mais sans faire un seul pas à la rencontre de Tougar Vovk et de sa fille. Connaissant la coutume mongole, le boyard fit signe à sa fille de rester en arrière et lui-même, après avoir ôté son casque et son arc, s'approcha des Mongols en faisant une révérence, et s'immobilisa sans mot dire, le regard fixé au sol, à trois pas de Péta, le commandant en chef.

— De quel tsar apportes-tu des nouvelles ? demanda celui-ci au boyard.

— Je ne connais pas d'autre tsar que Gengis-khan, le souverain du monde entier ! répondit Tougar Vovk.

C'était la formule habituelle de vassalité. Après ces paroles, Péta tendit sa main au boyard d'un air important mais du reste avec cordialité.

— Tu arrives à temps, dit Péta. Nous attendions notre allié.

— Je connais mon devoir, dit Tougar Vovk. Je n'ai enfreint vos traditions qu'en une seule chose : j'ai amené ma fille dans le camp.

— Ta fille ? s'écria Péta avec étonnement. Tu ne sais donc pas que nos coutumes interdisent aux femmes de prendre part aux délibérations militaires ?

— Je le sais. Mais que me restait-il à faire d'elle ? Je n'ai plus ni maison, ni famille, ni femme ! A part le grand Gengis-khan et moi, elle n'a plus aucun soutien. Mon prince a été heureux de m'éconduire de sa ville et mes esclaves, ces maudits rustres, se sont révoltés contre moi.

— Toutefois, sa présence ici est inadmissible.

— Je demande aux petits-fils du grand Gengis-khan de lui permettre de rester dans le camp pour cette nuit et pour demain, jusqu'à ce que je lui trouve un refuge sûr.

— Nous sommes hospitaliers envers nos amis, répondit Péta et, se tournant vers Miroslava, il lui dit en mauvais russe :

— Viens-ici, jeune fille !

Miroslava eut un frisson en entendant ces paroles qui lui étaient adressées par le terrible chef mongol. De ses yeux pleins de haine et de mépris, elle regardait ce bourreau de la Russie, sans comprendre ce qu'il venait de dire.

— Approche-toi donc, Miroslava, lui dit son père. Le grand chef des armées mongoles est bienveillant envers nous.

— Je n'ai que faire de sa bienveillance ! répondit Miroslava.

— Approche-toi, je te l'ordonne ! prononça sévèrement le boyard.

Miroslava s'avança à contre-cœur.

Péta la regarda de ses petits yeux luisants.

— Quelle belle jeune fille ! Dommage qu'elle ne puisse pas rester avec nous. Jeune fille, suis l'exemple de ton père ! Si toi être fidèle à grand Gengis-khan, toi recevoir grande faveur ! Jeune fille, prends cette bague. C'est bague de votre prince Mstyslav. Sauf-conduit. Toi la montrer à guerrier mongol, chacun te laisser passer et ne pas te faire de mal. Et maintenant, va dans la tente !

En disant ces paroles, Péta tendait à Miroslava une grosse bague en or qu'il avait ôtée de son doigt et qu'il avait prise au prince Mstyslav lors de la bataille de la Kalka. Cette bague était ornée d'une grosse pierre en béryl vert doré, finement ciselée. Miroslava hésitait, ne sachant s'il fallait accepter ce

cadeau des mains d'un ennemi, cadeau qui pouvait même être le prix de la trahison de son père.

— Ma fille, prends donc ce présent du petit-fils du grand Gengis-khan, dit le boyard. C'est le signe de sa haute bienveillance et il te donnera la possibilité de te déplacer librement dans tout le camp. Pour l'instant, il va falloir nous séparer car les coutumes militaires interdisent à une femme de se trouver ici. Mais avec cette bague tu pourras librement venir et t'en aller quand tu le voudras.

Mirolava continuait à hésiter. Mais une pensée soudaine passa par sa tête, elle prit la bague et, en se détournant, elle dit d'une voix tremblante :

— Je vous remercie !

Péta ordonna ensuite de la mener dans la tente spécialement préparée en hâte pour son père, alors que celui-ci resta avec les bégadyrs afin de prendre part à l'assemblée militaire.

Le premier à prendre la parole fut Péta, le commandant en chef de cette partie de la horde, un quadragénaire du type mongol, petit, remuant, aux petits yeux de souris clignotant avec fourberie.

— Assieds-toi, notre hôte, dit-il au boyard. Si nous te disons que nous t'attendions, que cela soit la plus haute éloge de ta fidélité au grand Gengis-khan. Mais tu es tout de même arrivé avec un peu de retard. Notre armée attend déjà depuis trois jours et le grand Gengis-khan, en nous envoyant vers le couchant, dans le pays des Arpades \*, ses esclaves, nous a ordonné de ne pas nous arrêter nulle part plus de trois jours sans nécessité. Notre frère, le bégadyr Kaïdane qui est parti à travers la Valachie, arrivera avant nous chez les Arpades, il prendra leur capitale et nous, quelle gloire allons-nous tirer de cette campagne ?

Le boyard répliqua :

---

\* Arpades : on appelait ainsi les Hongrois, du nom d'Arpade, le premier prince hongrois, fondateur de la dynastie des Arpades (997-1331). (N. du T.).

— J'ai compris tes paroles, grand bégadyr, et voilà ma réponse. Le fidèle serviteur du grand Gengis-khan n'a pas pu arriver plus rapidement dans votre camp car il n'a eu connaissance de votre campagne qu'hier, mais aussitôt qu'il l'a appris, il s'est immédiatement présenté. Ne t'afflige pas à cause de ce retard. Nos routes ne sont pas larges, mais sûres. La porte du royaume des Arpades s'ouvrira toute grande dès que vous y frapperez.

— De quelles routes s'agit-il et entre les mains de qui se trouvent-elles ? demanda rapidement Péta.

— L'une d'elle, c'est la route de Doukliá qui passe par la montagne le long de la rivière Sane, puis traverse un col de faible altitude. Cette route est large et commode et elle a été plus d'une fois empruntée par les guerriers russes et hongrois.

— C'est loin d'ici ?

— D'ici jusqu'à Pérémychl il y a deux jours de marche et de Pérémychl jusqu'aux montagnes, encore deux jours.

— Qui garde cette route ?

— Les boyards de notre prince. Ils y ont placé des abattis. Mais ils servent le prince Danylo avec réticence et ils ne surveillent pas ces abattis avec beaucoup de zèle. Il suffit de leur faire quelques promesses pour les gagner à la cause du grand Gengis-khan...

— Mais pourquoi donc n'avons-nous vu personne d'entre eux dans notre camp ? demanda Péta.

— Il leur est impossible de venir, grand bégadyr. La population parmi laquelle ils vivent et qui doit leur fournir les hommes armés pour la garde des abattis supporte avec peine la tutelle sous laquelle elle se trouve. L'esprit de rébellion et d'insoumission vit dans notre peuple dont le cœur regrette les temps passés où il n'y avait ni princes, ni autre pouvoir, où chaque communauté existait pour elle-même et où, pour résister à l'ennemi commun, tous se rassemblaient de bon gré, choisissant et démettant eux-mêmes leurs chefs. Dans ces montagnes habite un vieillard surnommé l'orateur. Il ravive la

flamme de l'insoumission au nom de l'ordre social qui régnait dans les temps lointains. Les boyards sont pour le peuple comme les loups pour le berger et il suffirait à la population de s'apercevoir qu'ils se mettent ouvertement du côté de Gengis-khan, pour qu'elle les lapide. Mais quand, à l'approche de votre armée, les boyards se joindront à vous et vous ouvriront le passage par les abattis, le peuple se dispersera comme des balles de seigle au vent.

Péta écoutait attentivement le boyard. Un sourire moqueur et dédaigneux jouait sur ses lèvres minces.

— Drôle de régime que le vôtre ! dit-il. Le prince se révolte contre ses serviteurs, les serviteurs contre le prince, le prince et les serviteurs contre le peuple et le peuple contre toute sorte de pouvoir ! Drôle de régime ! Chez nous, quand les petits chefs de tribus ont voulu se révolter contre le grand Gengis-khan, celui-ci les a convoqués dans son aoul \* et, après les avoir fait encercler par ses fils fidèles, il a ordonné de placer sur des charbons ardents quatre-vingt grands chaudrons, de les remplir d'eau et, quand celle-ci s'est mise à bouillir, sans chercher à savoir qui était coupable et qui était innocent, il a ordonné de jeter dans chaque chaudron une paire de rebelles et de les faire cuire jusqu'à ce que la viande se sépare des os. Puis il a prescrit de sortir des chaudrons seulement les os, de les charger sur des chevaux et de les ramener dans les tribus dont ils avaient été les chefs, afin que celles-ci, d'après le sort réservé à leurs dirigeants, apprissent à se soumettre et à obéir au grand Gengis-khan. Voilà comment il vous faudrait agir ! Et nous vous apprendrons à agir ainsi ! Remerciez Dieu de notre arrivée dans votre contrée car, sans nous, vous vous seriez certainement entre-dévorés comme des loups affamés.

Le sang se figea dans les veines du boyard en écoutant ce récit du Mongol, mais il ne dit pas un seul mot en réponse.

— Et quelle est donc votre autre route ? demanda ensuite le chef mongol.

---

\* Aoul : village. (N. du T.).

— C'est celle de Toukhlia, répondit le boyard. Bien qu'elle ne soit pas aussi droite, mais elle est plus courte et aussi sûre. Sur cette route, il n'y a ni abattis, ni boyards du prince. Seuls des serfs la gardent.

— Nous ne craignons pas vos serfs ! dit Péta avec mépris.

— Il n'y a aucune raison de les craindre, renchérit le boyard. Ils sont sans armes et ne comprennent rien à l'art militaire. Je peux être votre guide sur cette route.

— Mais peut-être que ces passages sont sévèrement bouclés du côté des Arpades ?

— La route de Toukhlia est entièrement ouverte. Celle de Doukhlia, bien qu'elle soit bouclée, est facile à ouvrir.

— Et combien de temps faut-il pour arriver jusqu'au pays des Arpades par la route de Toukhlia ?

— Pour des guerriers armés, il faut un jour de marche jusqu'à Toukhlia. Là vous pourrez passer la nuit et, en repartant tôt le matin, vous serez déjà dans la plaine avant la tombée de la nuit.

— Et par la route de Doukhlia ?

— En tenant compte du temps nécessaire pour anéantir la garde des abattis, il faut trois jours de marche.

— Eh bien, mène-nous par la route de Toukhlia ! dit Péta.

— Permets-moi de prendre la parole, grand bégadyr, dit l'un des chefs mongols, un homme de très grande taille et de stature herculéenne, au visage olivâtre foncé, vêtu d'une peau de tigre de la steppe et qui était certainement originaire d'une tribu turkmène, à en juger par son aspect extérieur. C'était un guerrier redoutable et sanguinaire, d'un courage insensé, le bégadyr Bourounda, dont la gloire faisait concurrence à celle de Kaïdane. Les détachements mongols qu'il commandait laissaient après eux les plus terribles destructions, le plus grand nombre de cadavres, la plus large mer de flammes. Bourounda surpassait infiniment Péta en ce qui concernait le courage : devant sa tente il y avait chaque jour deux fois plus de têtes coupées que devant la tente de n'importe quel autre guerrier. Mais Péta n'enviait pas le courage de celui-ci, se rendant bien

compte de sa propre supériorité dans l'art du commandement des masses et de la conduite des grandes batailles et des campagnes militaires. Il laissait volontiers Bourounda prendre part aux opérations les plus dangereuses, le gardait en réserve jusqu'au moment le plus difficile et le plus décisif en qualité de béliet de fer invincible, puis il l'envoyait, avec son détachement de « Turkmènes sanguinaires », afin de décider de la victoire.

— Parle, Bourounda ! dit Péta.

— Permits-moi de passer par la route de Toukhlia avec un détachement de dix mille hommes, alors que toi tu prendras celle de Doukha. Après être arrivé du côté des Arpades, j'attaquerai aussitôt les postes de garde de la route de Doukha et je t'ouvrirai le chemin.

Péta regarda Bourounda avec étonnement comme si, pour la première fois, il avait entendu quelque chose d'intelligent de la bouche de ce coupe-jarret. Et vraiment, le plan proposé, bien que risqué, était bien fondé et Bourounda était le seul casse-cou capable de le mener à bien.

— Bon, dit Péta, qu'il en soit comme tu le veux ! Choisis les guerriers et mets-toi en route demain.

— Permits-moi aussi de prendre la parole, grand bégadyr, prononça Tougar Vovk.

— Parle ! dit Péta.

— Si vous décidez d'envoyer une partie de votre armée par la route de Toukhlia, car je ne conseillerai pas d'y envoyer toute votre armée, la route étant trop étroite, permettez-moi de partir en avant-garde avec un petit détachement afin d'occuper l'entrée de cette route avant que les rustres de Toukhlia n'aient vent de votre arrivée et ne la ferment avec des abattis.

— D'accord ! dit Péta. Quand veux-tu partir ?

— Immédiatement, afin de remplir ma mission vers midi.

— S'il en est ainsi, nous allons terminer notre assemblée et que les dieux aident nos guerriers ! dit Péta en se levant.

Les autres chefs l'imitèrent. Tougar Vovk demanda de lui donner des guerriers courageux pour son détachement et il se

dirigea vers sa tente afin de manger un morceau et de faire ses adieux à sa fille.

Dans la tente sombre, sur une couche recouverte de moëlleux édredons pris à la population locale, Miroslava était assise et pleurait amèrement. Après toutes les terribles impressions inattendues de cette soirée, elle n'avait réussi que maintenant à rassembler ses idées et à analyser à fond la situation dans laquelle son père l'avait mise. Cette situation était vraiment affreuse et même, semblait-il, sans issue. Son père était un traître, un vil serviteur des Mongols ; dans le camp des barbares elle était à demi hôte, à demi prisonnière et, dans tous les cas, orpheline de père et de mère. Car même son dernier soutien, sa foi inébranlable en son rêve prophétique, en la bénédiction maternelle et en son bonheur en amour avec Maxyme, cette foi, après mûre réflexion, commença à s'ébranler et son cœur se mit à saigner. Avec quel visage se présenterait-elle maintenant devant Maxyme ? Quels mots pourrait-elle employer pour lui expliquer son séjour, volontaire ou involontaire, dans le camp mongol ? Ces questions lui mordaient le cœur comme des vipères et elle pleurait si fort qu'elle semblait faire ses adieux à la vie.

Inquiet, son père s'approcha d'elle sans bruit et lui posa sa main sur l'épaule. Elle ne leva pas la tête, ne fit pas un seul mouvement, ne cessant pas de pleurer.

— Miroslava, ma fille, dit-il, ne pleure pas ! Si Dieu le veut, tout sera encore pour le mieux !

Comme si elle n'avait rien entendu, Miroslava restait assise, immobile, glaciale et indifférente.

— Oublie-le, ce rustre ! Un avenir brillant t'attend, quant à lui... Demain, vers midi, il succombera, transpercé par mon épée.

— Qui ? s'écria Miroslava d'une voix déchirante.

Le boyard fut effrayé par ce cri et recula devant sa fille qui avait bondi de sa couche.

— Qui succombera ? insista-t-elle. Maxyme ? Tu t'apprêtes à attaquer Toukhlia ?

— Mais non ! nia le boyard. Qui t'a raconté cela ?

— Tu viens de le dire toi-même ! répondit Miroslava. Père, ouvre-moi la vérité, qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? Ne crains rien en ce qui me concerne ! Je vois maintenant moi-même que je ne peux plus appartenir à Maxyme à cause de toi ! Oh, tu es malin, tu es rusé ! Tu as obtenu ce que tu voulais : je ne peux plus appartenir à Maxyme, non pas parce que je suis d'origine noble, oh non ! Je suis beaucoup moins noble que lui, je me sens infiniment moins noble que lui, parce qu'il est un homme irréprochable et honnête, alors que moi je suis la fille d'un traître et peut-être traître moi-même ! Oui, père, tu es très rusé, si rusé que tu t'es trompé toi-même ! Tu dis que tu veux mon bonheur mais tu l'as tué de tes propres mains. Mais qu'il en soit ainsi ! Qui voudra maintenant de moi ? Dis-moi seulement ce que tu prépares contre lui ?

— Mais rien, absolument rien ! peut-être se trouve-t-il maintenant quelque part loin dans la montagne !

— Non, je ne te crois pas ! Dis-moi, qu'est-ce que vous avez décidé avec les Mongols ?

— On a parlé de la route à prendre pour aller en Hongrie.

— Et tu veux leur montrer la route de Toukhlia afin de te venger des habitants du village ?

— Sotte jeune fille, pourquoi donc devrais-je me venger d'eux ? Ils sont trop insignifiants pour être dignes de ma vengeance. Je veux faire passer les Mongols en Hongrie, car plus vite ils partiront de notre contrée, moins ils y feront de dévastations.

— Evidemment, évidemment ! s'écria Miroslava. Et à leur retour, ils achèveront de détruire ce qu'ils auront épargné ! Et toi, tu vas les mener à Toukhlia maintenant, immédiatement ?

— Non, pas à Toukhlia. Je conduis seulement un petit détachement afin d'occuper l'entrée du village.

— Celui qui possède la porte, possède toute la maison. Mais je commence à comprendre. Tu m'as dit toi-même il n'y a pas si longtemps, là-bas dans la montagne, que Maxyme se pré-

paraît demain, avec d'autres jeunes gens de Toukhlia, à détruire notre maison. Tu veux l'attaquer à l'improviste avec tes Mongols et le tuer...

Le boyard la regarda avec étonnement : il commençait à se demander s'il n'avait pas affaire à une sorcière et non pas à sa fille, tant elle avait été rapide à deviner ses intentions.

— Ma petite, oublie-le ! dit le boyard. Ce qui doit lui arriver lui arrivera.

— Non, père, tu ne me détourneras pas de mon chemin ! Je vais partir pour Toukhlia, je l'avertirai, je le sauverai de ton traquenard ! Et s'il y tombe, je serai à ses côtés et je me défendrai avec lui jusqu'au dernier soupir, contre toi, père, et contre tes infâmes alliés !

— Mais, ma fille, tu as perdu la raison ! s'écria le boyard. Prends garde, ne me mets pas en colère ! La minute décisive est arrivée !

— Je ne crains pas ton courroux ! répondit froidement Miroslava. Quel mal peux-tu encore me causer après ce que tu as déjà fait ? Si tu me tues, ce sera seulement un bienfait pour moi, car, n'importe comment, plus rien ici ne me rattache à la vie. Laisse-moi m'en aller !

— Non, reste ici, petite folle !

— Mais oui, je dois rester ici jusqu'à ce que tu tues tranquillement celui qui m'est plus cher que ma propre vie ! Oh non, je ne demeurerai pas ici !

— Reste ici ! Je te jure par devant Dieu que je ne lèverai pas la main sur lui !

— Oh, je sais ce que cela signifie ! s'écria Miroslava. Evidemment, tu es boyard et il ne te sied pas de lever la main sur un rustre ! Mais il te suffira de donner un ordre à tes amis barbares et toutes leurs flèches empoisonnées perceront sa poitrine !

— Non, si tu crains tellement pour son sort, je te jure encore une fois que ni moi, ni quelqu'un d'autre de ma drougine ne le toucherons même du doigt, qu'importe la manière dont il nous attaquera ! Tu es satisfaite ?

Mirolava se tenait devant lui, déchirée par une folle inquiétude et elle était incapable de dire un seul mot. Comment pouvait-elle savoir si cela pouvait la satisfaire ou non ? Oh, avec quelle joie elle se serait envolée vers son bien-aimé comme un oiseau, pour l'avertir du danger par son doux gazouillement ! Mais cela était impossible. Son père prit ses armes et lui dit en sortant de la tente :

— Ma fille, je te le répète encore une fois et je t'adjure de m'obéir : reste dans le camp jusqu'à ce que je revienne et ensuite fais tout ce que tu voudras. Et maintenant, adieu !

Il sortit et le rideau de feutre servant de porte oscilla sinistrement à sa suite. Les bras tordus de désespoir, comme l'incarnation même du chagrin et d'une mortelle angoisse, Mirolava se tenait au milieu de la tente, le corps incliné en avant et les lèvres entr'ouvertes ; elle prêtait l'oreille au bruit des sabots qui se faisait de plus en plus sourd à mesure que s'éloignait le détachement mongol conduit par son père afin d'en finir avec la communauté de Toukhlia.

## V

C'est le cœur gros que Maxyme Berkout cheminait avec le petit groupe de jeunes gens de Toukhlia pour mettre à exécution la sentence de la communauté. Depuis son enfance, Maxyme avait grandi avec la conscience profonde de son unité avec la communauté et du caractère sacré de la volonté de celle-ci. C'est pourquoi, à présent, quand, si mal à propos pour ses sentiments, on lui avait confié l'importante et délicate mission de chasser des terres de la communauté cet ennemi qu'était le boyard, Maxyme n'avait pas osé se dérober, bien que son cœur se brisât à la seule pensée qu'il allait devoir rencontrer Mirolava et son père comme des ennemis et que, peut-être, il lui faudrait se battre contre les archers du boyard ou même contre Tougar Vovk lui-même, verser du sang humain devant les yeux de celle pour laquelle il était prêt à donner son propre sang

jusqu'à la dernière goutte. Il est vrai qu'il avait décidé de remplir sa mission le plus pacifiquement possible et de ne pas laisser dégénérer l'affaire jusqu'à l'effusion de sang, mais qui pouvait garantir que le boyard, connaissant son point faible, ne chercherait pas des prétextes pour l'inciter à agir par la force. Il était presque probable qu'il en serait ainsi.

— Mais non, pensait Maxyme, s'il désire mon sang, je ne me défendrai pas, je lui présenterai moi-même ma poitrine afin qu'il me la transperce ! S'il ne veut pas me laisser la vie, qu'il me donne la mort ! Adieu mon village ! Adieu mon père, mon faucon blanc ! Adieu mes frères et mes camarades ! Vous ne reverrez plus Maxyme et, en apprenant ma mort, vous vous affligerez et vous direz : « Il a péri pour sauver notre communauté ». Mais vous ne saurez jamais que j'ai moi-même désiré et cherché la mort !

C'est avec de telles pensées que Maxyme s'approcha des bâtiments construits par le boyard sur la colline au bord de l'Opor. La maison du boyard était bâtie en grosses poutres de sapin équarries et rabotées sur toute leur longueur et sur les faces en bout, avec les extrémités saillantes dans les coins, comme on construit encore maintenant nos khatas dans les villages. Elle était couverte de gros bardeaux enduits d'une épaisse couche d'argile imperméable. Les fenêtres, comme dans toutes les khatas, étaient exposées au midi et, au lieu de vitres, on avait tendu sur les croisées des vessies de bœuf laissant pénétrer à l'intérieur une faible lumière jaunâtre. Les portes d'entrée sur la façade et sur le derrière de la maison menaient dans de larges vestibules aux murs desquels étaient suspendues des armes variées, des ramures de cerfs et des cornes d'aurochs, des peaux de sangliers, de loups et d'ours. Des deux côtés, dans les vestibules, des portes s'ouvraient sur les pièces d'habitation, hautes, spacieuses, avec des poêles en argile sans cheminées et avec des dressoirs en bois artistiquement travaillés au ciseau. Une des chambres était destinée au boyard, l'autre, en face, à sa fille. Plus loin, il y avait deux grands locaux, l'un servant de cuisine, le second, d'office. Dans la chambre du boyard, les

murs étaient tapissés de peaux d'ours et seulement au-dessus du lit on pouvait voir un précieux tapis étranger rapporté d'une campagne militaire. Là-bas pendaient aussi des arcs, des épées et d'autres armes. La chambre de Miroslava, outre les fourrures aux murs et sur le plancher, était agrémentée par des fleurs et, sur le mur en face de la fenêtre, au-dessus du lit, étaient suspendus un coûteux miroir métallique et, tout à côté, un téorbe à quatre cordes, en bois rehaussé d'argent, le confident favori des rêveries de Miroslava et de ses méditations de jeune fille. A une certaine distance de la maison, sur un terrain plat, se trouvaient les écuries, les étables, les bergeries et d'autres bâtiments. On y voyait également une petite khata pour les



vachers et les bergers. Mais aujourd'hui tout était vide et désert dans la spacieuse maison du boyard. Tougar Vovk et sa fille étaient absents. Le maître de la maison avait renvoyé ses serviteurs, il avait ordonné de conduire le bétail sur les prés du colon voisin à Kortchynsk. Seuls des archers et des guerriers armés de haches étaient restés dans la propriété, mais ils étaient maussades, ne parlaient pas, ne plaisantaient pas et ne chantaient pas. Ils s'apprêtaient sans doute à une tâche importante, car ils avaient pris leurs arcs et leurs flèches, leurs lances et leurs haches, et tout cela en silence, d'un air morne, comme s'ils se préparaient à mourir. Que cela signifiait-il ?

Soudain, l'un d'eux qui se trouvait sur le seuil, comme en sentinelle, souffla dans son cor et les membres de la drougine, avec tout leur armement, les lances levées, les arcs bandés, prêts à se défendre, s'alignèrent devant la maison du boyard. Sur la route apparut le groupe venant de Toukhlia qui, ayant aperçu les hommes armés devant la maison, se prépara à son tour au combat. Maxyme jeta un coup d'œil inquiet sur les adversaires, essayant d'y trouver le boyard. Mais, par bonheur, celui-ci était absent. Maxyme poussa un soupir de soulagement, comme s'il s'était délivré d'un immense fardeau et il se mit à aligner son détachement avec plus d'assurance. Cela prit peu de temps et, sans mot dire, les arcs bandés, les haches et les lances brillant au soleil, les jeunes gens de Toukhlia s'approchèrent en ordre déployé de la maison du boyard. Il s'arrêtèrent à cinquante pas d'elle, au plus.

— Tougar Vovk ! cria Maxyme à pleine gorge.

— Le boyard n'est pas là ! répondirent les membres de sa drougine.

— Alors, vous, ses fidèles serviteurs, écoutez ce que je vais vous dire au nom de la communauté de Toukhlia ! Celle-ci nous a envoyés afin que, selon la sentence de notre tribunal, vous quittiez les terres de Toukhlia de votre propre gré ou par la force. Nous vous demandons : êtes-vous prêts à vous en aller de votre propre gré ou non ?

Les membres de la drougine se taisaient.

— Nous vous le demandons pour la deuxième fois ! dit Maxyme.

Les guerriers du boyard continuaient à se taire et n'abaisaient pas leurs arcs.

— Nous vous le demandons pour la troisième fois ! insista Maxyme en élevant la voix.

Les membres de la drougine se taisaient et continuaient à se tenir immobiles, dans des positions belliqueuses, prêts à repousser toute attaque. Maxyme ne pouvait pas comprendre ce que cela pouvait signifier, mais, sans attendre plus longtemps, il ordonna à ses gars de tirer en direction de l'adversaire. Les flèches sifflèrent au-dessus des têtes et vinrent se planter dans le mur. A ce même instant, les membres de la drougine, comme sur un signe donné, jetèrent leurs armes à terre et, les bras tendus, ils s'avancèrent à la rencontre des jeunes gens de Toukhlia.

— Camarades, frères ! dirent-ils. Ne nous en voulez pas pour notre silence. Nous avons donné au boyard notre parole d'honneur de vous accueillir comme des ennemis, mais nous ne lui avons pas promis de verser votre sang et, d'autant plus, de le verser en défendant une cause injuste. Nous étions présents à la séance du tribunal et nous savons que le boyard a offensé la communauté et que la sentence de celle-ci est juste. Faites ce qui vous a été ordonné et, si vos pères veulent bien nous pardonner, nous leur demanderons de nous admettre dans votre communauté. Nous ne voulons plus continuer à servir le boyard !

Quand ils entendirent de telles paroles, la joie des jeunes gens de Toukhlia et tout particulièrement celle de Maxyme fut sans bornes. Les armes furent bientôt entassées devant la maison du boyard et tous se jetèrent les uns vers les autres avec des cris d'allégresse afin d'embrasser leurs nouveaux amis inattendus contre lesquels, il y avait à peine une minute, ils étaient prêts à livrer un combat à mort. Maxyme se réjouissait le plus de ce que ses craintes ne se fussent pas justifiées et de ce qu'il ne lui avait pas fallu engager devant Miroslava un

combat contre son père et chasser celle de laquelle il aurait été heureux de ne jamais se séparer. La joie à l'occasion de la conclusion pacifique de cette désagréable affaire avait pour de courts instants fait oublier toutes les autres préoccupations. Les jeunes gens de Toukhlia entrèrent dans la maison du boyard, regardant avec curiosité tout ce qui se trouvait autour d'eux, mais sans toucher à rien. Avec un tressaillement au cœur. Maxyme s'approcha de la chambre de Miroslava, espérant y trouver la jeune fille, en larmes ou en colère, afin de la consoler ou de la calmer par des paroles de sympathie. Mais la chambre était vide et cela ne manqua pas d'inquiéter le jeune homme. « Où est-elle ? » se demanda-t-il et il décida de se renseigner immédiatement auprès des membres de la drougine du boyard qui s'affairaient, préparant une lippée pour leurs hôtes à l'occasion de l'heureuse conclusion de cet affrontement. Mais la réponse ne satisfait pas Maxyme et ne put le tranquilliser. La veille au matin le boyard était parti avec sa fille, mais où, pourquoi et quand reviendrait-il, nul ne le savait. Il avait ordonné à ses guerriers d'accueillir les envoyés de Toukhlia comme des ennemis mais, soit qu'il eût discerné de la répugnance sur leurs visages maussades, soit peut-être qu'il eût pris une autre décision, il n'avait rien ajouté et s'en était allé. Voilà tout ce que ses nouveaux alliés apprirent à Maxyme. Il était clair que de telles nouvelles devaient aussitôt ternir sa joie pure et même jeter l'ombre d'un soupçon sur les membres de la drougine du boyard. Que cela signifiait-il ? N'y avait-il pas une trahison derrière tout cela ? Le boyard n'avait-il pas l'intention de les attirer dans un guet-apens ? Mais, ne désirant pas faire part de sa suspicion à tout le monde, Maxyme chuchota seulement à quelques-uns de ses camarades qu'ils devaient se tenir sur leurs gardes et il se mit lui-même à inspecter soigneusement la maison du bas jusqu'en haut, sans laisser inexplorées une seule cachette, une seule chambrette. Mais nulle part il ne trouva rien de suspect.

— C'est une bonne maison ! dit Maxyme aux guerriers qui mettaient des tables en place. Eh bien, il nous va falloir la

démonter ! Car nous n'allons ni la détruire, ni l'incendier, nous allons entasser les matériaux afin que le boyard puisse les prendre s'il le désire. Tout le mobilier doit aussi être laissé intact.

Entre-temps les guerriers avaient sorti dans un vestibule des grandes tables de chêne prises dans les pièces, ils les avaient couvertes de nappes blanches et y avaient posé toutes sortes de victuailles et de boissons. La bombance commença avec des cris joyeux et des chansons. Mais plus les jeunes gens restaient assis à table, plus ils mangeaient et buvaient, plus diminuaient leur joie et leur animation bruyante. Bien que l'hydromel mousse dans les coupes en bois tourné, bien que la viande rôtie à la broche fumât dans les assiettes en bois, bien que des paroles sincères et amicales retentissent d'un bout à l'autre de la table, tous les cœurs frémissaient d'un tremblement secret, comme dans l'attente d'une terrible nouvelle. Une inquiétude étrange et incompréhensible, mais perçue par tous, flottait dans l'air. Peut-être les murs de la maison du boyard oppressaient-ils les jeunes gens de Toukhlia ?

Un des guerriers du boyard se mit debout et, levant sa coupe pleine d'hydromel pétillant, il dit :

— Mes frères ! Ce jour est heureux pour nous et rien...

Mais il ne termina pas sa pensée. Il pâlit soudain et se mit à trembler de tout son corps. Les jeunes gens se levèrent rapidement pour se disperser et ils renversèrent une table avec toutes les coupes et les victuailles.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? s'écrièrent-ils tous ensemble et ils se précipitèrent vers les portes. La cause semblait de prime abord bien menue et de peu d'importance : on avait entendu des claquements de sabots de chevaux, mais quel affolement elle provoqua dans la maison du boyard ! Pendant quelques instants un véritable enfer régna dans le vestibule : on courait de tous les côtés, on cherchait les armes dans la confusion la plus complète, on écrasait les coupes et les assiettes, on piétinait les nappes blanches et la table de chêne retournée. Maxyme réussit à sortir le premier dans la

cour et, après avoir jeté un seul coup d'œil alentour, il comprit aussitôt l'importance du danger qui les menaçait.

— Aux armes, mes frères ! Aux armes ! Les Mongols ! Les Mongols !

Ce cri retentit comme un coup de tonnerre. Tous semblèrent pétrifiés, la confusion fut remplacée par une stupeur tout aussi totale. Mais cela ne dura que quelques secondes. Le claquement des sabots se faisait de plus en plus proche et le danger inévitable balaya en un clin d'œil cet état de prostration. Car ils étaient tous jeunes, courageux et forts ! Car chacun d'eux s'était vu dans ses rêves d'enfant et d'adolescent au milieu de la bataille, au milieu du danger, dans la lutte sanglante contre l'ennemi et ne désirait, n'implorait qu'une seule chose : que ce rêve devînt réalité afin de pouvoir se dresser pour la défense de sa patrie ! Cette minute était arrivée et pourquoi donc devaient-ils avoir peur ? La terrible nouvelle, le terrible mot « les Mongols » ne les avaient abasourdis que pour un court instant et, tout aussitôt après, ils étaient redevenus tels qu'ils étaient auparavant : chacun tenait son arme en main, aligné à côté des autres et prêt au combat sanglant.

— Le principal, camarade, c'est de ne pas quitter ces murs. Tant que l'ennemi ne nous chassera pas de cette maison et ne nous encerclera pas en terrain découvert, nous n'avons rien à craindre ! Cette maison sera notre forteresse !

Maxyme répartit les archers aux fenêtres et aux portes par groupes de deux ou de trois, selon l'importance et le degré de protection du point de résistance. Certains devaient se trouver à l'intérieur de la maison afin de pouvoir apporter des arcs et des pieux de l'entrepôt du boyard, alors que la majeure partie des défenseurs devaient être postés à proximité des portes d'entrée afin de pouvoir, en cas de nécessité, percer les rangs des attaquants et les chasser de la maison.

Pendant ce temps, les Mongols s'arrêtèrent sur la rive sablonneuse de l'Opor, mirent pied à terre et, après s'être divisés en trois détachements, se dirigèrent vers la colline par trois sentiers différents. Il était clair que leur chef connaissait bien

la disposition des lieux, car cette manœuvre fut effectuée rapidement, sans hésitations ni concertations. Il y avait tout lieu de croire que les Mongols voulaient encercler la maison.

Mais qui donc avance avec tant d'assurance en tête du détachement principal des Mongols ? Les jeunes gens regardent et n'en croient pas leurs yeux. Ce n'est personne d'autre que le propriétaire de cette maison, le fier boyard Tougar Vovk !

— Notre boyard ! Notre boyard ! s'écria l'un des guerriers, de ceux que Maxyme, doutant de leur sincérité, avait incorporé dans les rangs des jeunes gens de Toukhlia.

— Mais oui, c'est votre boyard, un laquais des Mongols et un traître à sa patrie ! Est-il possible que vous vouliez lui rester encore fidèles ?

— Non, non ! s'écrièrent les guerriers à l'unanimité. Mort au traître ! Nous battons cette bande d'ennemis à plate couture ou nous mourrons en défendant notre terre natale !

Réjoui par ces paroles, Maxyme dit :

— Pardonnez-moi, mes frères ! Il y a eu un moment où j'ai douté de vous, croyant que vous étiez de connivence avec votre boyard. Mais je vois maintenant que je vous ai offensé. Tenons-nous tous ensemble auprès des murs afin qu'ils ne puissent pas nous encercler et essayons de leur faire subir le plus de pertes possibles ! J'ai entendu dire que les Mongols ne savent pas mener correctement un siège, d'autant plus avec des forces insignifiantes ! Peut-être réussirons-nous à repousser leur attaque !

Pauvre Maxyme ! Il s'efforçait de maintenir chez les autres l'espérance qui avait commencé à disparaître chez lui depuis le moment où il avait aperçu les Mongols et qui s'était maintenant complètement dissipée quand les forces numériquement supérieures de ceux-ci s'étaient déployées entièrement devant les assiégés. Mais ses paroles signifiaient beaucoup pour ses camarades qui avaient déjà eu plus d'une fois l'occasion de s'assurer que Maxyme conservait sa présence d'esprit et sa prudence, même dans les minutes des pires dangers. Obéissant à ses ordres sans réfléchir, chacun pensait seulement à défendre

au mieux, jusqu'au bout, le poste qui lui avait été désigné, certain que son voisin agirait de la même manière.

Les Mongols avaient encerclé la maison en formant trois échelons et ils bandaient déjà leurs arcs armés de flèches à pointe en pierre, visant les courageux assiégés. Mais leur chef ne donnait pas encore l'ordre d'attaquer. Il voulait certainement essayer tout d'abord la persuasion car il sortit des rangs en face du détachement principal des assiégés et s'adressa à ceux-ci :

— Esclaves infidèles ! Vils rustres ! Votre outrecuidance est-elle donc aussi illimitée que votre imbécilité si vous voulez lever les armes contre les guerriers du grand Gengis-khan, l'actuel souverain indiscuté de toute la Russie ? Rendez-vous sans combat et il vous fera grâce. Ceux qui essaieront de lui résister par la force seront impitoyablement écrasés comme des vers de terre sous les roues d'une télègue !

Maxyme répondit en ces termes courageux :

— Boyard ! C'est tout à fait mal à propos que tu nous as traités d'esclaves, nous, les fils de la communauté libre de Toukhlia ! Tu ferais mieux de te regarder ! Peut-être que cette dénomination te convient mieux qu'à nous ! Car jusqu'hier tu étais l'esclave du prince et aujourd'hui tu es celui du grand Gengis-khan. Tu as certainement léché du lait versé sur l'échine du cheval de l'un de ses bégadyrs \*. Mais si tu l'as trouvé à ton goût, il ne faut pas en conclure que nous aussi voulons y goûter ! Nous ne craignons pas les hordes du grand Gengis-khan. Elles peuvent faire de nous des cadavres, mais non pas des esclaves ! Quant à toi, boyard, toute la force du grand Gengis-khan ne pourra plus faire de toi ni un homme libre ni un homme loyal !

La réplique de Maxyme était sévère et dure. En d'autres circonstances, le jeune homme aurait tenu compte de ce que devant lui se trouvait le père de Miroslava, mais maintenant il ne voyait en lui qu'un ennemi ou plutôt un traître, un homme qui avait lui-même foulé son honneur, n'ayant ainsi plus droit

---

\* Forme de serment de soumission chez les Mongols. (N. du I.).

au moindre respect. Les paroles de Maxyme provoquèrent la vive approbation de ses camarades. Le boyard, de son côté, bouillait de rage.

— Vil rustre ! s'écria-t-il. Attends un peu, je vais te montrer que tu t'es vanté trop tôt de ta liberté ! Aujourd'hui même les fers enchaîneront tes mains et tes pieds ! Aujourd'hui même tu te traîneras dans la poussière aux pieds du chef de l'armée mongole !

— Mieux vaut mourir ! répondit Maxyme.

— Eh bien, tu ne mourras pas ! répliqua le boyard. Eh, mes enfants, dit-il aux Mongols en s'adressant à eux dans leur langue, en avant ! Mais celui-là, épargnez-le, nous devons le prendre vivant !

Et il donna le signal de commencer le combat. Le son des cors retentit dans les montagnes et les forêts, et se tut soudain. Le silence s'établit à proximité de la maison du boyard, mais c'était un silence terrible. Les flèches mongoles sifflèrent comme des serpents, tombant dru comme grêle sur la maison. Il est vrai que les assaillants se trouvaient trop loin pour que leurs traits pussent atteindre les défenseurs ou les blesser sérieusement, même si ils arrivaient au but. Ce fut pourquoi Maxyme ordonna de ne pas tirer pour le moment et de ménager les flèches et les autres armes, ne les employant que lorsqu'il serait possible d'abattre les ennemis à coup sûr et de leur causer des pertes sérieuses en une seule fois. Afin de ne pas laisser les assaillants arriver aussitôt aux murs de la maison, Maxyme s'était établi dans la cour, avec des camarades qu'il avait choisis, à une vingtaine de pas de l'entrée, à l'abri d'une forte palissade faisant partie de la clôture non encore terminée. Cette palissade était de la hauteur d'un homme et les flèches mongoles ne pouvaient atteindre les jeunes gens, alors que les rares traits des assiégés frappaient les Mongols à mort, retenant ainsi leur poussée. Voyant cela, Tougat Vovk écuma de rage.

— A l'assaut ! s'écria-t-il, et la nuée de Mongols rassemblés sous son commandement se ruèrent vers la palissade au pas de course, en poussant des cris sauvages. De l'autre côte.

personne ne donnait signe de vie comme si tous avaient été tués. Les Mongols allaient déjà atteindre la palissade et la renverser sous leur poussée, quand soudain une rangée de têtes et de larges épaules surgit par-dessus les planches et une multitude de flèches à pointes en fer sifflèrent en direction des assaillants dont les blessés rugirent de douleur. Une moitié d'entre eux tomba, comme fauchée, l'autre battit précipitamment en retraite sans prêter la moindre attention aux cris et aux malédictions du boyard.

— Hourra, les gars ! Hourra, Maxyme ! Hourra, la communauté de Toukhlia ! s'écrièrent les défenseurs qui reprirent courage.

Mais le boyard, étouffant de fureur, rassemblait déjà le détachement suivant pour renouveler l'attaque. Il apprenait aux Mongols comment il fallait aller à l'assaut et ne pas se disperser après le premier coup porté par l'adversaire, mais continuer à aller de l'avant sur les cadavres. Entre-temps, Maxyme expliquait à ses camarades ce qu'ils devaient faire et, l'arme prête, ils attendaient la nouvelle attaque des Mongols.

— En avant ! cria le boyard, et les Mongols décochèrent d'abord toute une nuée de flèches sur l'ennemi, puis se jetèrent de nouveau tous ensemble à l'assaut de la palissade.

Les assiégés les accueillirent derechef avec des flèches bien tirées et, une fois encore, une partie des assaillants tombèrent avec des cris terribles. Toutefois, le reste des Mongols ne rebroussèrent pas chemin mais, avec des cris assourdissants, coururent plus loin de l'avant et atteignirent la palissade. Ce fut un instant terrible. La mince paroi en planches séparait des ennemis mortels qui, bien que se trouvant côte à côte, ne pouvaient pas se jeter dans un corps à corps.

Les deux parties se turent pendant quelques instants. On entendait seulement des deux côtés de la palissade la respiration courte et haletante des hommes. Soudain, comme sur un signe donné, les haches des Mongols s'abattirent sur les planches, mais au même moment, les gars de Toukhlia, après avoir glissé de solides épieux sous la palissade, la poussèrent avec

leurs épaules et la firent basculer sur les Mongols. Au moment où la paroi s'écroula, écrasant de son poids les premiers rangs des Mongols, les gars de Toukhlia, armés de haches à longs manches, se précipitèrent en avant, fracassant les crânes des barbares. Le sang jaillissait, les ennemis poussaient des cris et des gémissements et, de nouveau, les Mongols se dispersèrent, laissant sur le terrain leurs morts et leurs blessés. Une fois de plus, les assiégés saluèrent par des cris de triomphe la victoire de leurs camarades et, de nouveau, les Mongols répondirent par une nuée de flèches alors que le boyard proférait des jurons épouvantables. Mais les jeunes gens de Toukhlia durent abandonner leur position avancée ; ils laissèrent avec regret cet endroit où ils avaient repoussé avec tant de succès la première ruée des Mongols. Sans pertes, sans blessés, avec toutes leurs armes et dans l'ordre le plus complet, les jeunes gens se retirèrent vers les murs de la maison du boyard.

Alors que du côté sud de la cour, Maxyme et ses compagnons avaient si bien rejeté l'attaque des Mongols, du côté nord la lutte était acharnée et moins favorable aux assiégés. Là-bas aussi les flèches mongoles sifflaient sans causer de pertes. Mais les assaillants étaient immédiatement passés à l'offensive et les assiégés se trouvaient dans une situation difficile. Ils se lancèrent tous contre les Mongols mais furent accueillis par des flèches et durent battre en retraite, laissant sur le terrain trois blessés que les barbares mirent aussitôt en pièces.

Le plus important pour Maxyme était maintenant d'inspecter toutes les positions afin d'apprécier la situation. Les Mongols avaient entièrement encerclé la maison et l'arrosaient sans cesse d'une grêle de flèches. Les assiégés tiraient aussi, mais moins souvent. Maxyme comprit aussitôt que les assaillants cherchaient à les faire entrer à l'intérieur de la maison d'où il ne leur serait plus possible de tirer si souvent, ce qui permettrait de les vaincre plus facilement. Pour les assiégés, le principal était donc de rester à l'extérieur, auprès des murs de la maison. Mais, ici, leurs rangs auraient été à découvert devant les flèches mongoles. Afin de se protéger quelque peu, Maxyme

ordonna d'enlever les portes, d'arracher les planches des tables et de les placer devant soi, comme de grands boucliers. De derrière ceux-ci, se trouvant en sécurité, les jeunes gens tiraient à coup sûr sur les Mongols, se moquant des flèches de ces derniers. Maxyme passait d'un groupe à l'autre, inventant de nouveaux procédés de défense et soutenant ses camarades par la parole et par l'exemple.

— Il faut tenir, les gars ! disait-il. On entendra bientôt le bruit de la lutte à Toukhlia ou bien quelqu'un verra ce qui se passe ici et on nous enverra du renfort !

Le siège durait déjà depuis une demi-heure. Les Mongols tiraient des flèches et maudissaient ces « chiens russes » qui, non seulement ne se rendaient pas, mais osaient se défendre si opiniâtrement et avec tant de succès. Tougar Vovk rassembla les chefs les plus notables afin de décider de la façon de lancer une attaque générale et résolue.

— Il faut les prendre d'assaut ! dit l'un d'eux.

— Non, cela est trop difficile, il faut tirer sur eux jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul de vivant ! proposa un autre.

— Attendez ! dit Tougar Vovk. Tout doit venir en son temps. En premier lieu, il faut les chasser de leurs positions. Réunissons nos forces principales comme pour une attaque décisive, afin de détourner leur attention et, pendant ce temps-là, des petits détachements vont se diriger des deux côtés vers les murs latéraux, non défendus. Ces murs, il est vrai, n'ont pas de fenêtres, mais, quand nos hommes se trouveront auprès d'eux, ils pourront causer des pertes importantes à l'adversaire.

Les chefs acceptèrent cette proposition car, n'ayant pas l'expérience de telles manœuvres, ils n'auraient rien pu imaginer de pareil. La horde mongole s'agita, les armes tintèrent, les épées et les haches scintillèrent au soleil et les jeunes gens de Toukhlia serrèrent leurs armes dans leurs mains, prêts à un combat difficile. Mais pendant que les Mongols se concertaient et se préparaient à un assaut fictif, Maxyme ne perdait pas son temps. Une heureuse idée lui était venue. Dans le toit en bardeaux de la maison du boyard des petites fenêtres avaient

été ménagées des quatre côtés et Maxyme plaça derrière chacune d'elles deux de ses gars les plus faibles, afin de pouvoir observer de là les mouvements de l'ennemi et de s'efforcer, depuis ces positions sûres, de lui causer des pertes à l'aide de flèches ou de pierres. Tandis que l'un des gars se trouvait près de la fenêtre, un autre était prêt à lui passer tout ce qu'il demanderait, alors qu'un troisième devait transmettre les résultats des observations à ses camarades en bas.

Les cors sonnèrent et les Mongols se lancèrent à l'assaut en poussant des cris sauvages. Mais ils n'avaient nullement l'intention de se jeter dans le corps à corps et, après avoir couru pendant la moitié de la distance, ils s'arrêtèrent soudain et se mirent à décocher des traits sur les assiégés. Quand ceux-ci, prêts au combat décisif et final, accueillirent les Mongols avec une multitude de flèches qui causèrent de lourdes pertes, toute la ligne des assaillants battit soudain en retraite. Les gars de Toukhlia saluèrent ce recul avec des railleries.

— Eh bien, boyard, s'écria Maxyme, les guerriers de Gengis-khan doivent avoir un cœur de lièvre : ils ne savent que prendre leur élan et reculer ! Et tu n'as pas honte, toi, chevalier de longue date, d'avoir sous ton commandement de tels poltrons qui ne sont courageux qu'en troupeau et qui ne valent même pas la moitié d'un homme quand ils sont isolés !

Le boyard ne répondit pas à ces sarcasmes. Il savait bien que Maxyme se réjouissait trop tôt. Et le jeune homme lui-même s'en rendit bientôt compte.

Le cri de joie des Mongols se fit entendre tout à côté, simultanément depuis les deux murs latéraux de la maison. Pendant l'assaut simulé, des Mongols s'étaient avancés jusqu'à ces murs qui n'avaient ni portes, ni fenêtres et qui, par conséquent, n'étaient pas particulièrement surveillés par les gars de Toukhlia. Il est vrai que les observateurs postés dans le grenier avaient vu les Mongols arriver des deux côtés et avaient tiré, à partir des fenêtres du grenier, quelques flèches qui atteignirent leur but mais ne réussirent pas à arrêter l'ennemi, d'autant plus, que se trouvant à proximité des murs, les Mongols étaient

protégés par l'avant-toit contre tout danger provenant du grenier.

Maxyme pâlit après avoir entendu ces cris sinistres tout à côté de lui et après qu'une des sentinelles du grenier lui eut appris ce qu'ils signifiaient.

« Nous sommes perdus ! pensa-t-il. Il n'y a plus d'espoir de s'en tirer. Il ne nous reste plus qu'à lutter non pas pour sauver nos vies, mais jusqu'à la mort ».

De son côté, ayant vu le succès de son stratagème, Tougatov exprima sa satisfaction à haute voix :

— Alors, les rustres, cria-t-il, nous allons voir si vous en aurez pour longtemps de votre orgueil. Regardez : mes guerriers sont déjà à quelques pas de vous. Ils vont allumer du feu sous les murs ! Nous allons vous déloger rapidement de ce nid et, en terrain découvert, vous êtes contre nous comme des souris contre un chat !

Voyant que la situation était très grave, Maxyme rassembla tous ses camarades, car il était maintenant nécessaire de concentrer ses forces, alors que les Mongols se préparaient à mettre le feu aux murs latéraux.

— Mes frères, dit-il, il va certainement falloir mourir ici ! Il y a peu d'espoir à ce qu'on nous vienne à la rescousse et les Mongols, je vous le dis d'avance, n'épargneront personne de ceux qui tomberont entre leurs mains, comme ils n'ont pas épargné nos camarades blessés. Mais s'il faut mourir, mourons comme il se doit, l'arme à la main ! Qu'en pensez-vous : devons-nous rester ici et nous défendre jusqu'au dernier soupir, quelque peu protégés par ces murs, ou bien allons-nous attaquer tous ensemble les Mongols et peut-être réussirons-nous à rompre leurs rangs ?

— Eh bien, attaquons les Mongols ! s'écrièrent tous les gars à l'unanimité. Nous ne sommes pas des renards que le chasseur enfume dans leur terrier !

— D'accord, du moment que c'est là votre volonté, dit Maxyme. Formez trois échelons, jetez vos arcs et vos flèches, prenez en mains les haches et les couteaux, et en avant !

Comme une énorme pierre lancée sur la muraille d'une forteresse depuis une fronde gigantesque, nos gars fondirent sur les Mongols. A vrai dire, avant d'avoir atteint les barbares, ils furent accueillis par une grêle de flèches, mais celles-ci ne leur causèrent pas de mal car le premier échelon des gars de Toukhlia portait devant lui en guise de bouclier une planche arrachée à une table et clouée sur deux pieux, et les flèches mongoles vinrent se ficher dans le bois. Mais après s'être approché des Mongols, le premier échelon jeta son bouclier et tout le détachement s'élança contre l'ennemi avec une folle témérité. Tout d'abord les Mongols se troublèrent et s'enfuirent de tous les côtés, mais Tougar Vovk était déjà là avec son détachement et il encercla nos héros comme des chasseurs cernent un sanglier en fureur avec une meute de chiens. Et alors commença un effroyable carnage. Les courageux garçons abattaient les Mongols par dizaines, mais Tougar Vovk ne cessait d'envoyer contre eux des forces fraîches. Le sang jaillissait en fontaines de l'enchevêtrement furieux de combattants, de cadavres, d'estropiés et d'armes ensanglantées. Les gémissements des blessés, les hurlements des mourants, les cris sauvages des combattants, tout cela se mêlait en une symphonie infernale qui blessait l'oreille et le cœur, retentissant sous le soleil clair et souriant, sur le fond vert éclatant des forêts d'épicéas, surmontant le grondement infatigable des torrents glacés.

— Vers la droite, les gars ! Tous ensemble, faisons pression sur eux ! s'écria Maxyme en repoussant trois Mongols qui tentaient de lui faire lâcher son arme. Rassemblant toutes leurs forces, les jeunes gens se dirigèrent vers la droite où la ligne de l'adversaire était la plus faible et où il était le plus facile de la percer. Après une courte résistance, les barbares s'écartèrent.

— En avant, en avant, chassez-les devant vous ! ordonna Maxyme en se jetant avec sa hache ensanglantée sur les Mongols qui battaient en retraite. Ses camarades le suivirent et le recul de l'adversaire se transforma bientôt en une folle

débandade. Les courageux jeunes gens poursuivaient l'ennemi, jetant à terre tous ceux qu'ils rattrapaient. Devant les gars de Toukhlia se trouvait un champ inculte, plus loin, un bois sombre et odorant. S'ils réussissaient à l'atteindre, ils étaient sauvés car aucune force mongole n'aurait été capable de les vaincre là-bas.

— En avant, camarades, vers le bois ! commanda Maxyme et, sans répit, sans dire un seul mot, ensanglantés et terribles comme des bêtes sauvages, les jeunes gens se mirent à chasser en direction de la forêt les Mongols qui s'enfuyaient devant eux. D'un coup d'œil, Tougar Vovk apprécia la situation et éclata de rire.

— Bonne route et bon vent ! s'écria-t-il à la suite des courageux jeunes gens. Nous aurons bientôt l'occasion de nous rencontrer sur ce chemin !

Et il envoya rapidement une partie de son armée en amont, sur la route de Toukhlia, afin de venir à la rencontre des jeunes gens du côté de la forêt. Il savait bien que les Mongols qui venaient de partir arriveraient à temps. Lui-même, avec le reste du détachement, il se jeta à la poursuite de ses adversaires.

Trois nuages de poussière flottaient au-dessus des champs riverains de l'Opor : trois groupes d'hommes s'y poursuivaient. En avant courait une poignée de Mongols effrayés et en déroute ; ils étaient talonnés par nos gars sous la conduite de Maxyme et, derrière eux, s'avançaient les forces principales des barbares commandées par Tougar Vovk. Le troisième détachement de Mongols, envoyé par le boyard pour couper le chemin de ses adversaires en amont avait disparu sans que nos héros, tout à la fièvre de la poursuite, ne les eussent aperçus.

Soudain, les Mongols poursuivis par les gars de Toukhlia s'arrêtèrent. Devant eux était apparu un obstacle inattendu ; un passage profondément creusé dans la roche, le commencement de la route de Toukhlia. A cet endroit la profondeur atteignait presque deux sagènes ; les parois étaient abruptes et lisses si bien qu'il était impossible de se glisser vers le bas, mais il

était aussi très dangereux de sauter, surtout pour la première vague de fuyards qui pouvait s'attendre à ce que la deuxième la suivît immédiatement. Dans cette angoisse mortelle qui inspire du courage à la dernière minute même au pire des poltrons, les Mongols s'arrêtèrent et se retournèrent du côté de leurs poursuivants. A cet instant, une espérance inattendue naquit dans leur cœur : derrière l'adversaire ils avaient aperçu leurs coreligionnaires qui se hâtaient à leur secours, et leurs mains saisirent instinctivement les armes. Mais cet accès soudain de témérité ne pouvait déjà plus les sauver. Comme un ouragan déchaîné, les gars de Toukhlia s'abattirent sur eux, détruisant et fracassant tous les obstacles, et ils poussèrent les barbares dans le vide. Les Mongols qui étaient au bord du précipice y tombèrent en poussant des cris déchirants alors que ceux qui se trouvaient immédiatement devant les jeunes gens succombèrent sous les épées et les haches de l'ennemi. Mais maintenant nos héros se retrouvèrent eux-mêmes au bord de la paroi abrupte et frémirent d'horreur. Tougar Vovk avec ses Mongols étaient sur le point de les rattraper au bord de ce précipice béant. Que faire ? Il suffit de quelques secondes de réflexion à Maxyme. Le spectacle des ennemis qui s'étaient écrasés au fond du passage lui suggéra une voie de salut.

— Que le dernier échelon se tourne vers les Mongols et retienne leur poussée pendant quelques instants ! Quant à ceux qui se trouvent en tête, qu'ils jettent les cadavres des Mongols dans le passage. Nous allons sauter sur eux ! cria-t-il.

— Hourra ! répondirent chaleureusement les jeunes gens en se mettant à exécuter cet ordre. Les cadavres encore chauds tombaient sur le fond avec un bruit sourd. Une chance de salut était apparue pour nos héros. Mais les poursuivants se trouvaient déjà à proximité d'eux, Tougar Vovk en tête.

— Eh bien, s'écria-t-il, cette fois-ci, vous ne m'échapperez pas !

Et, avec sa lourde hache, il abattit le premier adversaire qu'il rencontra et qui, hier encore, était son fidèle archer. L'homme, mortellement blessé, eut un gémissement sourd et

s'écroula aux pieds du boyard. Le camarade de la victime leva sa hache au-dessus de la tête de Tougar afin de venger la mort de son compagnon, mais à cet instant il fut lui-même transpercé de deux côtés par des piques mongoles. Tout le dernier échelon des jeunes gens fut anéanti après une courte résistance. Il était constitué par les plus faibles, par ceux qui avaient été blessés lors du combat précédent et ne pouvaient plus courir aussi vite que les autres. Mais ils avaient retenu l'ennemi pendant quelques instants et leurs camarades plus heureux se trouvaient déjà en sécurité au fond du passage.

— Restez ici ! ordonna Maxyme aux siens. Alignez-vous tout près de la paroi ! S'ils essayent de nous rejoindre, nous allons leur faire prendre un bain de sang !

— Que le premier échelon saute en bas ! commanda Tougar Vovk entraîné par un élan démoniaque et les Mongols de première ligne se précipitèrent dans le vide pour ne plus jamais se relever, car nombre d'entre eux n'arrivèrent même pas vivants au fond du ravin, accueillis au passage par les haches des jeunes gens de Toukhlia.

— Hourra ! s'écrièrent-ils en signe de triomphe. Nous attendons le deuxième échelon !

Mais les Mongols de deuxième ligne se tenaient au bord du précipice et ne se hâtaient pas d'y sauter. Tougar Vovk s'aperçut de son erreur et dirigea rapidement un fort détachement en aval afin de fermer la sortie du passage.

— Maintenant, ces oiseaux-là ne nous échapperont pas ! se réjouit-il. Mes chasseurs ne sont pas loin d'ici ! Eh bien, les enfants, en avant.

Le cri enragé des Mongols retentit dans le défilé, sous les pieds de Tougar Vovk. C'était le détachement qu'il avait envoyé pour couper la route des jeunes gens de Toukhlia et qui se lançait maintenant à l'attaque.

— Courons vers le bas ! s'écrièrent les jeunes gens, mais, d'un regard, ils se rendirent compte qu'il n'y avait plus aucune chance de salut pour eux. En effet, en aval apparaissait déjà le deuxième groupe de Mongols qui venait à leur

rencontre afin de les bloquer définitivement dans cette cage en pierre.

— Notre dernière heure est venue ! dit Maxyme en essuyant sa hache ensanglantée à la pelisse d'un Mongol tué qui gisait à ses pieds. Camarades, en avant pour notre dernier combat !

Avec quel courage ils s'élançèrent ! Ayant rassemblé leurs dernières forces, ils attaquèrent les Mongols et, malgré l'incommodité de leur position sur une pente qui favorisait les barbares, ils apportèrent plus d'une fois la confusion dans leurs rangs, leur causant de nouveau des pertes cruelles. Mais les Mongols, dans leur élan, les repoussèrent vers l'aval et désorganisèrent leur défense. Résistant héroïquement, les jeunes gens tombaient les uns après les autres et seul Maxyme, bien qu'il luttât comme un lion, ne reçut pas une seule blessure. Les Mongols l'évitaient et, s'ils l'attaquaient, c'était seulement dans l'espoir de le désarmer et de le faire prisonnier. Tel était l'ordre formel de Tougar Vovk.

Le deuxième détachement mongol arrivait depuis l'aval. Les jeunes gens furent acculés contre la paroi d'une cage en pierre sans issue et le seul espace libre devant eux était celui qu'ils pouvaient s'assurer à l'aide de leurs épées et de leurs haches. Mais les mains des jeunes gens commençaient à faiblir et les Mongols ne cessaient de déferler sur eux comme des vagues pendant les grandes crues. Ayant perdu tout espoir et voyant l'impossibilité de continuer la lutte, certains de nos héros s'élançaient à l'aveuglette là où il y avait le plus de Mongols et tombaient morts, déchiquetés par les haches. D'autres, murmurant des prières, continuaient à s'adosser à la paroi comme si celle-ci pouvait encore leur apporter une aide. Les troisièmes, bien qu'ayant l'air de se défendre, brandissaient déjà leurs haches machinalement, sans s'en rendre compte, et les coups mortels portés par les Mongols s'abattaient sur leurs corps déjà insensibles et inanimés. Seule une poignée de braves, ils étaient cinq, entouraient Maxyme et continuaient à résister, comme le sommet d'un rocher subsiste au milieu des éléments

déchaînés. Trois attaques des Mongols furent repoussées par ce petit groupe qui se tenait sur un amoncellement de cadavres, comme sur une tour. Les épées et les haches s'étaient déjà émoussées dans les mains des héros, leurs vêtements, leurs mains et leurs visages étaient inondés de sang, mais la voix de Maxyme retentissait tout aussi nettement, exaltant ses camarades à continuer la lutte. Tougar Vovk, mi-courroucé, mi-étonné, regardait le gaillard d'en haut.

— C'est vraiment un fier luron ! se dit-il. Il n'y a rien d'étonnant qu'il ait tourné la tête de ma fille. Il aurait pu conquérir mon estime grâce à son courage digne d'un chevalier !

Puis, se tournant vers ses Mongols qui se trouvaient au bord de la paroi abrupte, il ordonna :

— En avant, sautez sur eux ! Il est temps d'en finir avec ce carnage ! Seulement ne touchez pas à celui-là ! ajouta-t-il en montrant Maxyme.

Tous ensemble, comme un lourd rocher, les Mongols s'élançèrent sur les héros non encore maîtrisés et les jetèrent à terre. Une fois encore retentit un cri sauvage, une fois encore les barbares s'engagèrent corps à corps avec les jeunes gens de Toukhlia, mais cette fois-ci la lutte ne dura pas longtemps. Une nuée de Mongols s'abattit sur nos braves qui furent mis à mort. Seul Maxyme restait encore debout comme un chêne au milieu d'un champ. Il fendit le crâne du guerrier qui s'apprêtait à se jeter sur lui et il se préparait à anéantir un autre ennemi quand soudain une forte main enserra son cou par derrière comme dans un étau d'acier et le jeta à terre. Maxyme tomba, vaincu par cette perfidie et, au-dessus de lui, cramoiisé de fureur et de tension, se penchait le visage du boyard.

— Eh bien, le rustre ? s'écria ironiquement Tougar Vovk. Tu vois maintenant que je sais tenir ma parole ? Mes enfants, enchaînez-le !

— Même captif je resterai un homme libre. J'ai des chaînes aux poignets, mais toi, tu les as au cœur ! dit Maxyme.

Le boyard éclata de rire et le quitta pour remettre de l'ordre dans ses rangs fortement éclaircis après cette tuerie sanglante.

Avec le principal des forces mongoles rescapées, Tougar Vovk voulait rentrer à la maison. Il ordonna au reste de son détachement d'encercler le sinistre passage rempli de cadavres. Après avoir laissé sur place tous les hommes valides afin qu'ils gardent le défilé, il s'apprêtait à revenir au camp mongol avec un petit groupe de guerriers et avec Maxyme en qualité de prisonnier.

— Maudits moujiks ! ronchonnait le boyard en estimant ses pertes. Combien d'hommes ont-ils anéantis ! Mais au diable ces Mongols, je ne vais tout de même pas les pleurer ! S'il me fallait arriver au pouvoir sur leurs cadavres, je suis prêt à lutter contre eux ! Mais ce coquin de Maxyme, ça c'est un combattant ! Et qui sait, peut-être me sera-t-il utile pour mes desseins ? Il faut l'utiliser, du moment qu'il est notre prisonnier. Il doit nous servir de guide dans la montagne, car il va savoir ce qui nous attend sur leur route et s'il n'y a pas d'embûches là-bas ! Maintenant qu'il est tombé entre mes mains, il va falloir le gagner à notre cause, l'amadouer : qui sait quel parti nous pourrions encore en tirer ?

Entre-temps, les Mongols avaient déjà préparé les chevaux pour le départ. Les pieds et les mains entravés par de lourdes chaînes, ensanglanté, nu-tête, les habits en lambeaux, Maxyme était assis sur un rocher près de la rivière. Il restait muet, les dents serrées et le désespoir au cœur. Devant lui, sur le champ et dans le défilé, gisaient en monceaux les corps encore non refroidis de ses camarades et de ses ennemis mutilés et éclaboussés de sang. Comme ils étaient heureux ! Ils reposaient paisiblement sur leur loge ensanglantée, ne connaissant ni la colère, ni les souffrances, ni la haine ! Ils se riaient maintenant de toutes les chaînes, de toute la force du cruel Gengis-khan, alors que lui, Maxyme, à cause de ces odieux maillons de fer, il était devenu le jouet d'un affreux arbitraire, la victime d'une vengeance sanglante ! Comme les morts étaient heureux ! Même mutilés, ils restaient des hommes, alors que lui, il avait été immédiatement transformé par ces chaînes en une bête captive, en un esclave !

— Soleil toujours si juste ! s'écria Maxyme dont l'âme était au supplice. C'est vraiment là ton désir que je succombe en captivité ? Ton clair sourire a donc si souvent éclairé mes jours de bonheur pour qu'aujourd'hui tu sois le témoin indifférent de mon immense malheur ? Soleil, pourquoi as-tu cessé d'être le dieu miséricordieux de la région de Toukhlia et t'es-tu transformé en protecteur de ces cruels sauvages ?

Et vraiment, le soleil riait ! Ses rayons clairs et chauds étincelaient dans les flaques de sang, se posaient sur les lèvres bleuies des morts et sur leurs profondes blessures desquelles s'écoulaient les cervelles ou s'échappaient les entrailles encore fumantes. Ces mêmes rayons clairs et chauds se déversaient aussi sur la forêt verte, sur les magnifiques fleurs parfumées, sur les hauts pâturages alpestres qui se baignaient dans l'air pur et azuré. Le soleil riait et son sourire divin et indifférent blessait encore plus douloureusement l'âme martyrisée de Maxyme.

## VI

Zakhar Berkout eut un rêve étrange : il se trouvait à la fête annuelle du « Gardien ». Toute la communauté s'est rassemblée auprès du pilier rocheux, à l'entrée du défilé de Toukhlia : jeunes filles en couronnes de fleurs, jeunes gens endimanchés avec des instruments de musique. Et voilà que lui, le doyen d'âge de la communauté, s'approche le premier du rocher sacré et commence à prier. Des pressentiments secrets, alarmants et douloureux envahissent son âme pendant cette prière ; son cœur lui fait mal sans qu'il en sache la cause. Il prie avec ferveur, mais après deux ou trois mots de la prière traditionnelle, il s'écarte des vieilles phrases consacrées par l'usage ; une nouvelle prière, plus ardente et plus inspirée s'écoule de ses lèvres ; toute la communauté, bouleversée par ces paroles, se prosterne et il fait de même. Mais le flot d'éloquence ne cesse pas, tout devient sombre alentour, des nuages noirs recouvrent le ciel, le tonnerre

retentit, les éclairs brillent et embrasent la voûte céleste d'une lumière aveuglante, la terre tremble et, soudain, en s'inclinant lentement, le rocher sacré se met à tomber sur Zakhar avec un craquement terrible.

« Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? » se demandait Zakhar en méditant son rêve. La bonne fortune ou le malheur ? La joie ou la tristesse ? Mais il ne put trouver de réponse à ces questions et ce rêve avait laissé en lui un lourd pressentiment, un nuage de tristesse sur son front.

Ce pressentiment se confirma rapidement ! Tout juste à midi, des nouvelles affreuses et inattendues parvinrent à Toukhlia. Des bergers des pâturages voisins étaient accourus au village,



tout essoufflés, en criant qu'ils avaient vu un combat auprès de la maison du boyard où était arrivée une grosse troupe de gens inconnus à la peau sombre, et qu'ils avaient entendu des cris incompréhensibles et déchirants. Presque tous les jeunes gens de Toukhlia, après s'être armés à la hâte, accoururent vers le lieu du combat mais s'arrêtèrent à quelque distance après avoir vu le champ de bataille jonché de cadavres et la maison du boyard encerclée par une nuée de Mongols. Il n'y avait pas de doutes que tous les gars envoyés pour détruire la maison du boyard avaient péri dans une lutte inégale contre ces envahisseurs. Sans savoir qu'entreprendre, les jeunes gens de Toukhlia revinrent au village, répandant partout l'affreuse nouvelle. Après l'avoir entendue, le vieux Zakhar se mit à trembler et une larme amère s'écoula sur son vieux visage.

— Voilà donc comment s'est réalisé mon rêve ! murmura-t-il. Mon Maxyme a succombé en défendant son village. Il devait en être ainsi. Chacun doit mourir un jour, mais il n'est pas donné à chacun de tomber au champ d'honneur. Il ne me faut pas m'affliger, mais me réjouir d'un tel destin.

Ainsi se consolait le vieux Zakhar, mais il avait le cœur gros : il aimait son fils cadet de toute son âme. Bientôt pourtant Berkout reprit courage. La communauté l'appelait, attendant son conseil. Les gens, jeunes et vieux, se dirigeaient en groupes à la sortie du village, vers le défilé de Toukhlia non loin duquel se trouvait leur terrible ennemi. Pour la première fois depuis la création du village, le conseil de la communauté se réunissait sans les rites ancestraux, sans étendard, sous le cliquetis des haches et des faux, au milieu d'un brouhaha semi-alarmé, semi-belliqueux. Vieillards et jeunes gens, hommes armés et sans armes s'étaient entremêlés dans le désordre le plus complet ; même les femmes allaient et venaient dans la foule, demandant des nouvelles ou pleurant à grand bruit leurs fils morts.

— Que faire ? Par quoi commencer ? Comment se défendre ? bourdonnait la foule. Une pensée dominait toutes les autres : se

diriger vers le défilé avec toutes les forces de la communauté et se défendre contre les Mongols jusqu'à la dernière goutte de sang. C'étaient surtout les jeunes qui défendaient ce point de vue.

— Nous voulons mourir comme ont péri nos frères, en défendant notre village ! criaient-ils. Ce n'est que sur nos cadavres que l'ennemi entrera dans la vallée de Toukhlia !

— Il faut placer des abattis dans le défilé et, sous leur protection, tirer sur les Mongols ! conseillaient les gens plus âgés.

Quand le bruit se calma quelque peu, Zakhar Berkout prit la parole :

— Bien que je ne sois pas spécialiste des affaires militaires et que ce ne soit pas à moi, un vieillard, de donner des conseils sur ce que je ne peux pas faire moi-même, il me semble que nous n'aurons pas grand mérite à repousser les Mongols, surtout compte tenu de ce qu'il ne nous sera pas difficile de le faire. Nos fils sont morts de leurs mains, le sang de nos proches a fait rougir la terre et nous appelle à la vengeance. Mais est-ce que ce sera vraiment se venger de nos ennemis, des dévastateurs de notre région, si nous ne faisons que les empêcher d'entrer dans notre village ? Non ! Après avoir été contraints de reculer devant nous, ils se jetteront avec une fureur redoublée sur les autres villages. Il nous faut non pas leur barrer la route, mais les battre à plate couture. Cela doit être notre but !

La communauté écoutait attentivement le discours de son orateur et les jeunes, assoiffés de tout ce qui est nouveau et inattendu, étaient déjà prêts à suivre son conseil, sans bien savoir comment le mettre en œuvre. Mais de nombreux vieillards se prononcèrent contre.

— Ne le prends pas en mauvaise part, père Zakhar, répliqua l'un des membres de la communauté, mais ta proposition, bien qu'elle soit sage et nous promette la gloire, est irréalisable. Nos forces sont faibles et l'armée mongole est grande. Nous n'avons pas encore reçu l'aide des autres communautés de la

montagne et d'au-delà de celle-ci et, même si elle arrive à temps, nos forces seront insuffisantes même pour encercler les Mongols, sans parler d'obtenir la victoire sur eux en combat ouvert. Et sans cela, comment pourrions-nous les battre à plate couture ? Non et non ! Nos forces sont trop faibles ! Nous aurons de la chance si nous réussissons à les repousser de notre village et à les détourner de la route de Toukhlia. Il n'y a aucun espoir de les vaincre !

Voyant toute la justesse de ces objections, Zakhar Berkout, bien qu'à regret, était déjà prêt à renoncer à sa fougueuse idée juvénile quand soudain deux événements remontèrent sensiblement le moral des habitants du village et firent radicalement changer leurs intentions.

Trois groupes de jeunes gens armés se suivant l'un l'autre, au son des clairons et des trembitas en bois, firent leur apparition dans les rues de Toukhlia, du côté de l'aval. Chaque groupe portait en tête son étendard de guerre ; des chansons alertes et guerrières retentissaient loin dans la montagne. C'était les renforts promis par les communautés de la montagne et d'au-delà de celle-ci. Triés sur le volet, comme de hauts sycomores, les membres des trois détachements s'alignèrent devant la communauté rassemblée et inclinèrent leurs étendards en signe de salutation. Cela faisait plaisir de regarder les visages épanouis des jeunes gens, flamboyant d'audace juvénile et du fier sentiment qu'ils allaient défendre de leurs poitrines tout ce qu'il y avait de plus cher au monde et qu'on allait leur confier une affaire importante. Les villageois saluèrent leur arrivée avec des cris joyeux et tonitruants, seules les mères qui venaient de perdre leurs fils éclatèrent en sanglots en voyant la fine fleur de leur peuple qui demain périrait peut-être de même, fauchée et piétinée, comme venaient de succomber leurs chers faucons. Le cœur du vieux Zakhar Berkout se serra aussi quand il regarda ces jeunes gens et il pensa que Maxyme n'aurait pas déparé leurs rangs. Mais assez de sentiments ! Les morts ne reviennent pas et les vivants doivent penser aux vivants...

La joie provoquée par l'arrivée de cette aide si attendue ne s'était pas encore calmée, la communauté n'avait pas encore eu le temps de prolonger sa réunion quand, du côté opposé, dans une clairière de la forêt au-dessus du défilé, apparut un nouvel hôte tout à fait inattendu. Sur un cheval couvert d'écume, un homme arrivait à bride abattue, éraflé par les branches et les épines, le corps incliné sur la crinière afin de pouvoir galoper plus sûrement dans la forêt. Qui était-il ? On ne pouvait le déterminer à une telle distance. Il portait une pelisse de mouton mongole avec poils à l'extérieur et avait un beau bonnet en castor sur la tête. Les jeunes gens le prirent pour un éclaireur ennemi et se dirigèrent à sa rencontre en bandant leurs arcs. Mais, après être sorti de la forêt et s'être approché du précipice abrupt par lequel il fallait descendre dans la vallée de Toukhlia, le faux Mongol mit pied à terre, ôta sa pelisse et, à l'étonnement de tous, il s'avéra être une femme en cape de toile blanche brodée de soie, un arc à l'épaule et une petite hache brillante à la ceinture.

— C'est Miroslava, la fille de notre boyard ! s'écrièrent les gars de Toukhlia dans l'impossibilité de détourner les yeux de cette magnifique et courageuse jeune fille. Mais, apparemment, elle ne leur jeta même pas un regard et, laissant le cheval là où elle avait mis pied à terre, elle se mit à regarder rapidement autour d'elle, à la recherche d'un sentier par lequel elle pourrait descendre dans la vallée.

Bientôt ses yeux vifs trouvèrent une sente presque invisible au milieu des fougères à larges feuilles découpées et des ronces épineuses. D'un pas assuré, comme un vieil habitué, la jeune fille descendit par le sentier et s'approcha de la foule.

— Bonjour, bonne gens ! dit-elle en rougissant légèrement. Je me dépêche de vous faire savoir que les Mongols approchent et qu'ils seront ici vers le soir, afin que vous puissiez vous préparer à les recevoir.

— Nous sommes déjà au courant ! cria-t-on dans la foule. Ce n'est pas une nouvelle !

Les voix étaient dures, pleines d'hostilité envers la fille de l'infâme boyard à cause duquel avaient péri tant de jeunes gens. Mais Miroslava ne s'offensa pas de cette dureté, bien qu'elle l'eût probablement ressentie.

— Tant mieux pour moi, si vous êtes déjà prêts, dit-elle. Et maintenant je vous prie de me montrer où se trouve Zakhar Berkout.

— C'est moi, jeune fille, dit Zakhar en s'approchant d'elle. Miroslava le regarda longuement, avec déférence et attention.

— Permits-moi, honorable père, prononça-t-elle d'une voix tremblante d'émotion contenue, de te dire avant tout que ton fils est vivant et en bonne santé.

— Mon fils ? s'écria Zakhar. Vivant et en bonne santé ? Oh, mon Dieu ! Mais où est-il donc ? Que lui est-il arrivé ?

— Ne t'effraye pas, père, de la nouvelle que je vais t'annoncer. Ton fils est prisonnier des Mongols.

— Prisonnier ? s'exclama Zakhar comme frappé par la foudre. Non, c'est impossible ! Mon fils se serait plutôt fait couper en morceaux que de se laisser capturer ! Cela est impossible ! Tu me mens, jeune fille méchante !

— Non, père, je ne vous trompe pas, ce que je vous dis est vrai. Je viens directement du camp mongol, je l'y ai vu et je lui ai parlé. On l'a pris par la force et par la perfidie, et on l'a enchaîné. Bien qu'il ne soit pas blessé, il est recouvert du sang de ses ennemis. Père, ton fils n'a pas déshonoré ton nom !

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a ordonné de venir chez toi, père, de te consoler dans ta solitude et dans ton chagrin, de devenir ta fille, ton enfant, car (sa voix se mit à trembler encore plus) je suis orpheline !

— Orpheline ? Tougar Vovk a donc été tué ?

— Non, Tougar Vovk est vivant, mais il a cessé d'être mon père depuis qu'il a trahi son pays et s'est mis au service des Mongols !

— Il fallait s'y attendre, répondit Zakhar d'un air sombre.

— Maintenant je ne peux plus le considérer comme mon père car je ne veux pas trahir ma patrie. Sois donc mon père ! Accueille-moi comme ton enfant ! Ton malheureux fils te le demande par ma bouche.

— Mon fils ! Mon pauvre fils ! gémit Zakhar Berkout sans lever les yeux sur Miroslava. Qui me consolera après sa mort ?

— Ne crains rien, père, ils ne l'ont pas encore exécuté et nous réussirons peut-être à le libérer. Ecoute ce que Maxyme m'a ordonné de te transmettre.

— Parle donc ! dit Zakhar en la regardant de nouveau.

— Il conseille à la communauté de Toukhlia de ne pas retenir les Mongols à l'entrée du défilé, mais de les laisser pénétrer dans la vallée. Là, il sera possible de les boucler et de les tuer jusqu'au dernier ou, si cela n'est pas possible, de les y laisser mourir de faim. Il faut seulement placer des abattis dans la gorge auprès de la chute d'eau et faire sortir du village tous les biens de la communauté : grain, farine, bétail. Il ne restera ensuite qu'à fermer toutes les issues. Maxyme a dit : « Ou bien vous les vaincrez ici, ou bien vous êtes perdus ». Voilà ce que vous conseille votre fils.

Toute la communauté avait écouté les paroles de Miroslava avec une attention tendue. Un profond silence s'établit après qu'elle eût fini de parler. Seul Zakhar se redressa avec un air fier et jovial et, les bras ouverts, il s'approcha de Miroslava.

— Ma petite ! dit-il. Je vois maintenant que tu es digne d'être la fille de Zakhar Berkout ! Je reconnais bien les paroles de mon fils, elles sont imprégnées de son courage ! Par ces paroles, tu as conquis mon cœur de père ! Maintenant je supporterai plus facilement la perte de mon fils, du moment que le ciel m'a envoyé une telle fille à sa place !

En sanglotant très fort, Miroslava se jeta dans ses bras.

— Non, père, ne parle pas ainsi ! dit-elle. Ton fils ne mourra pas, il reviendra. Ce soir, il sera ici avec la horde mongole et, si Dieu veut bien nous aider, peut-être réussirons-nous à le libérer.

A cet instant, se firent entendre des cris provenant des postes de garde du défilé de Toukhlia : « Les Mongols ! Les Mongols ! » et les sentinelles elles-mêmes accoururent peu de temps après, annonçant qu'une quantité innombrable de barbares avaient fait leur apparition dans la vallée de l'Opor. Il fallait rapidement décider des mesures à prendre et de la manière de se défendre. Zakhâr Berkout se prononça de nouveau en faveur du plan qui prévoyait de laisser entrer les Mongols dans la vallée et là, après les avoir bouclés, de les tuer ou de les laisser mourir de faim jusqu'au dernier.

Pas une seule voix ne s'éleva plus maintenant contre ce projet et la communauté adopta rapidement sa résolution. Tous les habitants coururent vers leurs khatas, afin de dissimuler leurs biens dans la forêt. Les gars arrivés en renfort s'élançèrent en amont, vers la chute d'eau, afin de barrer le passage aux Mongols à travers le défilé en mettant en place des abat-tis. Un épouvantable remue-ménage régnait dans le village. On entendait partout des cris, des ordres, des questions, le beuglement des bœufs et le grincement des chariots à deux roues, et ce tintamarre assourdissant réveillait l'écho dans la montagne. Les habitants de Toukhlia quittaient avec regret leurs jardins, leurs champs ensemencés et leurs khatas que la terrible avalanche mongole s'apprêtait aujourd'hui même à mettre en pièces et à anéantir. Les mères portaient leurs enfants en pleurs ; les pères chassaient le bétail devant eux ; les ustensiles de ménage, les habits, les sacs de blé étaient entassés sur des chariots. La poussière planait au-dessus du village ; seul le torrent à l'eau argentée continuait à gronder comme d'habitude et le vieux Gardien géant à l'entrée du défilé de Toukhlia se dressait, triste, inquiet et consterné, comme s'il avait pitié de ses enfants qui abandonnaient cette magnifique vallée, et il semblait se pencher du côté de la gorge afin de fermer le passage avec son énorme corps de pierre. Le vieux tilleul sur la place des réunions au-delà du village s'était également affligé et la chute d'eau mugissante qui s'irisait dans les rayons cramoisis du soleil couchant formait un sanglant

pillier immobile qui se dressait dans la vallée déserte de Toukhlia.

Le village était déjà complètement vide. Les khatas avaient sombré dans le brouillard du soir ; la poussière était retombée sur la route, les voix et les bruits s'étaient apaisés, comme si un désert avait depuis longtemps englouti tout ce qu'il y avait eu de vivant dans cette vallée. Le soleil se couchait derrière les montagnes de Toukhlia en s'enfonçant dans de légers nuages incarnats ; les sombres forêts d'épicéas autour du village murmuraient faiblement et furtivement, comme si elles se transmettaient une sinistre nouvelle. Seule la terre, on ne sait pourquoi, bourdonnait et gémissait sourdement ; l'air, bien que transparent et frais, palpait, rempli d'un grondement étrange et imprécis qui donnait le frisson même aux plus courageux. Et, très loin dans la forêt, dans les ravins profonds et ténébreux, au milieu des amas infranchissables de troncs abattus par les tempêtes, hurlaient les loups, glapissaient sans cesse les renards, bramaient les cerfs, mugissaient les aurochs. Mais comme tout est calme dans le village mort ! Le ciel est si transparent et si profond ! Mais non ! Le soleil vient soudain de disparaître derrière un épais nuage noir et vivant qui arrive de l'ouest, remplissant l'air de cris sauvages et s'abaissant au-dessus du village. Ce sont les annonciateurs et les compagnons inlassables de la horde, les corbeaux et les choucas qui se sont rassemblés en bandes innombrables, présentant un butin abondant. Les sinistres oiseaux tournoient dans le ciel, leur nuée épaisse se déchire en lambeaux qui se dispersent dans différentes directions comme des nuages chassés par la tempête. Les paisibles toits de Toukhlia se sont recouverts en un clin d'œil de ces hôtes noirs dont le cri ressemble au bouillonnement de l'eau dans un immense chaudron. Immobiles et silencieux, les villageois considèrent ces repoussants oiseaux et maudissent en leur for intérieur ces messagers de la mort et des ruines.

Mais le tableau changea rapidement. Comme les eaux des crues d'automne se précipitent à travers la fissure d'une digue,

ainsi se déversèrent dans la vallée des monstres noirs poussant des cris affreux. Leurs rangs se pressaient les uns derrière les autres, sans fin ni frein. Comme l'eau au pied d'une chute, ils s'immobilisaient à la sortie de l'étroit défilé et s'alignaient en longues rangées, puis ils se déplaçaient lentement, inondant sans entrave la vallée déserte. En tête, sur la route, chevauchaient le terrible géant Bourounda sur un cheval blanc et, à ses côtés, un cavalier de moindre taille, Tougar Vovk.

Ils avançaient avec précaution comme si, à chaque instant, ils attendaient une attaque du côté des villageois. Mais personne ne s'opposait à leur progression. Les habitants de Toukhlia semblaient avoir été anéantis par la peste. Les premiers rangs des Mongols se jetèrent sur les khatas avec des cris furieux afin de massacrer et de piller comme ils le faisaient d'habitude, mais il n'y avait personne à tuer, les maisons étaient vides. Hurlant de colère, les barbares couraient de khata en khata, arrachant les portes, piétinant les clôtures et les portes cochères, défonçant les tonneaux et les paniers, démolissant les poêles. Mais toute leur fureur était vaine, personne ne se montrait dans le village.

— Maudits chiens ! maugréait Bourounda. Ils ont eu vent de notre arrivée et se sont cachés !

— Peut-être allons-nous passer la nuit ici, bégadyr ? demanda Tougar Vovk en laissant sans réponse la remarque de Bourounda.

— Nous n'irons pas nous coucher avant d'avoir trouvé ces chiens ! répondit Bourounda. Mène-nous vers la sortie de cette fosse ! Nous devons nous assurer une issue.

— La sortie est garantie, le tranquillisa Tougar Vovk, mais il trouvait lui-même très étrange que tous les habitants eussent si rapidement quitté le village. Et, bien que le boyard essayât de rassurer le bégadyr, il lui demanda tout de même d'ordonner aux guerriers de cesser la recherche du butin et de se dépêcher vers la sortie. L'avant-garde de la horde se mit en marche sans enthousiasme alors que l'arrière-garde continuait à déferler du défilé, remplissant de plus en plus la vallée.

Le détachement de tête avait déjà quitté le village et s'approchait de la gorge creusée en amont dans le rocher. Depuis la vallée il était impossible de voir quoi que ce fût à l'intérieur du passage et les Mongols s'approchèrent sans crainte tout près de la paroi rocheuse. Mais, soudain, d'en haut, d'énormes pierres se mirent à tomber, mutilant et tuant les barbares. Les cris des rescapés, des blessés et des mourants s'élevèrent dans le ciel. Des oiseaux rapaces se mirent à tourner au-dessus de leurs proies. Les Mongols s'apprêtaient déjà à battre en retraite mais Bourounda et Tougar Vovk se jetèrent à leur rencontre, les épées au clair.

— Où allez-vous, insensés ? hurlait Bourounda comme un tigre enragé. Voilà la sortie, là, devant vous ! En avant, suivez-moi !

Et, repoussant devant lui le gros de l'avant-garde, il se précipita dans l'entrée sombre du défilé. Mais là les agresseurs furent accueillis comme il se doit. Une grêle de pierres s'abattit sur leurs têtes et plus d'un guerrier de Gengis-khan eut les yeux inondés de sang ou éclaboussa les parois du défilé avec sa cervelle giclant de son crâne fracassé. Des cris et des gémissements sortaient du sombre passage comme de l'enfer mais ils étaient couverts par la voix toujours plus forte de Bourounda : « En avant, cœurs de lièvres, suivez-moi ! » et de nouveaux groupes entraient dans la gorge malgré l'avalanche de pierres.

— En avant vers l'amont ! criait Bourounda qui se protégeait à l'aide de son bouclier contre les pierres qui tombaient sur lui. Pendant ce temps, Tougar Vovk, ayant aperçu au-dessus de lui un groupe de jeunes gens de Toukhlia, ordonna aux Mongols se trouvant devant l'entrée de tirer des flèches sur eux. Des cris de douleur se firent entendre en haut et les Mongols hurlèrent de joie. Mais, vengeant leurs trois camarades blessés, les jeunes gens de Toukhlia se mirent à lancer sur les agresseurs d'énormes pierres, avec une énergie redoublée. Tout cela n'aurait pas pu retenir l'obstiné Bourounda s'il n'avait aperçu au milieu du défilé, au-delà d'un détour, un obstacle imprévu :

le passage était comblé jusqu'en haut par d'énormes rochers. Et, de plus, les villageois se mirent à attaquer de plus belle. Les pierres tombaient dru comme grêle, les Mongols succombaient les uns après les autres et Bourounda comprit enfin que son obstination était vaine car il ne pourrait pas passer avant d'avoir chassé l'adversaire qui se trouvait au-dessus de lui.

— En arrière ! ordonna Bourounda et les quelques rescapés du détachement qui avait entrepris cette attaque sortirent précipitamment du défilé comme des pierres lancées par une fronde.

— Le passage est barré ! dit Bourounda au boyard en respirant péniblement et en essuyant la sueur et le sang de son visage.

— Laissons-les tranquilles pour aujourd'hui, qu'ils se réjouissent ! proposa Tougar Vovk.

— Non ! s'écria Bourounda en regardant le boyard avec arrogance. Les guerriers du grand Gengis-khan ne remettent jamais au lendemain ce qu'ils peuvent faire le jour même !

— Mais qu'est-ce que nous pouvons entreprendre aujourd'hui ? demanda Tougar Vovk en regardant avec un frisson la sombre entrée du défilé d'où parvenaient encore les gémissements désespérés des blessés à mort qui n'avaient pas été achevés.

— Il va falloir chasser ces chiens de là-haut ! s'écria haineusement Bourounda en montrant de la main le sommet de la paroi rocheuse. Qu'on apporte des échelles ! Que les guerriers du premier échelon montent sur celles-ci et que ceux qui se trouvent derrière eux tirent des flèches sur ces chiens ! On verra bien qui va prendre le dessus !

On apporta des échelles prises dans les khatas les plus proches et, sur le conseil de Tougar Vovk, on les assembla entre elles à l'aide de perches transversales de manière à former une sorte de herse. Les villageois observaient tranquillement ces préparatifs. En poussant des cris, les Mongols soulevèrent cet appareil pour le porter vers la paroi rocheuse. Les

habitants de Toukhlia se mirent à lancer sur eux des pierres, des flèches et des pieux, mais ils ne pouvaient rien faire contre les assaillants, car si l'un d'eux tombait, atteint par un projectile, les autres continuaient à avancer l'énorme échelle et de nouveaux hommes remplaçaient les blessés. Pendant ce temps, les Mongols qui se trouvaient en arrière tiraient sans cesse des flèches, obligeant les villageois à reculer. La terrible échelle s'approchait rapidement de la paroi. Les habitants de Toukhlia commencèrent à s'inquiéter....

Non loin du lieu du combat, protégé contre les traits par un gros rocher, Zakhar Berkout était assis sur de la paille et donnait des soins aux blessés. Il extrayait les flèches des blessures, lavait les plaies avec l'aide de Miroslava et les pansait après y avoir appliqué un baume dont il connaissait le secret, quand soudain quelques combattants désarmés accoururent pour l'avertir du danger.

— Mes enfants, je ne sais que vous conseiller, dit le vieillard.

Mais Miroslava se leva et courut examiner la situation.

— Ne craignez rien, dit-elle aux villageois, nous allons leur faire entendre raison ! Qu'ils tirent leurs flèches, quant à vous, prenez les lances en mains et mettez-vous à plat ventre ! Aussitôt que les premiers Mongols apparaîtront jusqu'à mi-corps, vous les repousserez tous ensemble ! Ils vous protégeront contre les flèches et, après avoir rejeté les premiers, vous pourrez également refouler les suivants. Les ténèbres nous favorisent et, après avoir eu raison des assaillants, nous pourrons passer une nuit tranquille.

Sans rien objecter, les villageois se couchèrent sur la terre, serrant leurs lances dans leurs mains. Les flèches tombèrent encore pendant quelque temps, puis le tir cessa, indiquant que les premiers Mongols avaient commencé à monter sur l'échelle. Retenant leur respiration, les gens de Toukhlia restaient allongés sur le sol et attendaient les ennemis. On entendait déjà le crissement des barreaux, la respiration haletante des Mongols, le tintement de leurs armes et, lentement, craintivement, appa-

rurent devant les yeux des hommes à plat ventre des chapkas poilues et, sous elles, des têtes horribles avec de petits yeux étincelants. Comme ensorcelés, ces yeux regardent fixement et avec inquiétude les hommes couchés par terre. Mais les têtes continuent à s'élever de plus en plus haut ; on voit déjà les épaules recouvertes de pelisses velues, les larges poitrines, et, à cet instant, les défenseurs se dressent avec un cri terrible et leurs lances se plongent profondément dans les poitrines des assaillants. Des cris, des hurlements ici et là, une courte lutte, des mouvements convulsifs, des malédictions, des gémissements et, comme une lourde avalanche, les ennemis s'écroutent de l'échelle, entraînant dans leur chute ceux qui les suivent. Sur ce tas de vivants et de morts, sur ces corps humains ensanglantés, pantelants et hurlants, entremêlés dans un chaos inimaginable, tombent d'énormes blocs de pierre et, au-dessus de cet enfer à demi-masqué par le rideau de la nuit, s'élèvent vers le ciel les cris de triomphe des gens de Toukhlia, les hurlements de douleur des Mongols et les imprécations tonnantes et terribles du bégadyr Bourounda qui se démène comme un possédé en s'arrachant les cheveux. En fin de compte, hors de lui, l'épée au clair, il bondit vers Tougar Vovk.

— Chien au visage pâle ! hurla-t-il en grinçant des dents. Double traître, c'est de ta faute ! C'est toi qui nous as amenés dans ce traquenard d'où nous ne pouvons plus sortir !

Tougar Vovk, pas du tout habitué à de telles paroles, s'enflamma comme de la poudre. Sa main saisit instinctivement son épée, mais à ce même instant son cœur se crispa si fortement et si douloureusement que sa main s'affaiblit, retomba comme une loque, et, la tête baissée, les dents serrées, il prononça d'une voix étranglée :

— Grand bégadyr, tu as tort dans ta colère envers le fidèle serviteur de Gengis-khan. Je ne suis pas responsable de ce que ces rustres nous résistent. Ordonne à ton armée de s'installer ici pour la nuit et de se reposer. Demain matin tu verras toi-même qu'ils se disperseront sous nos flèches comme des feuilles mortes en automne après un coup de vent.

— Mais oui ! hurla Bourounda. Pour qu'ils nous attaquent pendant la nuit dans les khatas et coupent la gorge à toute mon armée !

— Ordonne à tes guerriers d'incendier les khatas et de dormir à la belle étoile !

— Comme tu es rusé ! Tu me dis tout ça afin de calmer ma colère et de te justifier ! Mais c'est toi qui nous as amenés ici et c'est toi qui dois nous faire sortir d'ici et ceci, demain même, sans perdre ni temps, ni hommes ! Tu entends ce que je te dis ? Il devra en être ainsi, sinon malheur à toi !

En vain Tougar Vovk assurait le sauvage bégadyr que ce n'était pas lui le responsable, qu'il avait proposé ce plan car il pensait que c'était la meilleure solution, que le Conseil des chefs mongols avait approuvé cette proposition et qu'aucun guide ne pouvait garantir l'absence d'obstacles inattendus en cours de route. Mais toutes ces paroles avaient autant d'effet que s'il parlait à un mur.

— Entendu, boyard, dit enfin Bourounda, je vais faire comme tu le demandes, mais demain tu dois tout de même trouver le moyen de nous faire sortir de ce guet-apens. Sinon, malheur à toi ! C'est tout ce que j'ai à te dire ! J'attends de toi des actes et non des paroles !

Et il tourna le dos au boyard avec mépris pour se diriger vers ses Mongols auxquels il ordonna d'une voix de stentor d'incendier immédiatement le village de tous les côtés et d'éloigner de la vallée tout ce qui pourrait servir à l'ennemi de couverture pour une attaque nocturne. Les Mongols poussèrent des cris de joie : ils attendaient cet ordre depuis longtemps. Aussitôt, de tous côtés, le village se mit à flamber, des langues de feu percèrent l'obscurité épaisse qui enveloppait la vallée. Des panaches de fumée envahirent les rues. Les toits de chaume craquaient, léchés par les flammes sanglantes. De dessous les toitures le feu s'élançait vers le ciel et semblait tantôt s'abaisser, tantôt bondir, essayant d'atteindre les nues. Parfois un coup de vent appliquait de nouveau la flamme contre le sol où elle laissait échapper des étincelles dorées, scintillait,

s'agitait comme un lac de feu. Le fracas des poutres et des murs qui s'effondraient retentissait sourdement dans la vallée ; les meules de blé et de foin ressemblaient à des tas de charbons incandescents et il en fusait parfois de pâles mèches de feu ; les arbres brûlaient comme des bougies, projetant haut dans le ciel leurs feuilles ardentes, comme un essaim de mouches dorées. Toute la vallée de Toukhlia rappelait maintenant un enfer inondé de feu ; les Mongols allaient et venaient, couraient autour des maisons en flammes, poussant des cris sauvages et jetant dans le feu tout ce qui leur tombait sous la main. Le vieux tilleul, témoin des réunions de la communauté, s'écroula avec un gémissement plaintif, abattu par les haches mongoles. L'air dans la vallée s'était échauffé comme dans un véritable chaudron et bientôt un vent impétueux s'abattit depuis le sommet de la montagne, faisant tourbillonner les étincelles, soulevant la paille enflammée et les braises, les projetant comme des flèches de feu. Pour la première fois de son existence, le torrent de Toukhlia voyait un tel déluge de feu ; pour la première fois, il se réchauffa sur son froid lit de pierres. Il y avait déjà bien deux heures que durait l'incendie et les villageois le considéraient en silence, avec une expression de tristesse impuissante, depuis le haut de l'escarpement. Puis les Mongols se mirent à éteindre les restes qui se consumaient, les jetant dans le torrent, et ils commencèrent à creuser un large fossé tout autour de leur camp. Au milieu, les tentes pour les chefs furent dressées en quelques instants ; le reste de l'armée devait passer la nuit à la belle étoile, sur le sol réchauffé par l'incendie.

De nouveau les ténèbres envahirent la vallée de Toukhlia. Les Mongols auraient volontiers allumé des feux de bois dans le camp mais cela s'avéra impossible : ils venaient seulement de se rendre compte que l'incendie avait anéanti le village et que tout ce qui pouvait brûler avait été soit incendié, soit entraîné par le torrent. La horde dut dormir et monter la garde dans l'obscurité, même la profondeur du fossé était restée insuffisante car on n'y voyait que goutte pour creuser. Bourounda, courroucé, mécontent, l'œil mauvais, arpentait le camp, véri-

fiait les tranchées et les postes de garde se trouvant auprès d'elles, conversait avec les chefs et leur donnait des ordres en indiquant comment il fallait se protéger contre les attaques nocturnes. Il était déjà près de minuit quand un certain calme s'établit dans le camp ; seuls les cris des sentinelles et le grondement de la chute d'eau troublaient le silence.

En un seul endroit du camp mongol brillait une lumière : c'était un lumignon à résine qui brûlait d'un éclat inégal dans la tente de Tougar Vovk. La flamme pâle clignotait, grésillait et fumait, engloutissant la résine fondue et répandant une lumière incertaine et lugubre à l'intérieur de la tente du boyard. Celle-ci était froide et déserte tout comme le cœur de Tougar Vovk qui allait et venait, plongé dans des pensées affligeantes. Les paroles hautaines de Bourounda déchiraient son âme fière. Elles étaient comme autant de soufflets et soudain, le boyard, comprit tout, se rendant compte qu'il avait choisi une voie des plus hasardeuses.

— Péta m'a promis les faveurs de Gengis-khan, murmurait-il, mais ce scélérat de Bourounda se conduit envers moi comme envers un chien. Suis-je donc leur serviteur, le plus misérable des valets de cet esclave ? Péta m'a promis de me faire don de toutes les montagnes et de la grande principauté des Carpates alors que Bourounda me menace des pires châtiments. Et il n'y a pas à douter qu'il tiendra sa parole, le maudit ! Il me faut donc me soumettre à lui ? Il n'y a rien à faire ! Je suis entre ses mains. Je suis un esclave, comme me l'a dit ce rustre de Maxyme ! A propos, j'ai bien fait de me rappeler de lui. Où est-il ? Ne serait-il pas possible de me servir de lui pour exécuter l'ordre de Bourounda ? Ne serait-il pas possible, par exemple, de l'échanger contre la libre sortie de ce traquenard ? C'est une bonne idée !

Il appela deux Mongols qui dormaient non loin de sa tente et leur ordonna de trouver et de lui amener le prisonnier. Les guerriers partirent avec réticence, en maugréant ; il semblait que l'atmosphère même de la vallée de Toukhlia relâchait la sévère discipline mongole...

Mais où était donc Maxyme ? Comment se sentait-il en captivité ?

Il était assis au milieu d'une rue de Toukhlia, enchaîné tout juste en face de la khata de son père, le visage tourné vers la cour où il avait joué dans son enfance, où, hier encore, il était en liberté, occupé à ses affaires quotidiennes et où maintenant allaient et venaient des groupes de hideux Mongols. On l'avait amené sur un cheval et quand avait retenti l'ordre de s'arrêter ici et d'incendier le village, on avait jeté le jeune homme à terre. Personne ne faisait attention à lui et ne le gardait, mais il ne pouvait pas être question de s'échapper car alentour traînaient des groupes de Mongols en maraude qui ne cessaient de crier et de détruire tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Maxyme ne savait pas ce qui se passait autour de lui et il restait assis sur la route sans faire un seul mouvement, comme une borne en pierre sur le bas-côté. Sa tête était vide, il n'arrivait pas à rassembler ses idées, même ses impressions ne voulaient pas se réunir en une image unique et d'un seul tenant et ne faisaient que danser devant ses yeux comme des oiseaux noirs effarouchés. Il ne ressentait qu'une seule chose bien distinctement : les chaînes l'enlaçaient comme de froids serpents de fer et elles suçaient toutes les forces de son corps et toutes les pensées de son cerveau.

Soudain le ciel s'embrasa au-dessus de lui, des panaches de fumée s'abattirent sur la route et enveloppèrent Maxyme, lui rongeaient les yeux et lui coupant la respiration. C'était le village de Toukhlia qui brûlait. Le jeune homme restait assis au milieu des khatas en flammes, sans faire un seul mouvement. Le vent rabattait sur lui la fumée, le couvrait d'étincelles, le plongeait dans l'air brûlant, mais il semblait ne s'apercevoir de rien. Il aurait été heureux de mourir avec son village natal, de s'élever dans l'air comme une étincelle et de s'y éteindre là-haut dans l'azur clair et froid, tout près des étoiles dorées. Mais les chaînes ! Elles pesaient sur lui comme un énorme fardeau... La khata de son père se mit à brûler, la flamme s'élança sous le toit, s'enroula comme un serpent de feu autour

des fenêtres, jeta à travers la porte un coup d'œil dans la khata et en fit sortir des tourbillons de fumée afin d'y trouver place. Comme glacé par la mort, Maxyme regardait l'incendie : il lui semblait que dans sa poitrine quelque chose se rompait, flam-bait et lui faisait mal. Puis sa maison s'embrasa, le toit s'effondra, les coins des murs se crevassèrent et, de la masse incandescente, toute une mer d'étincelles s'éleva vers le ciel. Maxyme poussa alors un cri de douleur et se leva afin de courir quelque part, de sauver quelque chose, mais, après avoir fait un seul pas, il s'écroula, à bout de forces, comme fauché et il perdit connaissance.

L'incendie s'était déjà éteint, une fumée âcre et chaude remplissait toute la vallée. Les Mongols qui, sous la conduite de Bourounda et de Tougar Vovk, avaient affronté les habitants de Toukhlia auprès du défilé, avaient cessé depuis longtemps de pousser des cris belliqueux, le ciel au-dessus de la vallée s'était éclairci et couvert d'étoiles scintillantes, et le calme était revenu dans le camp mongol, mais Maxyme continuait à rester étendu au milieu de la route, comme mort, devant les restes calcinés de sa maison natale. Les étoiles regardaient avec pitié son visage pâle souillé de sang ; sa poitrine se soulevait presque imperceptiblement, seul signe que l'homme qui gisait était encore vivant. Les Mongols le trouvèrent dans cet état et furent tout d'abord très effrayés, pensant que le prisonnier s'était étouffé pendant l'incendie. Mais quand on l'aspergea d'eau, quand on lui lava le visage et qu'on lui donna à boire, il cligna des yeux et regarda autour de lui.

— Il est vivant ! hurlèrent joyeusement les Mongols qui saisirent sous les bras le prisonnier épuisé, sur le point de perdre connaissance, et le traînèrent vers la tente du boyard.

Même Tougar Vovk s'effraya en voyant dans quel état effroyable et déplorable se trouvait le jeune homme. Le visage qu'on venait de laver était très pâle, presque vert, les lèvres étaient gercées par la chaleur et par la soif, les yeux, rougis par la fumée, étaient ternes, comme vitreux, par suite de la fatigue et des souffrances morales, les jambes tremblaient

comme chez un vieillard centenaire et, après être resté debout pendant quelques instants, Maxyme dut s'asseoir sur le sol. Les Mongols s'éloignèrent ; le boyard regarda longuement son prisonnier d'un air songeur et sans dire un seul mot. Pourquoi donc haïssait-il cet homme ? Pourquoi l'avait-il condamné à un sort si cruel ? Pourquoi n'avait-il pas ordonné de le tuer immédiatement et l'avait-il livré aux Mongols afin que ceux-ci le fassent mourir lentement mais inexorablement, car il était clair qu'ils ne le relâcheraient pas vivant et qu'aussitôt qu'ils en auraient assez de le traîner avec eux, ils le tueraient comme une bête et l'abandonneraient sur la route. Pourquoi donc s'était-il mis à exécuter ce pauvre jeune homme ? Peut-être parce qu'il avait sauvé la vie de sa fille ? Ou peut-être parce qu'il avait conquis le cœur de celle-ci ? Ou bien pour son courage et sa sincérité dignes d'un chevalier ? Ou parce qu'il voulait être son égal ? Eh bien maintenant, ils étaient vraiment des égaux : ils étaient tous deux prisonniers et tous deux malheureux. Tougar Vovk sentait que sa colère contre Maxyme était en train de s'apaiser comme un incendie qui a tout dévoré. Aussitôt après la prise du jeune homme, le boyard avait essayé de le consoler, non pas parce qu'il ressentait de la compassion mais pour l'amadouer. Maxyme s'était alors refusé à lui répondre. Il est vrai que le boyard avait donné des conseils que Maxyme ne pouvait pas suivre. Tougar Vovk lui avait recommandé d'entrer au service des Mongols et de les faire passer à travers la montagne en échange d'une grosse récompense. Il l'avait menacé que, dans le cas contraire, les Mongols le massacraient. « Qu'ils me tuent ! » ce furent là les seuls mots que le boyard entendit de Maxyme ; mais il était étonnant que, déjà alors, ces fières paroles, témoignant de la fermeté de caractère du jeune homme et de son grand amour de la liberté n'avaient non seulement pas courroucé le boyard mais lui en avaient tout au contraire énormément imposé. Maintenant, il sentait clairement que son cœur dégelait. Sur les cendres du libre village de Toukhlia, il commençait à comprendre que les habitants avaient agi envers lui tout à fait logiquement et équita-

blement et sa raison, bien qu'aveuglée par la soif du pouvoir, n'était tout de même pas si sourde à la voix de sa conscience pour ne pas reconnaître ce fait. Le boyard avait médité sur tout cela aujourd'hui et c'était avec de tout autres yeux et de tout autres sentiments qu'il regardait Maxyme assis dans la tente, épuisé, à demi-mort. Il s'approcha de lui, le prit par la main et voulut le relever pour le faire asseoir sur un banc.

— Maxyme, dit-il avec douceur, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Laisse-moi tranquille ! gémit le prisonnier d'une voix faible. Laisse-moi mourir en paix !

— Maxyme, tu es encore si jeune, pourquoi penses-tu à la mort ? Je me demande comment faire pour te libérer et toi tu parles de mourir ! Lève-toi, assieds-toi ici, sur le banc, reprends des forces, je dois te parler.

Bien que Maxyme ne comprît pas la moitié de ce que disait le boyard et ne crût qu'à demi en ses paroles et en sa bonté, mais la faiblesse, la faim et la fatigue exigeaient avec trop d'insistance qu'il reprît des forces et il ne refusa pas l'hospitalité proposée. Une coupe de vin généreux le regaillardit aussitôt, évoquant ses forces pour une vie nouvelle ; un morceau de viande rôtie assouvit sa faim. Pendant qu'il mangeait, le boyard, assis en face de lui, lui instillait par des paroles bienveillantes le courage et la volonté de vivre.

— Stupide jeune homme, disait-il, des êtres comme toi doivent vivre et non pas penser à la mort. La vie est une chose trop précieuse et il est impossible de l'acheter même en échange de tout un trésor.

— La vie en captivité est impossible ! répliqua Maxyme. Mieux vaut mourir...

— Oui, ça se comprend, prononça le boyard, mais je te dis que tu peux retrouver la liberté.

— En trahissant mon peuple, en menant les Mongols à travers la montagne ?... Non, il vaut mieux mourir que retrouver la liberté d'une telle manière !

— Ce n'est pas de cela que je veux te parler, continua le boyard en souriant, mais de ce que, sans cette trahison, comme tu appelles ça, tu peux être libre aujourd'hui même.

— Comment ? demanda Maxyme.

— Je savais que cela t'intéresserait, dit le boyard en souriant de nouveau. Eh bien, mon cher, voilà de quoi il s'agit. Tes compatriotes nous ont bouclés dans cette vallée. Il est clair que leur résistance ne peut que faire rire, car ils ne pourront pas nous arrêter. Mais nous ne voulons pas perdre de temps. C'est de cela qu'il s'agit.

A cette nouvelle, les yeux de Maxyme se mirent à briller de joie.

— Tu dis que mes compatriotes vous ont bouclés ? s'écria-t-il. Et que vous ne pouvez pas sortir d'ici ? Gloire à Dieu ! J'espère que vous ne vous échapperez pas d'ici. Les habitants de Toukhlia sont des gens tenaces : s'ils réussissent à s'emparer de quelqu'un, ils n'aiment pas le laisser filer entre leurs doigts !

— Tu m'en diras tant ! l'interrompit le boyard. Ne te réjouis pas prématurément. Nos forces sont telles qu'une poignée de tes compatriotes ne signifie rien contre elles ! Je te le répète : il ne s'agit pas de savoir s'ils pourront nous immobiliser pendant longtemps ou non. Nous n'avons pas de temps, chaque minute nous est chère ! Nous nous dépêchons !

— Que voulez-vous de moi ?

— Eh bien voilà. Aujourd'hui je pense aller voir tes compatriotes encore une fois pour mener des pourparlers : je veux leur promettre ta personne en échange du libre passage. Aussi je pense que tu vas me suggérer quelles paroles pourront toucher le cœur des membres de la communauté et de ton père pour qu'ils acceptent notre proposition.

— C'est en vain que tu entreprends une telle démarche, boyard. Mes compatriotes n'accepteront jamais un tel échange.

— Ils ne l'accepteront pas ? s'écria le boyard. Et pourquoi donc ?

— Les villageois vont se battre jusqu'au dernier homme afin de ne pas vous laisser passer par la montagne. Et vous

croyez qu'en échange d'une si petite concession, ils trahiront leurs frères de la montagne et de l'autre côté, dont les villages seraient alors détruits comme notre Toukhlia ?

— Oui, ils seront rasés de fond en comble, sot jeune homme ! dit le boyard. Les forces de tes compatriotes sont trop insignifiantes pour arrêter notre avance.

— Boyard, il ne faut pas chanter triomphe avant la victoire ! Là où la nature elle-même vous immobilise par ses escarpements et par ses rochers, il n'y a pas besoin d'une grande quantité de combattants pour vous tenir tête !

— Mais tout de même, dis-moi comment je devrai parler à ton père et aux autres villageois afin que mes paroles atteignent leurs cœurs ?

— Parle sincèrement, dis la vérité, ce sont les seules paroles magiques qui existent.

— Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, pas de cela ! répliqua le boyard avec mécontentement. Tout n'est pas si simple chez vous. Ton père est un vieux sorcier qui connaît la parole qui touche tous les cœurs et il doit te l'avoir apprise. Car sans celle-ci tu n'aurais jamais pu gagner à ta cause mes archers qui ont combattu avec un tel acharnement contre les Mongols, sans promesse d'aucune récompense, mais certainement encore mieux que si on leur avait promis une grosse somme d'argent.

Maxyme eut un sourire.

— Tu es un drôle d'homme, boyard ! dit-il. Je ne connais pas de parole magique, mais je te dis clairement : si même je la savais, je ne te la dévoilerais pas afin que tu ne puisses pas incliner mes compatriotes à effectuer un tel échange.

La colère s'empara du fier boyard.

— N'oublie-pas qui tu es et où tu te trouves ! s'écria-t-il. Souviens-toi que tu es prisonnier et que ta vie dépend du caprice de n'importe quel Mongol !

— Que signifie ma vie... répondit tranquillement Maxyme. Je ne tiens plus à elle ! Quiconque a connu la captivité même pour un court instant, celui-là a éprouvé quelque chose de pire que la mort.

A cet instant le rideau de la tente se souleva et Miroslava entra d'un pas rapide. Elle jeta un bref coup d'œil autour d'elle et, sans apporter la moindre attention à son père, elle s'élança vers Maxyme.

— Ah, tu es donc ici ! s'écria-t-elle. Voilà pourquoi j'avais si envie de revenir ! Mon faucon ! Maxyme ! Qu'est-ce qu'ils vont faire de toi ?

Maxyme restait assis, comme pétrifié, sans détourner ses yeux de Miroslava qui tenait sa main. Les paroles de la jeune fille étaient pour lui comme un carillon pascal, comme la rosée vivifiante pour une fleur fanée.

Et elle, comme une colombe, se serrait contre lui, arrosait de ses larmes les lourdes entraves, lavait le sang desséché sur les mains. Comme le cœur de Maxyme se réchauffa et se réjouit quand Miroslava se rapprocha de lui et le caressa de sa main délicate ! Comme son sang se mit à pulser fougueusement dans ses artères ! Comme l'amour de la vie s'éveilla impétueusement en lui ! Mais les chaînes l'oppressaient impitoyablement, lui rappelant qu'il était captif et que la hache mongole ensanglantée pendait au-dessus de sa tête ! Comme une vipère, cette pensée se glissa dans son cœur en cet instant de bonheur et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Miroslava ! dit-il en se détournant. Pourquoi es-tu venue ici ? Pour augmenter ma torture ? J'étais déjà prêt à mourir mais tu as de nouveau éveillé en moi la soif de vivre !

— Mon chéri ! répondit Miroslava. Ne perds pas l'espoir. Je suis venue ici, dans ce camp ennemi, à travers tous les dangers afin de te dire : ne perds pas l'espoir !

— A quoi bon l'espoir ? Il ne réussira pas à rompre mes chaînes !

— Mais mon père les rompra.

— Oh, ton père ! Il m'a dit qu'il était prêt à le faire, mais il exige de moi un service tel que je ne peux pas le lui rendre.

— Quel service ?

— Il veut aller chez mes compatriotes et conclure avec eux un accord d'après lequel, en échange de ma personne, les Mon-

gols pourraient sortir de cette vallée et il exige de moi que je lui dévoile la parole magique qui lui permettrait de conquérir le cœur des habitants de Toukhlia.

Mirolava regarda enfin son père avec un étonnement qui se transforma peu à peu en joie.

— Père, demanda-t-elle, c'est vrai, ce qu'il dit là ?

— Oui ! répondit Tougar Vovk.

— Et tu penses que Maxyme connaît une telle parole ?

— Il doit la connaître. Car il t'a immédiatement comme enchaînée à lui. Cela n'a pas pu se passer sans sortilèges.

Mirolava, avec un sourire rempli d'un amour infini, regarda Maxyme puis, se tournant vers son père, elle demanda :

— As-tu la permission du chef mongol pour mener ces pourparlers ?

— Pas encore, mais c'est l'affaire d'une minute. Sa tente se trouve à côté de la mienne.

— Alors vas-y donc ! Pendant ce temps-là je persuaderai Maxyme de te dévoiler cette parole.

— Tu le persuaderas ?

— Tu verras ! Va donc voir le chef !

— Il a ensorcelé ma fille ! grommelait le boyard en sortant de la tente. Il l'a envoûtée, il n'y a pas d'autres explications ! Elle se pend elle-même à son cou !

— Mon amour ! Maxyme ! dit Mirolava aussitôt que son père fût sorti. Elle enserra le jeune homme dans ses bras et se mit à baiser ses lèvres pâles et gercées. Ne t'afflige pas ! Les Mongols ne sortiront pas de la vallée, ils périront tous ici !

— O Mirolava, ma petite étoile ! répondit tristement Maxyme. Je serais heureux de te croire, mais leur force est trop importante par rapport à celle des habitants de Toukhlia.

— On nous a envoyé des renforts de la montagne et d'au-delà de celle-ci.

— Ils sont mal armés.

— Ne t'inquiète pas. Ecoute : des centaines de haches retentissent dans la forêt ; encore quelques instants, et des centaines

de feux de bois vont s'allumer autour de la vallée et, auprès de chacun d'eux, nos charpentiers vont construire des machines à l'aide desquelles il sera possible de lancer des pierres jusqu'au milieu du camp mongol.

— Et qui donc a eu cette idée ? Qui a instruit nos charpentiers ?

— Moi, mon cœur. J'ai examiné plus d'une fois des machines pareilles qui se trouvaient sur les remparts de Halytch. Avant que le soleil ne se lève au-dessus des monts de Zélé-mègne, cinquante de ces machines commenceront à lancer des pierres sur les têtes des Mongols.

Maxyme enlaça passionnément Miroslava et la pressa fortement contre son cœur.

— Mon adorée ! dit-il. C'est toi qui sauveras notre région de Toukhlia !

— Non, Maxyme, répondit la jeune fille, ce ne sera pas moi mais ton père. Que valent mes pauvres catapultes contre une telle armée ennemie ? Ton père va diriger contre eux non pas des catapultes, mais une force telle qu'aucune horde ne pourra lui résister.

— De quelle force s'agit-il ? demanda Maxyme.

— Ecoute ! dit Miroslava.

Le silence se fit alentour et quelque part dans le lointain retentit le roulement sourd du tonnerre.

— Il va y avoir de l'orage, fit remarquer le jeune homme. Et alors ?....

— Alors ? répondit vivement Miroslava. Mais c'est la mort des Mongols ! C'est un destructeur plus fort qu'eux, mais un destructeur qui est de notre côté... Ecoute ce que je vais te dire !

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, bien qu'il n'y eût personne d'autres qu'eux dans la tente, puis, comme si elle n'avait pas confiance en ce silence et en ce vide, elle se pencha vers l'oreille de Maxyme et lui chuchota quelques mots. Comme saisi par une main puissante, Maxyme se leva avec une telle fougue que les chaînes cliquetèrent.

— Jeune fille ! Apparition enchanteresse ! s'écria-t-il en la regardant avec une inquiétude mêlée de profond respect. Qui es-tu ? Et qui t'a envoyée ici avec de telles nouvelles ? Car maintenant je vois que tu ne peux pas être Miroslava, la fille de Tougar Vovk. Non, tu es certainement le bon génie du Gardien protecteur de Toukhlia.

— Mais non, Maxyme, mais non, mon chéri ! dit l'étonnante jeune fille. C'est bien moi, cette même Miroslava qui t'aime tant qu'elle est prête à donner sa vie pour que tu sois heureux.

— Comme si je pouvais être heureux sans toi !...

— Maxyme, écoute bien ce que je vais te dire : échappe-toi immédiatement de ce camp !

— Comment pourrais-je sortir ? Les sentinelles ne dorment pas.

— Elles te laisseront passer. Tu vois, elles ne m'ont pas retenue ! Voilà ce qu'il faut faire : revêts ma robe et prends cette bague en or, c'est le chef des Mongols qui me l'a donnée en guise de laissez-passer. Tu la montreras aux sentinelles et elles te permettront de quitter le camp.

— Et toi ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je resterai avec mon père.

— Mais dès que les Mongols auront appris que tu m'as fait partir, ils ne t'épargneront pas. Et moi je ne veux pas cela !

— Ne crains rien en ce qui me concerne, je saurai bien me tirer d'affaire.

— Et moi aussi ! dit obstinément le jeune homme.

A cet instant le boyard entra, renfrogné, cramoisi. La colère et le mécontentement assombrissaient son front. Bourounda était devenu encore plus sévère envers lui, il avait accueilli avec des reproches la proposition d'échanger Maxyme et avait à grand peine donné son accord. Le boyard commençait de plus en plus à ressentir une certaine gêne comme si autour de lui étaient apparus les barreaux d'une cage en fer qui se resserraient de plus en plus.

— Eh bien ? demanda-t-il avec brusquerie, sans regarder ni sa fille ni Maxyme.

Une bonne idée vint à l'esprit de Miroslava.

— Tout va bien, père, dit-elle, seulement...

— Seulement quoi ?

— La parole de Maxyme est telle qu'elle est impuissante dans la bouche d'un autre. Ce n'est que lorsque lui seul la prononce qu'elle a de l'effet...

— Eh bien, que le diable l'emporte ! bougonna colèreusement le boyard.

— Mais non, père, écoute ce que je vais te dire. Ordonne de libérer Maxyme de ses chaînes et mène-le avec toi chez les habitants de Toukhlia. Voilà la bague de Péta : avec elle, les sentinelles le laisseront passer.

— Merci, ma petite, pour ce bon conseil ! « Mène-le chez les habitants de Toukhlia », autrement dit, laisse échapper de tes propres mains ta dernière chance de salut. Les villageois garderont mon prisonnier et me chasseront ! Non, il n'en sera pas ainsi ! J'irai seul et sans cette parole magique !

Miroslava s'affligea. Ses yeux limpides se remplirent de larmes.

— Mon petit faucon ! dit-elle en se serrant de nouveau contre Maxyme, fais comme je te le conseille : prends cette bague !

— Non, Miroslava, ne crains rien pour mon sort ! répondit le jeune homme. Je sais ce que je dois faire. Va et aide les nôtres ! Que notre Gardien vous assiste !

Les adieux de Miroslava et de Maxyme furent pénibles. La jeune fille savait que son bien-aimé était presque condamné à une mort certaine, bien qu'elle s'efforçât de ne pas le montrer. Après lui avoir donné un baiser furtif et lui avoir chaudement serré la main, elle sortit en courant à la suite de son père. Maxyme resta seul dans la tente du boyard et son cœur palpitait de joie imprécise, d'inquiétude et d'espérance.

## VII

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit dans la forêt ? demanda le boyard à sa fille alors qu'ils traversaient le camp mongol.

— On abat des arbres, répondit laconiquement Miroslava.

— Maintenant, pendant la nuit ?

— Il va bientôt faire jour.

Et vraiment, à peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles qu'au sommet des escarpements entourant la vallée de Toukhlia se mirent à vaciller des étincelles : les habitants de Toukhlia allumaient des feux de bois en battant le briquet. Quelques minutes plus tard ces feux se mirent à flamboyer tout autour, comme si dans l'obscurité brillaient les yeux de gigantesques loups prêts à sauter dans la vallée et à dévorer l'armée mongole. Des silhouettes sombres allaient et venaient auprès de chaque feu de bois. Les coups de hache se mirent à retentir avec une énergie redoublée.

— Mais qu'est-ce qu'ils font donc ? demanda le boyard.

— Ils équarrirent des troncs.

— Et pourquoi donc ?

— Tu le verras toi-même.

Ils continuèrent leur chemin à travers le camp. Par endroits les sentinelles les arrêtaient et il leur fallait montrer leurs laissez-passer. Les postes de garde considéraient les feux de bois avec inquiétude, réveillaient leurs chefs, mais ceux-ci, voyant que les villageois ne manifestaient aucune intention hostile, ordonnaient de ne pas sonner l'alarme mais de rester sur ses gardes. La présence d'un si grand nombre de feux était tout à l'avantage des Mongols qui n'avaient pas à craindre une attaque par surprise. On pouvait dormir tranquillement pendant que tout était éclairé alentour et demain une énorme besogne attendait les guerriers.

Tougar Vovk et sa fille avaient déjà franchi les limites du camp et, après avoir traversé un champ assez étroit, ils arrivèrent au pied de la paroi rocheuse. Ils errèrent longuement à la recherche d'un sentier jusqu'à ce que, en fin de compte,

parmi les buissons et les fougères, Miroslava trouvât ce qu'ils cherchaient. Ils commencèrent une ascension difficile.

— Qui va là? demanda-t-on depuis le feu de bois au-dessus de leurs têtes.

— Nous sommes des vôtres ! répondit Miroslava.

— Qui donc ? insistèrent les gens de Toukhlia en barrant le sentier.

Mais ils reconnurent rapidement Miroslava qui ouvrait la marche.

— Et qui est avec toi ?

— Mon père. Le bégadyr mongol l'a envoyé pour des pourparlers de paix avec vos doyens.

— A quoi bon ces pourparlers ? Nous n'attendons que l'apparition du soleil pour parler autrement avec eux !

— Fichtre, que vous êtes hardis ! dit Tougar Vovk en ricanant. Il ne vous reste pas longtemps à attendre cette joie. Mais qui sait si vos mères seront heureuses de voir vos têtes sur les piques des Mongols ?

— Tu ferais mieux de tenir ta langue en bride, corbeau ! répondirent les jeunes gars de Toukhlia en entourant le boyard.

— Allons, du calme ! rétorqua Tougar Vovk, essayant de les amadouer. Je ne vous souhaite pas ce que je viens de dire, je vous avertis seulement que cela ne serait pas des plus agréables. Et c'est pour vous éviter un tel sort que je veux parler à vos vieillards. J'ai pitié de vous, jeunes gens insensés ! Vous êtes prêts à aller aveuglément au devant de la mort sans vous demander si cela sera utile à quiconque. Je pense que vos vieillards sauront bien prendre la bonne décision.

En prononçant ces paroles, le boyard s'approcha du feu de bois auprès duquel des hommes étaient en train d'équarrir des troncs d'arbres ; d'autres perçaient des trous dans les poutres déjà prêtes alors que les troisièmes creusaient des logements et ajustaient des chevilles.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda le boyard.

— Devine, du moment que tu es si malin ! lui répondit-on avec ironie en rassemblant les troncs de manière à former deux

portiques renforcés par de solides traverses et en réunissant ensuite ces portiques en bas et en haut avec des madriers longitudinaux. Le boyard, pris d'une inspiration subite, s'écria en se tapant les cuisses :

— Une catapulte ! Qui vous a donc appris à construire une pareille machine ?

— Il s'est trouvé quelqu'un pour nous l'apprendre, répondirent les charpentiers et ils se mirent à tailler dans un gros tronc une espèce d'énorme cuiller dont l'extrémité du manche devait être coincée entre les brins fortement torsadés d'une solide corde tendue entre les montants du portique avant et qui pouvait être vigoureusement tordue à l'aide de deux treuils



incorporés aux montants. Dans la cuiller elle-même on pouvait mettre de grosses pierres qui seraient envoyées bien loin dans le camp mongol grâce à la force élastique de torsion de la corde.

Tougar Vovk regarda de tous les côtés : auprès de chaque feu de bois, des charpentiers (à Toukhlia chaque paysan savait manier la hache) construisaient des machines semblables alors que les jeunes gens, les femmes et les enfants confectionnaient des cordes.

« Oui, nos Mongols auront du mal à sortir de cette fosse sous l'avalanche de projectiles ! » pensa Tougar Vovk en s'enfonçant avec sa fille plus profondément dans la forêt par un sentier battu qui débouchait dans une clairière au milieu de laquelle brûlait un grand feu de bois autour duquel étaient assis les vieillards réunis pour tenir conseil.

— Miroslava, demanda Tougar Vovk après s'être tu pendant quelques instants, c'est toi qui leur as appris à construire ces catapultes ?

— Oui, c'est moi, répondit Miroslava et elle regarda attentivement son père, attendant une explosion de colère. Mais non ! Le visage du boyard exprima furtivement une certaine satisfaction.

— C'est bien, ma fille ! dit-il laconiquement.

Miroslava s'étonna, ne comprenant pas ce que signifiait ce changement d'humeur de son père et ne sachant pas que la confiance de celui-ci en l'heureux aboutissement de la campagne mongole et, qui plus est, en l'accomplissement des promesses mongoles avait sérieusement chancelé. Dans de telles circonstances, le boyard était obligé de se tenir plus près de la communauté et le comportement de sa fille était pour lui un soutien bienvenu.

Ils s'approchaient déjà de la clairière où les vieillards de Toukhlia avaient passé toute la nuit sans dormir. C'était un large espace découvert en pente douce vers le sud et fermé au nord par un rocher abrupt en schiste tendre des Carpates. Des épicéas géants entouraient la clairière en demi-cercle à

l'est, au sud et à l'ouest si bien que le soleil ne pouvait y regarder qu'en plein midi. Le sol était depuis longtemps pavé de dalles en pierre entre lesquelles poussaient une toison moëlleuse de mousse et des touffes de fougère à larges feuilles. Un seul sentier était tracé à travers la clairière. Il menait à une grotte profonde creusée dans la roche en forme de crypte ouverte au sud. Les parois de celle-ci étaient grises, sans aucune décoration ; en bas, on avait taillé des bancs et des niches dans la roche qui, ici, était rouge, calcinée, avec, par endroits, des traces de fumée ; l'unique ornement se trouvait au plafond : une demi-sphère sculptée dans la pierre, de la grandeur d'une niche de pain, bordée d'un brillant anneau en or, telle une couronne.

C'était l'antique sanctuaire du village de Toukhlia où les aïeux de la présente génération avaient adressé leurs prières au créateur suprême de la vie, à Dajbog-le-Soleil dont l'image était représentée sur le plafond par cette demi-sphère couronnée d'or. Bien que des moines chrétiens eussent baptisé les habitants de Toukhlia de longue date, pendant longtemps encore ceux-ci, tout en adressant leurs prières au Dieu des chrétiens dans l'église de Kortchyne, n'oublièrent pas les dieux de leurs bisaïeux. Le chemin de la Clairière radieuse n'était jamais envahi par les herbes, la flamme qui brûlait au milieu de l'éclaircie ne s'éteignait jamais (de là son nom de Clairière radieuse) et devant les petits autels de Lada et de Dide fumait souvent le genévrier odorant et tressaillaient les corps des pigeons qu'on leur avait sacrifiés, don des jeunes filles et des jeunes gens du village. Mais le peuple oublia peu à peu les dieux anciens. Les prêtres veillaient de plus en plus sévèrement à ce que les gens ne fissent pas de prières à l'ancienne mode ; les jeunes cessèrent d'apporter des offrandes à Lada et à Dide ; les enfants grandissaient sans rien savoir sur les dieux anciens et les coutumes de jadis ; c'était seulement parmi les vieillards qu'avaient subsisté les restes de l'antique religion libre et spécifique à la région, ce qui permettait à chaque communauté d'avoir son propre dieu (comme Toukhlia avait son Gardien). Ces religions ne menaçaient pas les gens de châtements et de

souffrances après la mort, mais, tout au contraire, elles considéraient que le plus terrible des châtements était la mort elle-même, la mort du corps et de l'âme pour les hommes iniques. La nouvelle religion, née loin en Orient, se mit à régner sur nos terres ou plutôt se mélangea à notre vieille religion et seule cette confusion lui donna la possibilité de s'intégrer sans conflit aux conceptions du peuple. Peu à peu mouraient les vieillards qui observaient l'ancienne croyance et, bien que certains d'entre eux fussent encore en vie, ils n'osaient pas professer leur foi ouvertement ; ils vivaient dans la solitude, ils dissimulaient en eux leur religion, sachant sciemment qu'elle irait à la tombe avec eux.

Un des derniers adeptes déclarés de la vieille religion dans notre Russie était Zakhar Berkout. Et, chose extraordinaire, il avait rapporté cet attachement du monastère, du moine Akynthe ! Le vieux guérisseur avait-il accidentellement parlé à son élève de cette antique religion si proche de la nature et de ses forces, ou bien le cœur du vieillard était-il aussi plus attiré par cette croyance que par le christianisme de Byzance, nul ne le savait, mais ce qu'il y avait de certain, c'est que, de son séjour chez le vieux moine, Zakhar rapporta un grand attachement à l'antique croyance et il jura de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Il connaissait bien la Clairière radieuse dans laquelle le feu du souvenir s'était depuis longtemps éteint, où ne fumait plus le genévrier odorant, et que les popes de Kortchyne avaient diffamé comme un endroit damné et impur. Mais malgré tout l'abandon dans lequel se trouvait la Clairière radieuse, personne jusqu'ici n'avait osé toucher à l'image du soleil, c'est-à-dire à cet anneau d'or dans la crypte, et l'image, en métal précieux continuait à briller au plafond, attendant les rayons du soleil de midi pour se mettre à scintiller de milliers d'étoiles. De son propre gré, Zakhar se chargea de la garde de cet antique sanctuaire ; le sentier menant à la grotte et que l'on pouvait encore deviner au milieu de la clairière fut de nouveau frayé par le vieillard ; chaque printemps, depuis déjà plus de cinquante ans, Zakhar, avant de partir herboriser dans la montagne,

passait une semaine dans la Clairière radieuse, dans la solitude, les prières et les méditations, et chaque fois, après un tel pèlerinage, il revenait au village encore plus enthousiaste, encore plus sûr de lui-même et plus pur. Maintes fois, les habitants de Toukhlia avaient vu depuis leur vallée monter les volutes de fumée bleuâtre du genévrier odorant au-dessus des cimes des épicéas entourant la Clairière radieuse et se disaient : « C'est le vieux Berkout qui adresse ses prières aux dieux anciens ». Et cela, sans ironie, sans haine, car Zakhar non seulement n'essayait pas de convertir quiconque à cette vieille religion, mais il enseignait jalousement qu'il fallait respecter les opinions et les croyances des autres.

C'était ici, dans la Clairière radieuse, que les doyens de Toukhlia s'étaient rassemblés pendant cette nuit terrible. Un grand feu de bois brûlait au milieu de la clairière ; les vieux épicéas bruissaient mystérieusement comme se rappelant des temps depuis longtemps révolus ; l'image en or du soleil dans le sanctuaire renvoyait les reflets sanglants des flammes ; les vieillards pensifs étaient assis, écoutant les coups de hache et les récits de Zakhar sur les temps jadis. Une étrange inspiration s'était emparée aujourd'hui du vieillard. Lui qui n'aimait pas pérorer sur la vieille religion, se mit à parler d'elle et cela, avec la tristesse dont il parlait des affaires les plus proches et les plus chères à son cœur. Il retraçait les exploits de Dajbog, les victoires de Svitovyde et il rappelait comment les trois pigeons sacrés, Dajbog, Svitovyde et Péroune avaient créé la terre à partir de grains de sable ; comment Dajbog avait cherché pendant trois jours au fond d'un précipice jusqu'à ce qu'il y eût trouvé trois grains, l'un de blé, l'autre de seigle et le troisième d'orge, et il en avait fait cadeau à Dide, le premier homme de la terre et à sa femme Lada ; comment Péroune leur avait fait don d'une étincelle et comment Svitovyde leur avait offert un cheveu duquel, après sa bénédiction, étaient apparus une vache et un pâtre nommé Volosse \*. Zakhar parla encore de

---

\* Volosse : cheveu en ukrainien. (N. du T.).

la vie des premiers hommes, du déluge pendant lequel les êtres humains s'étaient réfugiés dans les montagnes et les grottes, des géants antiques et de leur tsar, le Gardien de Toukhlia qui avait asséché le lac ensorcelé. Les vieillards écoutaient ces récits comme des révélations sur un monde nouveau et inconnu ; beaucoup de mots qu'ils employaient dans la conversation et dans les chansons sans les comprendre avaient acquis maintenant une signification logique et claire à leurs yeux, et Zakhar Berkout lui-même représentait pour eux le dernier de ces bons géants qui gardaient Toukhlia et dont les actions généreuses feraient l'objet des récits des générations à venir.

Une branche craqua sur le sentier. Miroslava et Tougar Vovk surgirent simultanément de l'obscurité de la forêt. Miroslava s'approcha immédiatement de Zakhar et le boyard s'arrêta à quelque distance du feu de bois.

— Père, dit Miroslava à Zakhar Berkout, j'ai vu ton fils !

— Mon fils ? demanda Zakhar avec calme comme s'il s'agissait de quelqu'un qui n'était plus de ce monde.

— Oui ! Je suis entrée dans le camp à l'aide de cette bague et j'y ai vu Maxyme. Espérons, père, qu'il sera bientôt en liberté.

— Ça sera difficile, ma fille, très difficile. Mais qui donc est venu avec toi ?

— C'est moi ! dit Tougar Vovk en s'avançant devant lui. Tu me reconnais ?

— Je me souviens de ton visage, c'est toi, le boyard Tougar Vovk. Qu'est-ce qui t'a amené chez nous ?

— Je suis venu vous voir, doyens de Toukhlia, en qualité d'ambassadeur du grand bégadyr Bourounda, le chef des Mongols.

— Et que veut le bégadyr Bourounda ? demanda Zakhar.

— Il m'a envoyé pour vous dire que sa force est grande et invincible, que c'est en vain que vous mettez en place des abattis sur votre route, que c'est en vain que vous cons-

truisez des catapultes, vous ne pourrez rien faire contre sa force.

— Ton Bourounda doit certainement nous craindre du moment qu'il essaie de nous effrayer. C'est un bon signe. Continue !

— Non, vieillard, tu ne dois pas négliger les paroles du chef des Mongols. Sa menace, c'est la moitié de la punition et sa punition est terrible, comme celle de Dieu ! Ecoute ce que Bourounda m'a ordonné de te transmettre. Le but de sa campagne, c'est le pays des Hongrois où règne Arpade qui était sujet du grand Gengis-khan mais ne désire plus reconnaître sa domination. Afin de punir l'insoumis, le grand Gengis-khan a envoyé ses forces vers le couchant. Quel intérêt avez-vous à vouloir retenir cette armée ? Bourounda, chef d'une partie de cette armée, veut se séparer de vous à l'aimable. Il tient entre ses mains un membre de votre communauté, ton fils, vieillard. Voilà ce que je dois vous faire savoir : enlevez vos abattis et laissez l'armée mongole sortir de votre vallée ; en échange, Bourounda est prêt à vous rendre son prisonnier sain et sauf. Je suis sûr que vous apprécierez quels avantages vous apporte sa clémence ! Votre résistance est vaine : de toute façon les Mongols détruiront vos abattis et iront leur chemin. Mais ils ne veulent pas perdre de temps dans votre vallée, ils ne veulent pas verser votre sang et ils sont prêts à vous rendre le prisonnier en échange de la possibilité de passer. Dans le cas contraire, il est clair qu'une mort certaine attend Maxyme et qui plus est, dans des souffrances inimaginables. De plus, une boucherie sanglante sera inévitable car, malgré toutes vos ruses, vous serez battus à plate couture ! Choisissez ce qui vous convient le mieux.

Les doyens de Toukhlia écoutèrent attentivement les propos de Tougar Vovk qui eurent vraiment de l'effet sur quelques-uns d'entre eux. Zakhar le remarqua et dit :

— Bonne gens, voulez-vous discuter ouvertement de la proposition de Bourounda ou bien allons-nous voter immédiatement ?

— Discutons ! répondirent les vieillards et Zakhar demanda alors au boyard de se retirer pour quelques instants. Tougar Vovk s'éloigna d'un air altier, accompagné par sa fille.

— Zakhar, dit l'un des membres de la communauté, il s'agit de la vie ou de la mort de ton fils. Ne vaut-il pas mieux renoncer à cette lutte inégale et sauver le jeune homme ?

— Mon fils n'a rien à faire dans cette histoire ! dit fermement Zakhar. S'il s'agissait seulement de lui, je vous aurais dit : je n'ai plus de fils, il est mort au combat. Mais ici se joue le destin de nos voisins, de ceux de la montagne et d'au-delà qui sont venus nous aider et qui, maintenant, mal préparés, devront périr de la main des Mongols. C'est pourquoi je vous dis : ne vous préoccupez pas de mon fils et décidez comme s'il se trouvait déjà dans le tombeau !

— Mais tout de même, Zakhar, la lutte contre une telle quantité de Mongols est trop inégale.

— Eh bien, nous mourrons jusqu'au dernier dans cette lutte et les Mongols pourront aller où ils le voudront en passant sur nos cadavres. Mais nous aurons rempli notre devoir ! Conclure aujourd'hui avec eux un accord qui, de plus, condamne nos voisins à mort en échange d'un seul homme, cela serait une honte, cela serait une trahison ! Mais qui sait si la lutte est tellement inégale ? Notre situation est solide, les barbares sont enfermés dans une cage de pierre. Nous pouvons repousser leurs attaques les plus désespérées avec peu de pertes. Et puis, nous n'en resterons pas là. Cette nuit même nous lâcherons sur eux notre allié contre lequel aucune force humaine ne peut résister, même si elle était dix fois plus puissante que celle des Mongols.

— Ainsi, tu nous conseilles de repousser la proposition de Bourounda ?

— Catégoriquement et irrévocablement !

— Et de sacrifier ton fils ?

— Pas un mot sur mon fils ! s'écria Zakhar avec douleur. Celui qui me parlera encore de lui en ces instants difficiles se fera l'allié de mon coeur de père contre ma raison ! Celle-ci

me dit : il faut repousser cette proposition ! Ce que me dit mon cœur, c'est mon affaire.

— Qu'il en soit selon ta volonté ! dirent les vieillards. Si Dieu a décidé que Maxyme doit mourir, nous ne pourrons rien faire. Dans le cas contraire, ton fils saura bien se tirer des griffes de ce féroce ennemi.

On fit venir le boyard et Zakhar se leva pour lui annoncer la réponse du conseil de la communauté. Miroslava le regardait avec une angoisse mortelle ; toute pâle, elle espérait encore que les habitants de Toukhlia tomberaient d'accord pour racheter son Maxyme.

— Tu nous as vanté avec beaucoup d'adresse, boyard, l'accord que nous propose ton chef. Cela ne nous étonne pas, ton devoir était de parler ainsi, de remplir la volonté de celui que tu sers. Ecoute maintenant ce qu'a décidé notre communauté de moujiks. S'il ne s'agissait que de moi et de ton bégadyr, j'aurais donné avec plaisir à ton chef tout ce que je possède, même ma vieille tête, afin d'obtenir la libération de mon fils. Mais tu nous proposes un échange inégal duquel moi seul et ma famille tirerons avantage, alors que non seulement notre communauté, mais aussi toutes celles qui se trouvent sur votre chemin auront à en pâtir. Un tel échange est-il possible ? A quoi mon fils peut-il être utile aux communautés de la montagne et d'au-delà ? Si nous vous laissons sortir de cette vallée, nous condamnerons à mort ces communautés voisines qui ont des liens étroits avec nous. Nous nous sommes engagés à les défendre contre votre attaque et, en réponse à notre parole, elles nous ont envoyé leur aide : cinq cents jeunes hommes d'élite. Notre devoir est de tenir jusqu'à la dernière minute et c'est ainsi que nous agirons. Peut-être Dieu a-t-il décidé que vous vaincrez et alors vous pourrez continuer votre chemin ; mais sachez que vous ne pourrez sortir de cette vallée qu'en franchissant le cadavre du dernier des habitants de Toukhlia. Mais qui sait, peut-être le sort voudra-t-il que nous obtenions la victoire et alors, soyez certains que, du moment que vous avez pénétré dans notre vallée, vous êtes tous entrés dans un tombeau et que

même vos cadavres n'en sortiront jamais. C'est nous qui mourons tous ou bien vous, il n'y a pas d'autre choix ! Voilà notre réponse.

Le visage de Zakhar rayonnait d'une lumière étrange quand il prononça ces paroles menaçantes et le boyard, en regardant ce haut vieillard à la main tendue en avant, ne put rien trouver à répondre. Il vit qu'il était vain de continuer la conversation et ce fut pourquoi il se retourna sans dire un seul mot et se dirigea du côté du camp mongol. Un silence de mort régnait sur la clairière, seul le feu crépitait et on entendait des coups de hache : on construisait là-bas les machines qui devaient mettre à mort les Mongols.

— Père ! s'écria soudain Miroslava. Père, reviens !

Elle courut à sa suite et le prit par la main : l'amour filial avait encore une fois parlé dans le cœur de la jeune fille d'une voix puissante et ferme. « Reviens, petit père ! Reste ici, parmi les tiens ! Entre dans leurs rangs pour lutter contre l'envahisseur, comme un frère parmi des frères et ils te pardonneront tout ton passé ! Là-bas, sur quoi peux-tu compter ? Ils te trahiront, ils t'énivreront de promesses et te tueront ! Petit père, ne va plus chez les Mongols, c'est la mort qui t'attend là-bas ! »

Le boyard sembla hésiter, mais seulement pour un court instant. Puis il pressa Miroslava contre son cœur et dit à voix basse, à demi-sévèrement, à demi-tendrement :

— Ma petite fille, mon temps n'est pas encore venu ! Les Mongols n'ont pas totalement perdu confiance en la victoire. Il faut utiliser ce que j'ai entre les mains. Mais si là-bas, je ne réussis pas...

— Non, petit père, chuchota Miroslava à travers les larmes, laisse cette pensée ! Qui sait, peut-être sera-t-il alors trop tard !

— Ne crains rien, il ne sera pas trop tard. Reste ici et, si tu le veux, joins-toi aux villageois, mais moi, je dois aller là-bas. N'oublie pas où se trouve... ton... Maxyme et, qui sait, peut-être pourrons-nous être utiles l'un à l'autre. Porte-toi bien !

Tougar Vovk disparut dans les taillis ; il se dirigea à grands pas vers un feu de bois au-dessus du précipice afin de descendre

jusqu'au camp mongol. A la lumière des flammes il regarda une catapulte presque prête, tâta la corde et dit en hochant la tête : « Elle est trop faible ! » Après quoi, accompagné de quelques sentinelles de Toukhlia, il descendit par un sentier raide et étroit.

Pendant ce temps, sur la Clairière radieuse régnait un calme lourd et triste. Seuls se faisaient entendre les sanglots de Miroslava qui essuyait les grosses larmes coulant sur ses joues. Enfin, elle s'approcha de Zakhar et dit :

— Père, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Ce que je devais faire. Agir autrement aurait été malhonnête, répondit Zakhar.

— Mais votre fils ! Qu'est-ce qui l'attend ?

— Ce que Dieu lui destine, ma fille. Ne parlons plus de cela et ne pleure pas ! Il est temps de penser à des choses plus urgentes. Le Grand Chariot se penche vers le couchant et les coqs de bruyère donnent déjà de la voix dans les fourrés, l'aube est toute proche. Eh, bonnes gens, préparons-nous à la défense ou plutôt à l'attaque, à la dernière lutte contre les agresseurs ! Rappelez-vous de la réponse que je leur ai donnée ! En route, que personne ne reste ici. Vieux et jeunes, tout le monde trouvera que faire. Nous allons montrer à ces barbares de quoi la communauté est capable !

Les vieillards se levèrent dans un bruit confus de voix et quittèrent la Clairière radieuse afin de vérifier comment l'ouvrage avançait chez les charpentiers. Les catapultes étaient déjà prêtes presque partout, grossièrement assemblées en forts troncs verts réunis par des épars de fortune car le temps pressait. Mais Zakhar n'avait pas appelé les membres de la communauté seulement pour une visite d'inspection. Ils ne s'attardèrent que quelques instants auprès des machines de guerre et continuèrent leur chemin en petits groupes, longeant le précipice et se dirigeant vers l'aval jusqu'à l'endroit où le torrent de Toukhlia déversait ses eaux à travers la gorge à l'entrée de laquelle se dressait, penché au-dessus du courant, le gigantesque pilier rocheux, épais, quadrangulaire, appelé le Gardien par les

villageois. C'était vers lui que, sous la conduite de Zakhar et de Miroslava se dépêchait toute la communauté de Toukhlia : les jeunes gens portaient sur leurs épaules des troncs de sapin ainsi que des échelles, les jeunes filles tenaient d'énormes couronnes de feuilles et de branches d'épicéas, les hommes âgés tiraient des rouleaux de cordes. Les feux de bois furent éteints de ce côté de la vallée afin que l'ennemi ne s'aperçût pas trop tôt de ce qui allait se passer là-bas. Lentement, avec précautions, sans faire de bruit, comme une eau calme, les membres de la communauté se mirent à descendre dans la vallée par des sentiers abrupts. Le premier à arriver en bas fut un puissant détachement de jeunes gens armés ; ils se disposèrent dans la vallée en trois échelons, face au camp mongol qui se trouvait seulement à quelque mille pas d'eux. A leur suite s'affairèrent les jeunes hommes avec les échelles, les cordes et les troncs : ils placèrent les échelles contre la paroi à pic et firent descendre sur elles les troncs de sapin sans faire le moindre bruit. Les jeunes filles passèrent leurs couronnes aux jeunes gens car elles ne devaient pas se trouver dans la vallée où l'ennemi pouvait attaquer à tout instant. Enfin, les vieillards avec Zakhar Berkout arrivèrent en bas et, après avoir examiné la disposition des jeunes gars armés et tout le matériel apporté, ils se hâtèrent vers la gorge à travers laquelle le torrent de Toukhlia déversait avec bruit son onde limpide.

Zakhar s'arrêta devant le Gardien et se mit à le regarder avec attention. Tout était calme alentour. Zakhar commença sa prière :

— O, notre grand Gardien ! Toi que nos aïeux considéraient comme leur protecteur et que nous-mêmes vénérions lors de nos fêtes annuelles ! Voilà déjà trois nuits d'affilée que, dans mes rêves, tu sembles tomber sur moi et m'écraser. Je suis sûr que tu es bon et miséricordieux et, du moment que tu m'appelles à toi, je suis heureux de cette invitation et je te suivrai volontiers. Mais si tu veux toi-même quitter l'endroit où tu te trouves depuis des siècles, écrase donc de tout ton poids, seigneur, cet ennemi ignoble, ces enfants de Morana qui ont de nouveau

envahi ton lieu de séjour béni, la vallée de Toukhliâ ! Triomphe encore une fois de ces forces malsaines comme tu as eu raison d'elles quand, de ta main puissante, tu as fendu cette paroi rocheuse, ouvrant le chemin à l'eau et faisant don de cette magnifique vallée aux hommes ! Barre maintenant de nouveau ce passage et que succombe l'arrogante force ennemie qui bafoue notre dignité !

A cet instant, un éclair éblouissant déchira le ciel sombre du sud au nord et le tonnerre gronda loin dans la montagne.

— Oui, c'est ta voix puissante ! dit Zakhar en se réjouissant. Eh bien, les enfants, ornez une dernière fois ce rocher sacré !

Quatre jeunes gens montèrent sur le pilier à l'aide d'échelles et posèrent des couronnes de feuillage sur son sommet. Le tonnerre retentit de nouveau du côté sud.

— C'est sa volonté, mes enfants ! dit Zakhar. Nouez les cordes autour de lui ! Et vous, les autres, prenez les bûches ! Creusez à son pied, mettez les leviers en place ! Vite, les enfants, vite !

Des dizaines de mains travaillaient en silence auprès du Gardien. On attachait des cordes à son sommet, on mit à nu son embase et, dans la fissure qui apparut, on introduisit obliquement des troncs de sapin qui devraient servir de leviers pour faire tomber le roc en travers de la gorge. Les habiles jeunes gens terminèrent rapidement ces préparatifs, enlevèrent les échelles et posèrent des grosses pierres sous les leviers.

— Que tous ceux qui le peuvent prennent les cordes en mains ! Appuyez sur les leviers, les enfants ! commanda Zakhar, et des centaines de bras se mirent à l'œuvre.

— Encore une fois, tous ensemble ! s'écria Zakhar. Tirez, appuyez !

Les hommes ahanèrent, les gros leviers craquèrent, mais le pilier ne bougea pas.

— Encore une fois ! Appuyez plus fort ! criait Zakhar et il s'agrippa lui-même à une corde. L'énorme rocher se mit à chanceler.

— Il est parti ! Il est parti ! s'écrièrent joyeusement les hommes.

— Encore une fois, de toutes vos forces !

La foule ahana encore une fois et soudain la tension des cordes s'affaiblit, l'énorme pilier s'ébranla et, après avoir hésité pendant quelques instants, il s'écroula en travers du torrent et de la gorge avec un énorme fracas sourd. La vallée de Toukhlia gémit et trembla sous le choc formidable, l'eau du torrent gicla très loin en gouttelettes nacrées et les habitants de Toukhlia poussèrent un cri de triomphe. L'armée mongole ensommeillée se réveilla dans son camp, les sentinelles se mirent à crier, les chefs commencèrent à donner des ordres, les armes se mirent à tinter mais, bientôt, tout se calma. Les Mongols attendaient une attaque et se tenaient prêts à la riposte, les villageois, quant à eux, ne songeaient pas à l'offensive. Ils réservaient une toute autre surprise.

Avec une ardeur juvénile, Zakhar examina comment le rocher était tombé. Celui-ci s'était abattu on ne pouvait mieux, comme s'il s'y était préparé des siècles durant. Ses extrémités aiguës s'étaient accrochées aux saillies des escarpements. Il s'était couché sur le torrent comme un pont et fermait la gorge de toute sa masse. Il est vrai qu'il n'avait pas barré le cours de l'eau dont le niveau se trouvait plus bas, mais des gars de Toukhlia étaient déjà en train d'apporter de gros blocs de pierre alors que d'autres nettoyaient le fond de la vase et des galets afin de pouvoir arrêter totalement l'écoulement de l'eau. Pendant ce temps, le reste des hommes élevait un barrage de l'autre côté du rocher, dans la gorge, d'une paroi à l'autre, sur une largeur de trois sagènes. Cette digue dont l'énorme Gardien servait d'embase pouvait facilement résister à n'importe quelle poussée de l'eau.

Zakhar, debout près du torrent, appelait les hommes à se dépêcher, les aidant soit par un conseil, soit en mettant lui-même la main à la pâte : « Fermez le passage au torrent avant que l'eau ne commence à monter ! De fortes pluies sont certainement tombées dans la montagne, la crue va bientôt arriver

et il nous sera alors difficile de continuer le travail. La digue doit atteindre la hauteur des parois de la gorge. On va voir ce que pourra faire la force de Gengis-khan contre celle de l'eau ».

Le travail avançait rapidement. Bientôt le torrent fut complètement barré. L'eau retenue se mit à tourbillonner coléreuse-ment sur place comme ne comprenant pas pourquoi on avait arrêté sa course. Les vagues se mirent à déferler rageusement contre l'énorme obstacle et essayèrent même de ronger les blocs posés sur le fond, cherchant une sortie entre eux, mais tout était vain, partout les pierres étaient solidement posées et formaient une paroi indestructible. L'eau se mit à bouillonner. Elle frémit sur toute la longueur de son cours et s'immobilisa, étonnée, calme en apparence mais dissimulant la colère dans ses profondeurs cristallines. Comme un auroch se préparant à l'attaque s'arrête et baisse la tête, approchant ses cornes du sol, puis se fige ainsi avant de s'arracher soudain de cette position humiliante pour se précipiter sur l'adversaire, ainsi l'eau du torrent, non habituée aux entraves, se calma pendant quelques instants comme paressant et rêvassant entre ses rives plates, mais pendant ce temps-là elle accumulait des forces et du courage pour une nouvelle attaque décisive et ne faisait qu'exercer une pression imperceptible sur le barrage, comme évaluant si elle pourrait écarter de ses épaules l'obstacle qui avait surgi devant elle d'une façon si inattendue. Mais non, la digue restait sur place, froide, lisse, fière de son immobilité, invincible. Les mains habiles des villageois continuaient à la renforcer, ajoutant pierre après pierre, bloc après bloc en les liant avec de l'argile gluante et imperméable. Comme un nouveau rocher érigé par une volonté toute-puissante, le barrage en pierres s'élevait toujours plus haut et plus haut. Les jeunes gens armés avaient depuis longtemps abandonné la vallée où ils se trouvaient en face des Mongols et ils avaient remplacé les arcs et les haches par des massues et des maillets pour tailler la pierre. Zakhar prenait plaisir à les regarder travailler et ses yeux rayonnaient de l'assurance de la victoire.

Entre-temps, à l'est, les nuages s'allumèrent d'une sanglante lueur d'incendie au-dessus du camp mongol. Le jour se levait. Une auréole rose enveloppait la haute crête du Zélémègne, laissant échapper des étincelles de plus en plus bas. Puis les nuages s'écartèrent et, lentement, comme avec crainte, le soleil émergea dans le ciel et se mit à regarder les gens de Toukhlia occupés à leur besogne. Rempli de joie sincère, Zakhar tourna son regard vers l'est et, levant les bras, il dit d'une voix solennelle :

— O soleil, grand et clair souverain du monde ! Protecteur éternel de tous les hommes bons et honnêtes ! Aie pitié de nous ! Tu vois, nous avons été attaqués par un ennemi sauvage qui a détruit nos khatas, a mis à sac notre pays, a tué des milliers des nôtres. En ton nom, nous nous sommes engagés dans un combat mortel contre lui et, par ta lumière, nous jurons que nous ne reculerons pas jusqu'à la dernière minute, jusqu'au dernier soupir ! Aide-nous dans cette lutte terrible ! Donne-nous la fermeté, l'adresse et la concorde ! Ne nous permets pas d'être effrayés par le grand nombre de nos ennemis et inspire-nous la confiance en nos forces ! Donne-nous la possibilité de vaincre les pillards grâce à notre union, à notre entente et à notre intelligence ! O soleil, je me prosterne devant toi comme le faisaient nos ancêtres et je te prie de tout mon cœur : donne-nous la victoire !

Le vieillard se tut. Ses paroles enflammées et pénétrées de puissance avaient résonné dans l'air frais matinal. Non seulement les villageois les avaient écoutées. Les montagnes les avaient entendues et elles avaient transmis leur écho de sentier en sentier. L'eau captive du torrent les avait perçues et, comme ayant pris une décision, elle cessa de monter à l'assaut du barrage et se mit à reculer.

## VIII

Jusqu'à ce que le boyard revînt de sa mission manquée, Maxyme continua à rester assis dans la tente, prêtant l'oreille à ce qui se passait autour de lui et réfléchissant à ce qu'il devrait faire. Sa courte entrevue avec Miroslava avait illuminé pour un court instant la nuit de sa captivité. Les mots de la jeune fille, son regard, le contact de ses mains et les nouvelles qu'elle avait apportées, tout cela l'avait comme arraché d'un sombre cercueil, lui avait rendu la vie. Il sentait revenir en lui le courage et l'espérance de naguère. Avec calme, la tête claire, il attendait le retour du boyard.



— Tu es encore ici ? s'écria Tougar Vovk en entrant dans la tente. Pauvre gars, c'est en vain que j'ai tenté d'obtenir ta libération. Ton père est un obstiné ! Bien qu'il ait des cheveux blancs, c'est un enfant capricieux !

— Boyard, je t'avais bien dit que tes efforts seraient vains ! répliqua Maxyme. Mais qu'est-ce que t'a dit mon père ?

— Qu'ils allaient lutter jusqu'au dernier soupir et un point c'est tout ! Ou bien nous mourrons tous, a-t-il dit, ou bien vous....

— Mon père sait peser ses paroles, boyard. Il est habitué à bien réfléchir avant de parler.

— Je comprends qu'il m'a dit la vérité, bien qu'incomplète, répondit le boyard à contre-cœur. Mais que peuvent-ils faire ? La lutte entre les habitants de Toukhlia et les Mongols est tout de même inégale. La force écrase les fétus de paille, quoi que tu fasses !

— Eh, boyard, il y a aussi des moyens de combattre la force ! répondit Maxyme.

— Oui, j'ai vu ces moyens ! Ma fille, une tête chaude,— c'est vous qui l'avez ensorcelée, il n'y a pas de doute — leur a appris à construire des catapultes. Demain il y aura une petite grêle de pierres, mais elle ne sera pas trop dangereuse car les cordes des catapultes sont mal torsadées.

— Et tu penses qu'ils n'ont pas d'autres moyens que ces catapultes ?

— Je ne sais pas. A première vue, non. D'ailleurs, il ne reste pas longtemps à attendre, nous verrons bien à l'aube. Toutefois, je ne sais que faire avec Bourounda. Il continue à insister : trouve le moyen de nous faire sortir d'ici demain matin sans combat et sans perte de temps. Mais les habitants de Toukhlia sont têtus comme des mules. Qu'est-ce que je peux faire ? Du moment qu'ils ne veulent rien entendre, je suis incapable d'entreprendre quoi que ce soit.

— Non, boyard, tu te trompes. Tu continues à rester entre les mains des Mongols comme moi-même. Tu dois exécuter leurs ordres.

— Et qu'est-ce que je peux faire pour eux ?

— Je pourrais t'aider, boyard. Je te suis reconnaissant de la bonté dont tu as fait preuve aujourd'hui envers moi. Si tu le veux, je peux te rendre service tout de suite.

— Toi ? s'étonna le boyard. Quel service peux-tu me rendre ?

— Je connais une sortie de cette vallée, sûre mais secrète, dont personne n'a connaissance à Toukhlia, sauf mon père et moi. Cette issue n'est pas gardée. Il est possible de faire sortir par là un détachement de Mongols et d'encercler le défilé. Il sera alors facile de détruire les abattis et de sortir de cette vallée.

Le boyard se tenait comme pétrifié devant Maxyme, n'en croyant pas ses oreilles. « Est-ce possible ? » cette pensée brilla comme un éclair pour s'éteindre tout aussitôt et son cœur se serra. Quelle que fût, il n'y avait pas si longtemps, la force de sa haine contre Maxyme, il n'en admirait pas moins sa fermeté et son inflexibilité dignes d'un chevalier ; ce fut pourquoi, quand il entendit ces paroles prononcées par le jeune homme, il lui sembla que quelque chose de profond et de sacré se rompait dans son cœur, que se cassait le dernier fil de sa foi en l'honnêteté et en la constance de l'homme.

— Jeune homme ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu dis ? Tu voudrais faire une chose pareille ?

— Oui, boyard, répondit Maxyme d'un ton tout à la fois triste et moqueur, tu as dit toi-même que la force brise le fétu de paille.

— Mais toi, il n'y a pas si longtemps, tu affirmais : « Mieux vaut mourir que trahir ! »

— Que faire, lui répondit Maxyme en conservant le même ton, du moment qu'il est impossible de tenir parole, il est inutile de s'obstiner.

— Et toi, avec ton manque de caractère, tu oses encore espérer que ma fille t'aimera ? s'écria Tougar Vovk avec colère.

— Boyard, répondit amèrement le jeune homme, ne me parle pas d'elle.

— Ah, tu vois comme ça t'a piqué au vif ! dit le boyard. Je dis donc la vérité.

— Qui sait boyard, qui sait ? Nous sommes en temps de guerre et celle-ci apprend bien des choses. Mais si, par exemple...

— Continue ! Pourquoi ne termines-tu pas ta pensée ? s'exclama Tougar Vovk.

— J'ai tout dit. Je me demandais simplement si tu allais accepter ma proposition.

— Tu as vraiment l'intention de mener les Mongols contre tes compatriotes ?

— Vraiment, si seulement cela est possible...

— Comment, si cela est possible ? Tu veux dire, si le passage n'est pas gardé ?

— Non, je garantis que ce passage n'est pas gardé et que nous y passerons en plein jour sans être remarqués si seulement il n'apparaît pas d'autres obstacles.

— Et quels obstacles peut-il encore y avoir ?

— Je... ne sais pas...

— S'il en est ainsi, ne perdons pas de temps ! Allons voir Bourounda !

— Non, tu iras seul, boyard, et tu lui transmettras ce que je viens de te dire. Ce n'est pas la peine de lui parler des obstacles possibles, car je te garantis encore une fois que ni les habitants de Toukhlia ni personne d'autre ne nous gêneront. Quant aux autres obstacles, je pense qu'ils n'effrayeront pas vos braves.

— Qu'il en soit ainsi, dit Tougar Vovk.

— Demande-lui qu'il ordonne d'enlever mes chaînes car je ne pourrai rien faire si je reste dans cet état.

— Cela va de soi, dit le boyard et il sortit en proie à des pensées contradictoires.

Quelles minutes horribles, douloureuses et pleines d'inquiétude passa Maxyme alors que le boyard rendait visite à Bourounda afin de lui faire part de cette proposition ! La tête enserrée dans ses deux mains, le jeune homme restait assis

dans le désarroi le plus complet, prêtant l'oreille au moindre bruissement, comme s'il attendait l'arrivée de l'être le plus cher à son cœur. Il tremblait de tout son corps comme en proie à la fièvre, ses dents claquaient comme s'il était transi. Mais les minutes s'écoulaient si paisiblement, si paresseusement, si lentement que chacune d'elles semblait s'enfoncer dans son cœur comme des griffes acérées. Que faire si les paroles de Miroslava ne se réalisaient pas et si le boyard se mettait à insister pour qu'il remplît sa promesse ? Il était clair qu'il ne pourrait pas échapper à la mort, il était prêt à quitter la vie depuis longtemps, mais mourir sans avoir tenu sa parole devant un homme qui comptait sur toi, dont l'avenir ou peut-être même la vie dépendait de cette parole, mourir comme traître même aux yeux d'un traître lui-même, cela était terrible, c'était un supplice, c'était pire que la mort elle-même. Mais celle-ci, maintenant, après la visite de Miroslava, était pour lui beaucoup plus redoutable que quelques heures auparavant alors qu'il était assis au milieu de la rue et, immobile, étouffant dans la fumée de l'incendie, regardait brûler sa khata natale.

Soudain la terre trembla et un effroyable fracas déchira l'air. L'alarme fut donnée dans le camp, on entendit des cris et le cliquetis des armes. Qu'était-il arrivé ? Maxyme se leva et applaudit si fort que ses chaînes sonnèrent. Quelle joie ! Les habitants de Toukhlia sont à l'œuvre ! Ils sont en train de bâtir l'obstacle qui retiendra les Mongols et l'empêchera de devenir un traître ! Maintenant il peut mourir tranquille car même devant l'ennemi il ne manquera pas à sa parole. Son cœur battait à se rompre, il ne put rester sur place et se mit à arpenter la tente. Le remue-ménage dans le camp commença à se calmer et à cet instant le boyard entra dans la tente en courant. Son visage rayonnait de joie et de contentement :

— Jeune homme, dit-il avec animation, ta proposition est arrivée fort à propos. Elle m'a tiré d'un bien mauvais pas. Tu as entendu ce grondement ? Tes compatriotes sont bien rusés : ils mettent en place un abattis derrière nous. Va vite chez le chef, il rassemble déjà le détachement qui doit t'accompagner.

Il nous faut sortir d'ici le plus rapidement possible car nous n'y sommes pas en sécurité.

Ces paroles s'enfoncèrent dans le cœur de Maxyme comme des couteaux tranchants. Coûte que coûte il lui fallait retarder le départ des Mongols le plus longtemps possible !

— Depuis quand, boyard, craignez-vous les abattis des moujiks ? Je ne pense pas que les Mongols soient menacés d'un danger imminent. Que les villageois s'occupent de leur abattis, nous les en chasserons sans peine. Et nous n'avons pas besoin de nous dépêcher car, tu le vois, il ne fait pas encore jour. Nous ne pourrons pas trouver le passage dont je parle avant que le soleil ne se lève.

— Mais de quel passage s'agit-il s'il n'est possible de le trouver qu'en plein jour ?

— Ecoute, boyard. Dans notre jardin potager, sous une épaisse couche de terre, il y a une grande dalle. Il faut trouver cet emplacement, creuser le sol et soulever la dalle. Nous découvrirons alors un passage étroit taillé dans le roc et qui nous mènera tout en haut directement sur la Clairière radieuse où tu as vu mon père il n'y a pas si longtemps.

— Mais pourquoi devons-nous attendre ? Allons-y tout de suite et organisons les recherches ! répliqua le boyard.

— Il t'est facile de parler, mais tu as oublié une chose : le village a été incendié, les khatas et les clôtures ont brûlé, le repère d'après lequel il était possible de trouver cet endroit a brûlé aussi, si bien que dans l'obscurité je ne pourrai le trouver pour rien au monde. Je te le dis encore une fois, à quoi bon se dépêcher du moment que ce passage est absolument sûr même en plein jour.

— Hum, qu'il en soit comme tu le veux, approuva enfin le boyard. Je vais aller avertir Bourounda et je vais immédiatement envoyer des hommes pour qu'ils dérivent tes chaînes. Mais mon cher, tu resteras tout de même sous la surveillance de gardiens car, à vrai dire, ni Bourounda ni moi, nous ne te faisons confiance et s'il s'avère que tu nous as trompés, tu peux être sûr que tu n'échapperas pas à la mort !

— Je le sais depuis longtemps ! répondit Maxyme avec indifférence.

Le boyard sortit de nouveau et deux forgerons firent bientôt leur entrée. Ils se mirent à dériver les lourdes chaînes de Maxyme. Quand le jeune homme fut libéré de ces pesantes entraves de fer qui, pendant presque toute la journée, avaient pénétré non seulement dans son corps mais, semblait-il, également dans son âme, il se sentit renaître tellement il éprouva de facilité à se déplacer. Le cœur léger et plein d'espoir, il se dirigea vers la tente de Bourounda, escorté par des Mongols. Le chef le toisa de ses yeux féroces et sauvages et dit par l'intermédiaire de l'interprète qui, cette fois-ci, était Tougar Vovk lui-même :

— Esclave, j'ai entendu dire que tu connais le moyen de sortir de cette vallée.

— Oui, répondit Maxyme.

— Et tu es prêt à nous montrer ce passage ?

— Oui.

— Quelle récompense veux-tu en échange ?

— Aucune.

— Alors pourquoi fais-tu ça ?

— J'en ai décidé ainsi.

— Où se trouve ce passage ?

— Dans le jardin potager de mon père.

— Tu peux le trouver immédiatement ?

— Non. Là-bas tout a brûlé et l'entrée est recouverte d'une épaisse couche de terre. Je la trouverai dès qu'il fera jour.

— Le soleil va bientôt paraître. Mets-toi en route et cherche le passage ! Et écoute ce que je vais te dire : si tu ne nous as pas menti, si tu trouves ce passage, tu seras libre et tu recevras des cadeaux. Si tu nous bourres le crâne, tu périras d'une mort atroce.

— Je fais confiance en ta parole, grand bégadyr, dit Maxyme, fais également confiance en la mienne.

— Va et cherche l'entrée du passage ! Voilà les hommes qui vont t'aider ! Je vais aussi t'accompagner !

Avec quelle lenteur et quelle circonspection marchait Maxyme ! Avec quel soin il examinait chaque charbon, chaque caillou, comme s'il essayait de rappeler dans sa mémoire la configuration des lieux modifiés par l'incendie d'hier ! Bien qu'il se trouvât encore loin du potager paternel, il s'arrêta plusieurs fois, se couchant sur le sol, l'explorant par percussion et grattant la terre, sans cesser en même temps de regarder devant lui, vers le torrent d'où devait venir l'aide qu'il attendait. Le détachement s'avavançait à la vitesse d'un escargot et Bourounda commençait déjà à montrer des signes d'impatience.

— Ne te fâche pas, grand bégadyr, l'incendie d'hier a effacé toutes traces d'habitations humaines dans cette vallée. Il m'est difficile de reconnaître les lieux. Mais nous serons bientôt sur l'emplacement de la khata de mon père.

Maxyme regardait le torrent avec impatience. Gloire à toi, ô mon Dieu ! Le lit était déjà plein jusqu'aux bords et, dans quelques instants, l'eau commencerait à se répandre dans la vallée ! En aval du village, près de la gorge, on voyait déjà de larges flaques rouges comme du sang dans les rayons du soleil levant couleur de pourpre. Maintenant il n'était plus nécessaire de tergiverser ! Maxyme mena rapidement les Mongols au potager de son père, trouva presque aussitôt l'endroit où la terre résonnait sourdement quand on la frappait et Bourounda, frémissant d'impatience, ordonna aux Mongols de commencer à creuser. Ce ne fut qu'à cet instant, après avoir regardé autour de lui, qu'il vit l'eau répandue dans la plaine.

— Hé, qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il, saisi d'une appréhension confuse.

Tougar Vovk s'alarma aussi. Seul Maxyme restait tranquille et indifférent.

— Il n'y a rien de bien alarmant, bégadyr. Cette nuit il a plu dans la montagne et, après chaque averse, notre torrent sort de son lit. Mais ce n'est pas grave, l'eau n'arrive jamais jusqu'ici.

— Ah bon, dit Bourounda en surmontant son inquiétude. S'il en est ainsi, continuez à creuser !

Mais Maxyme ne lui avait pas dit la vérité. L'eau continuait à se répandre plus loin sur la plaine et seuls les Mongols apeurés et non initiés ne pouvaient pas comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une crue, car l'eau du torrent était absolument limpide et ne coulait pas impétueusement, ne bouillonnait pas, mais ne faisait que monter et sortir des rives.

Pendant ce temps le travail avançait lentement malgré l'empressement des Mongols. Les pelles tintèrent enfin sur quelque chose de dur. La dalle! Celle-ci s'avéra être plus grande que le trou qui venait d'être creusé par les Mongols. Il fallait soit élargir la fosse, soit briser la dalle. Maxyme observait avec inquiétude le niveau de l'eau. Une grande partie de la vallée, en aval du village, était déjà inondée. L'eau arrivait en masse vers la partie supérieure de la dépression, dans le sens opposé à celui dans lequel elle avait coulé de tout temps. Et soudain un cri d'effroi parvint du camp mongol. Le torrent était sorti de son lit et des milliers de ruisselets s'étaient mis à couler à travers le camp.

— Esclave, qu'est-ce que cela veut dire? demanda Bourounda à Maxyme.

— Eh bien, bégadyr, répondit le jeune homme, il a certainement beaucoup plu dans la montagne et notre torrent a une crue plus forte que d'habitude. Mais je pense que vous ne craignez pas l'eau si elle n'atteint que les chevilles. Brisez la dalle! ordonna-t-il aux Mongols. Que le grand bégadyr s'assure que je ne lui ai pas menti!

Les haches mongoles s'acharnèrent sur la dalle, mais celle-ci était épaisse et solide, et elle ne cédait pas.

— Frappez plus fort! criait Bourounda qui ne pouvait plus retenir son inquiétude à la vue de l'eau qui avait transformé en lac la majeure partie de la vallée de Toukhlia et arrivait en masse vers eux. Mais la dalle était digne des habitants du village et résistait tant qu'elle pouvait. Enfin, elle se fendit; les Mongols frappèrent encore une fois tous ensemble avec leurs haches et la dalle se brisa en morceaux et s'effondra, entraînant les hommes qui se trouvaient sur elle. La bouche d'un sombre

passage souterrain s'ouvrit devant les yeux des personnes présentes.

— Tu vois, bégadyr, dit Maxyme. Dis-moi toi-même si je t'ai menti?

Mais Bourounda ne semblait pas se réjouir d'avoir trouvé le passage. L'eau arrivait rapidement et clapotait déjà aux pieds des Mongols. Encore quelques instants et, avec un gazouillement joyeux, elle se mit à se déverser dans la fosse qui venait d'être creusée.

— Retenez l'eau, retenez l'eau! criait Bourounda, et les Mongols se précipitèrent pour ériger un barrage autour du trou. Mais il était déjà trop tard. L'eau avait recouvert tout le sol, l'argile s'était liquéfiée et coulait entre les doigts des Mongols. Un tel obstacle ne pouvait plus retenir l'eau qui coulait de plus en plus fortement dans la fosse, arrivant de tous côtés, gazouillant et disparaissant sous terre jusqu'à ce que le passage se remplît jusqu'aux bords. Comme médusés, les Mongols se tenaient près du trou et regardaient l'eau envahir leur dernière voie de salut.

— Esclavel s'adressa Bourounda à Maxyme. C'est là ton passage?

— Bégadyr, je n'ai aucun pouvoir sur le torrent, répliqua le jeune homme.

Bourounda ne dit rien mais regarda seulement l'eau qui continuait à monter dans la vallée. Elle luisait déjà comme un miroir bien lisse sur toute la dépression. Seulement de place en place, comme des îlots, apparaissaient des lopins de terre. Des cris s'élevèrent dans le camp mongol, la confusion commençait à régner bien que l'eau atteignît à peine les chevilles.

— Bégadyr, s'adressa Maxyme à Bourounda, en voyant que celui-ci se préparait à revenir dans sa tente, je te rappelle ta promesse. Tu as dit que lorsque je t'aurai montré le passage, je serai libre. Je t'ai montré le passage.

— Mais je n'ai pas pu m'en servir. Tu seras libre quand nous serons tous sortis d'ici, pas avant!

Et Bourounda, suivi par son détachement, partit remettre de l'ordre dans son armée en désarroi.

La horde mongole était disposée en longues rangées d'hommes inondés jusqu'aux chevilles, moroses et désemparés. Bien que l'eau ne fût pas encore profonde, ce qui effrayait les barbares, c'était sa masse limpide et étincelante comme du verre fondu qui avait déjà recouvert toute la vallée, alors que la chute d'eau se dressait comme une colonne lumineuse au-dessus de la surface unie de l'eau et ne cessait de se déverser dans la vallée. Il ne fallait pas rester inactif! L'inquiétude, la perspective du danger qui approchait poussaient les gens à agir, même en vain, les incitaient à se déplacer. Coûte que coûte il fallait faire quelque chose, tenter sa chance, car autrement, et Bourounda le comprenait parfaitement, la foule des Mongols allait se disperser, chassée par sa propre peur. Le chef ordonna à son armée de se rassembler de manière à former une masse compacte.

— Qui êtes-vous, des hommes ou des chats, si vous avez peur de quelques gouttes d'eau? N'avons-nous pas traversé des rivières plus larges? Que vaut ce ruisseau par rapport au Yaïk \* et à la Volga, au Don et au Dniepr? Ne craignez rien, l'eau arrivant aux chevilles ne peut pas vous noyer! En avant vers la sortie! Nous allons les attaquer de toute notre masse! Ne pensez pas à la mort! Nous devons vaincre!

Ainsi criait Bourounda en se mettant en marche. L'armée mongole le suivit, pataugeant dans l'eau avec un clapotement si bruyant qu'il réveilla l'écho dans la montagne et fit geindre la forêt. Mais à cent pas du défilé les barbares furent accueillis par une grêle meurtrière de pierres lancées par des catapultes. Gros cailloux ronds, morceaux de roches, galets du torrent, tout cela s'abattait sur les rangs serrés des Mongols, brisait les os, fracassait les têtes. L'eau à leurs pieds se colora de sang. Sans apporter la moindre attention aux cris de leur chef, les Mongols se dispersèrent et la plus grande partie d'entre eux recula

---

\* Yaïk : ancien nom de la rivière Oural. (N. du T.).

jusqu'à être hors de portée des pierres. Enfin, Bourounda lui-même avec les restes de ses Turkmènes les plus féroces furent obligés de battre en retraite car la grêle de projectiles se renforçait alors que les flèches mongoles ne causaient aucune perte aux villageois. Tougar Vovk regarda attentivement du côté de l'adversaire et il vit qu'auprès de la plus grande des catapultes qui lançait sans arrêt soit de lourds blocs de roches, soit toute une nuée de cailloux, se trouvait, entourée par les doyens de Toukhlia, sa fille Miroslava qui commandait tous les mouvements de ce terrible engin.

Maxyme l'avait remarquée depuis longtemps et ne détournait pas son regard d'elle. Comme il aurait été heureux de se trouver là-bas, auprès de la jeune fille et, obéissant à ses ordres courageux et pleins de bon sens, de terrasser l'ennemi ! Mais non, le sort en avait voulu autrement. Il se trouvait au milieu des Mongols, sans entraves, il est vrai, mais tout de même en qualité de prisonnier désarmé et il désirait ardemment qu'une pierre lancée par la main de Miroslava mît fin à sa vie et à son calvaire !

Tougar Vovk le tira par la manche.

— Assez regardé, jeune homme, dit-il. Ma fille a perdu la raison et la voilà qui fait des siennes ! Mais nous, nous sommes dans une mauvaise passe. C'est souvent que de pareilles crues se produisent ici ?

— De telles crues ? Jamais !

— Comment ? Jamais ?

— Tout simplement parce que ce n'est pas une crue, boyard. Tu vois comme l'eau est limpide ?

— Si ce n'est pas une crue, alors qu'est-ce que c'est ?

— Boyard, tu n'as encore rien deviné ? Les villageois ont barré le torrent afin d'inonder la vallée.

— Ils ont barré le torrent ! s'écria le boyard. Alors...

— Alors l'eau ne va pas cesser de monter jusqu'à ce que...

— Jusqu'à quoi ?

— Jusqu'à ce que nous soyons tous noyés. Voilà tout !

Le boyard se frappa le front avec son poing.

— Et tu savais ça depuis longtemps ?

— Oui, c'est ta fille qui me l'a dit. C'est une idée de mon père.

— Sacrebleu ! Pourquoi ne m'as-tu pas averti plus tôt ?

— Et pourquoi donc ?

— Nous aurions pu tout au moins nous sauver tous les deux !

— Nous en aurons encore le temps, dit tranquillement Maxyme. Restons ensemble et, le cas échéant, ne permets pas qu'on me touche, car je suis désarmé.

— Entendu ! dit le boyard. Mais qu'allons-nous faire ?

— Pour le moment, il n'y a pas de danger, répondit Maxyme. Le torrent n'est pas important, la vallée est large et l'eau ne monte que très lentement. Mais cela ne durera pas longtemps. Il se peut que dans une demi-heure une vraie crue se déverse de la montagne et se mette à remplir rapidement la vallée. Vers le soir le niveau de l'eau dépassera la taille d'un homme. Il nous faut coûte que coûte tenir jusqu'à ce moment, car les Mongols ne nous laisseront pas partir tant qu'ils seront vivants.

— Mais ils peuvent nous tuer à coups de hache avant le soir !

— Ne crains rien, boyard. Quand sa vie est en péril, l'homme n'est pas dangereux, il ne pense qu'à lui-même et non pas à la mort des autres. Nous allons seulement essayer de trouver un endroit sûr afin d'éviter la noyade quand arrivera la crue.

Alors que le boyard et Maxyme menaient cette conversation, les Mongols avaient reculé loin de la rive et restaient sur place, entourés par l'élément liquide, ne sachant que faire. L'eau arrivait déjà jusqu'aux genoux. Bourounda regardait furieusement cet ennemi inattendu qui ne craignait ni sa voix courroucée, ni ses mains d'hercule. Le chef mongol le piétinait, crachait sur lui, le traitait avec les mots les plus méprisants, mais l'ennemi auquel il avait maintenant affaire clapotait tranquillement dans la vallée, se ridait légèrement et continuait

à monter inexorablement. Il atteignait déjà les genoux des Mongols, gênant leur déplacement, paralysant leur volonté de combattre, affaiblissant la discipline militaire. A quoi tout cela pouvait-il mener ? Est-ce que l'eau allait encore les menacer pendant longtemps ? Quand elle atteindrait la ceinture, il serait difficile de marcher et les gens de Toukhlia, avec leurs pierres, les tueraient tous comme des canards ! Mais l'eau alentour était encore propre et limpide et seuls les endroits où les Mongols avaient piétiné s'étaient transformés en larges flaques boueuses.

Tougar Vovk s'approcha de Bourounda.

— Grand bégadyr, dit-il, nous sommes menacés par un grand péril.

— Pourquoi donc ? demanda sévèrement le chef mongol.

— Le niveau de l'eau ne tombera pas, car nos ennemis ont barré le torrent afin de noyer toute ton armée dans cette vallée.

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria Bourounda. Et c'est toi, puant esclave, qui a l'audace de me dire ça après que tu nous as amenés toi-même dans cette souricière ?

— Mais, puissant bégadyr, tu dois comprendre que je n'ai pas pu vous amener ici par trahison car je suis menacé par l'inondation autant que vous.

— Oh, je te connais ! Cette nuit tu es allé t'entendre avec eux, tu as marchandé notre perte !

— Si j'y étais allé dans ce but, est-ce que tu penses, bégadyr, qu'étant au courant de tout, je serais revenu mourir ici avec vous ?

Bourounda se calma quelque peu.

— Que faire ? demanda-t-il. Est-ce que nous allons attendre la mort sans rien entreprendre ?

— Non, nous devons nous défendre. Dans quelques instants, une véritable crue va arriver de la montagne et remplir rapidement la vallée. C'est contre cette menace qu'il nous faut combattre avant tout.

— Mais comment ?

— Ordonne à ton armée, tant que l'eau est limpide, de

ramasser les pierres du fond et de les amasser jusqu'à ce qu'elles dépassent le niveau de l'eau. En montant sur ces tas nous pourrions nous défendre contre l'ennemi le plus faible, c'est-à-dire contre les habitants de Toukhlia.

Sans réfléchir plus longtemps, Bourounda commanda à son armée de ramasser les pierres et de les entasser séparément pour chaque détachement. Cet ordre qui ne mettait personne en péril fut bien accueilli par les Mongols, et l'espoir de pouvoir se retrouver en un endroit sec et de ne pas avoir à marcher dans l'eau jusqu'aux genoux leur redonna du courage. Avec des cris joyeux ils s'éparpillèrent dans la vallée, recherchant les pierres et les mettant en tas. Les villageois se trouvant tout autour du lac riaient aux éclats en les regardant besogner.

— Par ici, par ici ! criaient-ils aux Mongols. Nous avons suffisamment de pierres pour vous tous !

Mais si quelques-uns des barbares s'approchaient trop près d'eux, une catapulte se mettait immédiatement à grincer et des cailloux volaient en essaims désordonnés sur les malheureux qui, marchant avec peine dans l'eau déjà profonde, essayaient de s'enfuir, faisant des efforts désespérés, mais n'arrivant pas à courir. Bon gré, mal gré, les Mongols devaient maintenant se tenir au milieu de la vallée, le plus loin possible des catapultes. Bourounda faillit enrager, se rendant compte de son impuissance et entendant les railleries dédaigneuses des habitants de Toukhlia.

— Non, ça ne peut pas continuer comme ça ! s'écria-t-il. Hé, venez ici, mes fidèles Turkmènes !

Le plus courageux détachement de l'armée mongole se rassembla autour de lui. C'étaient des guerriers semblables à des chênes ou à des tigres de la steppe dont ils portaient les peaux. Bourounda envoya ce détachement contre une des positions avancées de l'adversaire, isolée sur une presqu'île rocheuse. Un petit groupe d'hommes se tenait là-bas auprès d'une catapulte.

— Tirez sur eux avec des flèches empoisonnées ! ordonna le chef et, comme des frelons, les traits se mirent à bourdonner

dans l'air. Les blessés hurlèrent de douleur et la confusion se mit à régner sur cette position. Les Mongols commencèrent à avancer en poussant des cris de victoire.

— Ne leur permettez pas de se rassembler ! criait Bourounda. Ne leur permettez pas de nous lancer des pierres ! Ici, nous pouvons occuper une position avantageuse.

Il divisa son détachement en deux parties : l'une d'elles devait continuellement tirer sur l'adversaire, alors que l'autre avait pour tâche d'amasser des cailloux afin de se protéger contre la montée des eaux. Tougar Vovk et Maxyme que Bourounda tenait constamment auprès de lui prenaient également part au travail, portaient des pierres et les jetaient sur le tas. Mais il était de plus en plus difficile de travailler. L'eau arrivait déjà jusqu'à la ceinture. Il n'y avait pas assez de cailloux et le tas n'arrivait pas à émerger de l'eau. Bourounda commandait les archers. Dix habitants de Toukhlia étaient déjà blessés et ils mouraient sous l'effet du terrible venin de vipère qui était entré dans leur sang. Même tous les remèdes de Zakhar Berkout étaient impuissants contre ce poison.

— Abandonnez cette position, mes enfants, dit Zakhar. Que l'ennemi reste là-bas devant la paroi abrupte ! Il ne pourra pas y grimper, d'autant plus qu'il a les pieds dans l'eau !

Les villageois évacuèrent cette position avancée et les Mongols se réjouirent tout en continuant à amasser les blocs de pierre. Mais les matériaux firent bientôt défaut.

— Ça suffit ! Cessez de travailler ! dit Bourounda à ses guerriers. Vous, les archers, montez sur le tas de pierres et tirez sur ce ramassis de moujiks ! Que les autres me suivent ! Nous devons prendre cette position d'assaut et grimper en haut, même si le ciel devait nous tomber sur la tête ! Et vous, les esclaves, suivez-moi ! Montrez le chemin !

— Bégadyr, lui dit Maxyme par l'intermédiaire de Tougar Vovk, c'est en vain que nous allons là-bas, il n'y a pas de sentier menant en haut.

— Il doit y en avoir un ! s'écria Bourounda et il se jeta dans l'eau, suivi par ses Turkmènes.

A cet endroit, le fond était inégal. Les Mongols glissaient et tombaient. L'eau, agitée par une brise légère, venait battre les rochers abrupts, gênant la marche. Bien que la distance jusqu'à la rive ne dépassât pas deux cents pas, il fallut aux Mongols plus d'une demi-heure pour y arriver. Mais tout au pied de la paroi l'eau était plus profonde, elle atteignait presque les aisselles et il n'y avait pas de sentier menant vers le haut. Entre-temps, des pierres lancées depuis les positions voisines de l'adversaire s'abattaient sur ces téméraires et quoique la majeure partie des projectiles frappât sans résultats les roches ou tombât dans l'eau, la situation de Bourounda en cet endroit était des plus précaires.

— Peut-être que tes fidèles guerriers savent grimper à la perfection, dit Maxyme avec ironie. Il est possible de se hisser jusqu'en haut par cette paroi.

Mais aucun des Turkmènes de la steppe n'était capable d'escalader des pentes abruptes.

— S'il en est ainsi, bégadyr, dit Maxyme, permets-moi de grimper le premier et de vous montrer le chemin.

Mais Bourounda ne l'écoutait déjà plus, occupé à une nouvelle idée. Il divisa encore une fois son détachement en deux parties. Il laissa l'une d'elles sur le territoire conquis, sous la protection d'une arête saillante du rocher et lui-même avec l'autre groupe, en tête duquel se trouvaient Tougar Vovk et Maxyme, se mit à la recherche d'un endroit moins abrupt. Mais à peine ce groupe qui marchait dans l'eau jusqu'à la ceinture apparut de derrière le petit promontoire qui le protégeait jusqu'ici, qu'une grêle de pierres lancées d'en haut par des catapultes s'abattit sur lui. Presque la moitié des hommes périt, le reste dut battre en retraite.

— Revenons à l'emplacement précédent où nous serons en sécurité, bégadyr, proposa Tougar Vovk. Tu entends le bruit et les cris qui se sont élevés dans la vallée : la crue a certainement commencé.

Le boyard avait dit la vérité. Le grondement formidable de la chute d'eau qui faisait trembler le sol indiquait qu'une très

grande quantité d'eau était arrivée. D'énormes vagues boueuses se chassaient les unes les autres depuis la chute d'eau ; toute la surface du grand lac se mit à bouillonner et à se couvrir d'écume. Au lieu de présenter une surface lisse comme un miroir, l'élément liquide s'était maintenant déchaîné et il tourbillonnait en grondant, déferlait, se brisait contre les rives rocheuses. Quelque chose d'effrayant se passait dans la vallée ! De ci, de là, comme des îlots noirs, on voyait des groupes de Mongols au-dessus de l'eau. Il ne restait plus rien de leur ordre militaire précédent. Comme des balles de blé dispersées par un vent de tempête, les guerriers mongols s'étaient éparpillés dans toute la vallée, luttant contre les vagues, se déplaçant difficilement avec des cris et des malédictions. Personne n'obéissait plus à personne, personne ne s'occupait plus du sort de ses voisins. Les uns se tenaient sur les tas de pierres, heureux d'être protégés pour quelques instants contre la poussée de l'eau. D'autres étaient en train de se noyer, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, jusqu'au cou, s'appuyant avec leur lance sur le fond ou brandissant leur arc au-dessus de leur tête. Mais la plupart avaient jeté les arcs qui se mettaient à tourbillonner dans les remous comme des fétus de paille. Certains avaient ôté leurs pelisses, les laissant flotter au gré du courant, désirant par n'importe quel moyen s'alléger, bien que claquant maintenant des dents car l'eau était très froide. Les hommes de petite taille s'agrippaient à ceux qui étaient plus grands, les faisaient tomber, continuant à se débattre et à lutter avec eux dans l'eau. Certains se mettaient à nager sans bien savoir où se diriger car il n'y avait aucune voie de salut. Sur les tas de pierres émergeant de l'eau pouvait trouver place un nombre limité de chancards et ceux-ci étaient l'objet d'une jalousie féroce de la part des hommes qui étaient en train de se noyer et qui les couvraient des pires malédictions. Autour de chaque refuge se pressaient des milliers de Mongols affolés qui hurlaient et essayaient aussi de trouver un endroit sûr. En vain ceux qui se tenaient sur les tas leur expliquaient que tous ne pourraient s'y réfugier, que certains devraient périr, personne ne voulait

mourir, tous tentaient de monter sur les élévations. Les guerriers qui se trouvaient sur celles-ci étaient obligés de se défendre contre cette poussée afin de ne pas périr eux-mêmes. Les marteaux et les haches mongols se mirent à frapper les bras et les crânes des Mongols. Le frère avait oublié le frère pendant ces affreuses minutes précédant la mort ; le camarade frappait le camarade avec plus de fureur que ne l'aurait fait un ennemi. Les Mongols qui se trouvaient en arrière et qui étaient en train de se noyer, se voyant condamnés à une fin proche et immuable, essayaient d'avancer ; les barbares qui se pressaient au pied même des tas de pierres devaient reculer avec des cris de douleur sous les coups de leurs camarades ; les hommes coincés au milieu hurlaient de douleur et de peur, serrés de tous les côtés et plongés dans l'eau par ceux qui se trouvaient devant et derrière eux. Certains des Mongols qui se trouvaient déjà sous l'eau saisissaient convulsivement des pierres et les arrachaient des tas. Ce fut ainsi que se désagrégèrent cinq refuges et que tous ceux qui s'y tenaient furent entraînés dans l'eau, partageant le sort de ceux contre lesquels ils venaient de se défendre. Les malheureux qui commençaient à perdre pied, la raison troublée par une peur mortelle, poussaient un cri de joie à chaque fois que s'écroulait un nouveau tas de pierres et que de nouvelles victimes tombaient dans la gueule de l'ennemi terrible et implacable. D'autres étaient possédés par une véritable manie de tuer et de détruire. L'un d'eux, d'une taille gigantesque, le visage bleui, les dents serrées et les lèvres mordues jusqu'au sang, frappait aveuglément avec sa hache la tête de tous ceux qui lui tombaient sous la main et, même s'il n'y avait personne, il continuait à cingler les vagues ensanglantées, bouillonnantes et écumantes. Un autre, avec un rire hystérique, repoussait dans l'eau ceux qui réussissaient à mettre pied sur une élévation, que ce soit un rocher ou le cadavre d'un camarade. Un troisième mugissait comme un taureau et semblait donner des coups de cornes aux hommes qui étaient en train de se noyer. Un quatrième, les mains tordues au-dessus de sa tête, sanglotait, gémissait, criait comme un enfant. Certains, ne

voyant rien à part leur propre mort inévitable, montaient sur les épaules de leurs camarades, les prenaient par les cheveux, les obligeaient à se baisser et se noyaient avec eux. Comme des poissons pendant le frai se pressent à l'entrée d'un étranglement, barbotent, sortent les têtes de l'eau pour y replonger tout aussitôt, troublent l'onde et aspirent l'air avec leur gueule grand ouverte, ainsi des milliers de Mongols grouillaient au milieu de ce lac immense, boueux et en furie, perdaient leurs forces, disparaissaient sous l'eau pour y mourir. Les habitants de Toukhlia restaient pétrifiés sur les rives de ce lac, sans pouvoir dire un seul mot ; même les plus courageux d'entre eux ne pouvaient considérer sans frissonner, sans gémir et sans pleurer, la mort d'une telle quantité d'hommes.

Atterré, le bégadyr Bourounda regardait ce terrible spectacle. Bien que le même danger le menaçât, bien que l'eau eût déjà atteint ses aisselles et celles de ses hommes, et que le courant impétueux naissant dans l'eau fût sur le point de les renverser et leur rappelât la nécessité urgente de retourner à l'endroit sûr qu'ils occupaient auparavant, Bourounda resta encore longtemps sur place, sans faire un seul pas, s'arrachant les cheveux et poussant d'affreux cris incohérents au spectacle de l'agonie de son armée. Personne n'osait s'adresser à lui en cet instant terrible ; tous se tenaient à ses côtés, frissonnant et luttant contre l'ennemi invincible que constituait l'eau.

— Partons ! dit enfin Bourounda.

Ils se mirent en route vers le tas de pierres dressé par les Turkmènes en face de la position abandonnée par les habitants de Toukhlia. Il était grand temps ! L'eau continuait à monter. Un puissant tourbillon se forma entre eux et le refuge, et ils ne purent franchir cet obstacle qu'en se prenant tous par la main. Seul Bourounda le géant marchait seul, en avant de tous, fendait l'onde déchaînée de sa puissante poitrine. Comme un flot au milieu de la mer, cette poignée de guerriers s'immobilisa sur le tas de pierres, dans l'eau jusqu'à la ceinture, continuant à tenir leurs arcs et à viser la position abandonnée par les villageois. Le danger n'avait pas ébranlé leur discipline de fer. Par

bonheur, ce refuge était plus grand que les autres et se composait de gros blocs et de larges dalles qui n'avaient pu être si facilement transportés que sous l'eau. Plus de cent personnes pouvaient facilement y trouver place et Bourounda disposait justement d'une telle quantité de guerriers sans compter ceux qu'il avait laissés sous la protection du rocher. Les hommes poussèrent un soupir de soulagement après avoir mis pied sur cette élévation. Avant tout, ils regardèrent du côté où quarante de leurs camarades étaient restés sous l'abri du rocher. Là-bas les vagues féroces se déchaînaient, s'écrasant contre les récifs acérés et répandant bien loin de l'écume argentée. Il n'y avait plus une seule trace des Turkmènes, seulement, par intermittence, quand les vagues s'apaisaient pour un court instant, on voyait quelque chose de noir sur un rocher gris ; c'était le dernier survivant de tout le groupe ; il s'agrippait au rocher avec ses doigts engourdis et résistait encore aux assauts furieux des vagues. Il ne criait pas, il n'appelait pas à l'aide, il était seulement ballotté par la tourmente jusqu'à ce que, en fin de compte, il disparut comme une feuille emportée par le courant.

Bourounda, muet, bleu de tension et de fureur, regarda la vallée.

Les cris et les hurlements affreux s'étaient tus. Des tas de cadavres tourbillonnaient dans les remous, par endroits, des poings serrés, des jambes et des têtes dépassaient de l'eau.

Seuls dix petits groupes, comme autant d'îlots noirs, subsistaient encore sur des tas de pierres, mais ce n'était plus une armée, mais ses restes apeurés, affaiblis, désarmés, tremblants et abattus par le désespoir. Bien qu'ils pussent s'appeler les uns les autres, ils ne pouvaient plus s'entraider, ils étaient également désespérés dans l'attente d'une mort inévitable.

## IX

— Qu'en penses-tu, boyard, demanda soudain Bourounda, que va-t-il nous arriver ?

— Nous allons tous périr, répondit Tougar Vovk avec calme.

— Je pense de même, confirma le chef mongol. Et ce qui m'enrage, c'est que nous allons mourir sans combattre, sans gloire, comme des chatons aveugles jetés dans une mare !

Le boyard ne répondit pas. Un nouvel événement venait d'attirer l'attention générale. Les habitants de Toukhlia en avaient certainement assez d'attendre que l'eau montât suffisamment pour noyer tranquillement les pauvres restes de l'armée mongole. Ils avaient hâte d'en finir au plus vite avec l'ennemi. Dans la forêt en amont du torrent les gars du village avaient abattu des gros sapins, les avaient effilés aux deux bouts comme des piquets et avaient lié de lourdes pierres à leurs troncs ébranchés afin que ces béliers d'un nouveau type pussent flotter entre deux eaux et, après avoir attendu le moment propice, quand au milieu du lac se forma un rapide courant allant de la chute d'eau directement vers les refuges des Mongols, ils se mirent à lâcher les troncs qui furent entraînés en aval. Bientôt le premier d'entre eux heurta avec une force énorme sa pointe aiguë contre l'un des tas de pierres sur lequel s'étaient réfugiés des Mongols. Les quartiers de roche grincèrent sous l'eau et se disloquèrent sous le poids des guerriers qui se trouvaient sur eux. Les Mongols tombèrent à l'eau en poussant des cris atroces. Deux ou trois d'entre eux rencontrèrent dans l'eau le tronc perfide et s'y agrippèrent. Le courant les entraîna aussitôt avec le sapin jusqu'au milieu du lac, vers un tourbillon. Le tronc se mit à tourner jusqu'à occuper une position verticale. Les Mongols s'engloutirent pour ne plus jamais remonter. Les autres barbares qui avaient été si soudainement privés de leur refuge continuaient à se débattre sur place en se noyant les uns les autres ou en appelant à l'aide. Deux ou trois d'entre eux, certainement de bons nageurs, se dirigèrent vers la rive, mais la mort ne les oublia pas : quelques grosses pierres lancées par des catapultes mirent fin à leur randonnée. Seuls quelques-uns furent recueillis par leurs camarades sur des îlots voisins. Mais ils n'y furent pas longtemps en sécurité. Les villageois, ayant vu le succès de leur premier essai, se

mirent à envoyer béliet après béliet. Toutefois ceux-ci ne causèrent aucun mal aux Mongols, car le courant les faisait passer à côté du but.

Mirolava donna alors une nouvelle idée : lier ensemble quelques troncs et faire descendre de tels radeaux par la chute d'eau à l'aide de cordes, puis, après les avoir approchés de la rive, embarquer sur chacun d'eux une dizaine de gars bien armés choisis parmi les plus robustes, et se diriger vers les refuges mongols à l'aide de perches. Bientôt deux radeaux furent prêts et descendus par la chute d'eau dont la hauteur était maintenant deux fois moindre que lorsque l'eau était à son niveau le plus bas. Vingt jeunes gens courageux montèrent sur ces radeaux et s'en allèrent livrer le dernier combat avec



l'ennemi. C'était une lutte facile mais décisive. Le premier groupe de Mongols qu'ils attaquèrent était presque sans armes, apeuré et désarmé. Les gars de Toukhlia les précipitèrent rapidement dans l'eau à l'aide des perches. Quand à ceux qui résistaient, ils leur faisaient perdre pied à l'aide de leurs flèches ou de leurs lances. Les Mongols qui se trouvaient sur les autres îlots se mirent à se lamenter à en fendre l'âme, pressentant leur fin imminente. Voyant cette nouvelle attaque de l'adversaire, Bourounda grinça des dents et saisit son arme, mais sa colère était vaine : même les flèches empoisonnées de ses Turkmènes ne pouvaient atteindre les courageux jeunes gens. Le bégadyr furieux devait se tenir dans l'eau jusqu'à la poitrine sans pouvoir rien faire et voir les gars du village anéantir, îlot après îlot, les restes de l'armée mongole. Et vraiment, les jeunes gens sévissaient sur le lac ! Les dents serrées, accroupis sur leurs radeaux, ils abordaient implacablement les Mongols. Par endroits, ils rencontraient une résistance désespérée ; le sang coulait, des clameurs retentissaient des deux côtés, les cadavres tombaient des radeaux et des tas de pierres, mais les forces des Mongols étaient déjà épuisées et leur résistance était éphémère. Comme le feu allumé dans un pré fauché rampe de proche en proche et dévore les moyettes de foin sèches les unes après les autres, ainsi les jeunes gens du village en finissaient avec leurs ennemis, groupe après groupe poussant les barbares à l'eau, dans la froide étreinte de la mort. Tous périrent jusqu'au dernier ! Il ne resta pas la moindre trace des îlots noirs au milieu du lac. Seul dans le lointain, non loin de la rive, subsistait un tas de pierres, tel un dernier rocher noir ayant résisté à l'inondation. C'était le détachement de Bourounda. Une centaine de Turkmènes, Tougar Vovk et Maxyme, leur prisonnier, voilà tout ce qui restait de la grande armée mongole qui s'apprêtait à conquérir les terres hongroises en passant par la route de Toukhlia et qui, ici, au cœur de la montagne, avait trouvé un froid tombeau dans ces eaux, bien qu'elle eût franchi le Yaïk et la Volga, le Don et le Dniepr. La dernière offrande à la mort, cette poignée d'hommes résolu, se tenait, encerclée par

l'eau, sans espoir de salut, avec un unique désir : vendre au plus cher sa vie en combattant.

Toute la communauté de Toukhlia s'était maintenant rassemblée sur la rive en face du dernier refuge de l'ennemi. On fit descendre encore deux radeaux afin d'encercler les Mongols et de les harceler de flèches par derrière alors que, depuis la rive, une grêle de pierres et de flèches était dirigée vers eux. Mais la majeure partie de ces projectiles n'atteignaient même pas le refuge de Bourounda et ceux qui y arrivaient ne pouvaient plus causer aucun dommage aux Turkmènes. Les gars de Toukhlia n'osaient pas s'approcher plus près, craignant les flèches empoisonnées et bientôt, devant l'inutilité de leur tir, ils le cessèrent. Le vieux Zakhar se tenait sur la rive, sans détourner les yeux de son fils qui, se trouvant parmi les ennemis, esquivait habilement les flèches et les pierres. Plus loin, au milieu des archers, se trouvait Miroslava dont les regards volaient plus vite que ses flèches vers l'atroupement de Mongols au milieu duquel se trouvait tout ce qu'il y avait de plus cher pour elle : son père et Maxyme. Après le départ de chaque flèche tirée par les archers le cœur lui manquait.

Les jeunes gens en eurent bientôt assez de tirer sans succès depuis les radeaux. Ils prirent leur courage à deux mains et s'approchèrent. Les Turkmènes les accueillirent avec leurs flèches et blessèrent quelques-uns d'entre eux; mais bientôt les gars remarquèrent que l'adversaire avait épuisé sa provision de traits empoisonnés et ils se jetèrent sur lui avec un cri terrible. Les condamnés attendaient leur attaque en silence et, entassés les uns contre les autres, ils s'apprêtaient à résister aux vagues impétueuses et aux gars de Toukhlia. Ceux-ci, s'étant arrêtés à deux sagènes de l'adversaire, lancèrent leurs épieux qui étaient reliés à la main de chacun d'eux par une longue lanière. Dix Mongols poussèrent simultanément un cri, dix corps s'écrasèrent dans l'eau. Les gars relancèrent leurs épieux et, de nouveau, quelques ennemis tombèrent.

— Que vous soyez maudits ! criait Bourounda. Ils vont tous nous transpercer, ces immondes goujats !

Mais sa colère était maintenant comme un vent stérile qui ne fait que du bruit sans causer de mal à personne. Les jeunes gens de Toukhlia s'agitaient autour de la position ennemie en criant comme des corbeaux, terrassant par-ci, par-là un ennemi avec leurs épieux. Il devenait impossible aux Mongols de se défendre. Ils étaient contraints de rester immobiles, comme liés, et d'attendre la mort.

— Bégadyr, dit Tougar Vovk à Bourounda, peut-être allons-nous essayer de sauver nos vies ?

— A quoi bon ? demanda Bourounda d'un air sombre.

— La vie, ça vaut tout de même mieux que la mort !

— Tu as raison, répondit le chef mongol et ses yeux étincelèrent non pas de la soif de vivre, mais plutôt de celle de se venger. Mais qu'allons-nous faire ? Comment sauver nos vies ?

— Peut-être accepteront-ils, en échange de notre prisonnier, de nous laisser la vie et de nous permettre de sortir librement d'ici ?

— Essayons ! dit Bourounda et, après avoir empoigné Maxyme au collet, il le plaça devant lui. A côté, se rangea Tougar Vovk qui se mit à agiter un mouchoir blanc.

— Habitants de Toukhlia ! cria-t-il en se tournant vers la rive.

Le silence se fit alentour.

— Dis-leur que, s'ils veulent obtenir cet esclave vivant, ils doivent nous laisser la vie et nous permettre de sortir librement de la vallée. Dans le cas contraire, nous saurons bien mourir, mais leur esclave perdra également la vie ici même, sous leurs yeux !

— Habitants de Toukhlia ! continua Tougar Vovk. Le chef des Mongols promet de vous rendre le prisonnier sain et sauf à condition que tous les Mongols qui restent ici puissent sortir sans dommage de ce traquenard ! Dans le cas contraire, une mort inévitable attend votre fils !

Comme désirant leur montrer en pratique tout le sérieux de cette menace, Bourounda leva sa terrible hache au-dessus de la tête de Maxyme.

Toute la communauté se figea d'angoisse. Le vieux Zakhar se mit à trembler et son regard se détourna de ce spectacle qui lui déchirait le cœur.

— Zakhar, dirent les vieillards en l'entourant, nous pensons qu'il faut accepter cette proposition. L'armée mongole est anéantie et ces quelques hommes ne peuvent plus nous faire de mal.

— Mes frères, vous ne connaissez pas les Mongols. Parmi ces quelques personnes se trouve leur chef le plus terrible et il ne nous pardonnera jamais la perte de son armée, il amènera de nouveaux hommes dans nos montagnes et qui sait si nous pourrions de nouveau avoir raison d'eux ?

— Mais ton fils, Zakhar, ton fils ? Souviens-toi que la mort l'attend ! Regarde, la hache se trouve au-dessus de sa tête !

— Mieux vaut que meure mon fils que de permettre à un seul de nos ennemis de sortir vivant de notre contrée !

Mirolava s'approcha de Zakhar en pleurant.

— Père ! sanglotait-elle. Réfléchis bien ! Pourquoi veux-tu condamner ton fils et moi aussi ? J'aime Maxyme et j'ai fait le serment de partager la vie avec lui et de le servir ! Sa mort sera aussi la mienne !

— Pauvre petite, dit Zakhar, en quoi puis-je t'aider ? Pour toi il n'y a que ses yeux noirs et sa taille svelte, mais moi je pense au bien de tous. Il n'y a pas de choix possible, ma fille !

— Zakhar, Zakhar ! insistaient les membres de la communauté. Nous considérons tous qu'il y a eu assez de destructions et que les forces ennemies sont écrasées. La communauté de Toukhlia ne veut pas la mort de ces derniers hommes. Nous remettons entre tes mains leur destin et celui de ton fils. Epargne donc ta propre chair et ton propre sang !

— Epargne notre jeunesse et notre amour ! ajoutait Mirolava en sanglotant.

— Tu peux leur promettre toutes sortes de choses à condition qu'ils te rendent ton fils ! dit l'un des gars de l'autre côté

de la montagne. Aussitôt que Maxyme sera libre, il suffira que tu nous fasses un geste et nous enverrons tous les Mongols au fond de l'eau, nourrir les écrevisses !

— Non ! dit Zakhar avec indignation. Cela serait malhonnête. Les Berkout tiennent leur parole, même si elle a été donnée à un ennemi ou à un traître ! Les Berkout ne tacheront jamais ni leurs mains ni leurs cœurs de sang versé par suite d'une trahison ! Assez parlé ! Attendez, je vais moi-même leur envoyer ma réponse !

Et, après s'être retourné, il s'approcha d'une catapulte armée d'un énorme bloc de pierre et, d'une main forte et ferme, il prit la corde qui permettait de mettre l'engin en action.

— Père, père ! criait Miroslava en essayant de s'approcher de lui. Que veux-tu faire ?

Zakhar, comme s'il n'avait pas entendu ce cri, pointa tranquillement la catapulte en direction des ennemis.

Pendant ce temps, Bourounda et Tougar Vovk attendaient en vain la réponse des habitants de Toukhlia. La tête baissée, calme, prêt à tout, Maxyme restait sous la hache de Bourounda. Seul Tougar Vovk, on ne sait pourquoi, tremblait de tout son corps.

— Pourquoi donc devons-nous attendre si longtemps ? s'écria enfin le chef mongol. Notre mère nous a mis au monde une seule fois et c'est une seule fois qu'il faut mourir ! Mais tu périras avant moi, sale esclave !

Il brandit sa hache de toutes ses forces pour fendre le crâne de Maxyme.

Mais à cet instant l'épée de Tougar Vovk brilla au-dessus de la tête du jeune homme, et le bras terrible et meurtrier de Bourounda qui continuait à tenir la hache fut tranché d'un seul coup près de l'épaule et, ensanglanté tomba dans l'eau, telle une bûche sèche.

Le Mongol hurla de colère et de douleur ; de sa main gauche il empoigna Maxyme au collet et ses yeux, avec une expression de haine mortelle, se fixèrent sur le boyard qui l'avait trahi.

A ce même instant Maxyme se pencha et, de sa tête et de ses épaules, il percuta le flanc gauche du chef mongol avec une force telle que celui-ci en perdit l'équilibre et tomba dans l'eau, entraînant Maxyme à sa suite.

La seconde suivante, un ronflement se fit entendre dans l'air et l'énorme bloc de pierre projeté par la catapulte actionnée par Zakhar Berkout tomba avec fracas sur le groupe d'ennemis. L'eau gicla jusqu'aux nuages, les pierres craquèrent, un hurlement déchirant parvint sur la rive et, au bout de quelques instants, la surface du lac redevint lisse et calme, sans la moindre trace du détachement mongol.

Comme morte, sans oser respirer, la communauté de Toukhlia se tenait sur la rive. Le vieux Zakhar, jusqu'alors si fort et si résolu, tremblait maintenant comme un petit enfant et, le visage dans ses mains, il sanglotait amèrement. A ses pieds Miroslava était étendue sans connaissance.

Mais des cris joyeux retentirent en bas. Quand ils s'approchèrent du lieu où Maxyme et Bourounda étaient tombés à l'eau, les gars se trouvant sur les radeaux virent soudain le jeune homme surgir à la surface, vivant et solide comme toujours et ils se mirent à le saluer avec des cris de joie. Leur liesse se transmit rapidement à toute la communauté. Même ceux qui avaient perdu leurs fils, leurs frères ou leurs maris se réjouissaient de la réapparition de Maxyme comme si avec lui revenaient tous ceux qui étaient chers à leurs cœurs et avaient péri dans les combats.

— Maxyme est vivant ! Maxyme est vivant ! Hourra, Maxyme ! Ces cris tonitruants retentirent et se dispersèrent loin dans la forêt et dans la montagne.

— Père Zakhar ! Ton fils est vivant ! Ton fils revient vers toi !

Tremblant d'une profonde émotion, les yeux en larmes, Zakhar se leva.

— Où est-il ? Où est mon fils ? demanda-t-il d'une voix faible.

Tout mouillé, mais avec un visage rayonnant de bonheur, Maxyme sauta du radeau sur la rive et se jeta aux pieds de son père.

— Père !

— Mon cher fils ! Maxyme !

Ni l'un ni l'autre ne purent prononcer autre chose. Zakhar chancela et tomba dans la puissante étreinte de Maxyme.

— Mon père, que vous arrive-t-il ? demanda le jeune homme en voyant la pâleur mortelle du visage du vieillard et en sentant le frissonnement continu qui agitait tout son corps.

— Je n'ai rien, mon fils, je n'ai rien, dit Zakhar à voix basse avec un sourire. C'est le Gardien qui m'appelle, j'entends sa voix, mon fils. Il m'appelle « Zakhar, tu as rempli ta mission, il est temps de te reposer ! ».

— Père, ne dis pas cela ! répliqua Maxyme en sanglotant et en se pressant contre la poitrine du vieux Zakhar. Celui-ci, souriant et tranquille, était allongé sur l'herbe, son visage radieux tourné vers le soleil. Il ôta la main de son fils de sa poitrine et dit :

— Non, mon fils, ne pleure pas, je suis heureux ! Et puis, regarde là-bas ! Il y a quelqu'un qui a besoin de ton aide.

Maxyme regarda et resta interdit. Miroslava gisait sur le sol, pâle, avec une expression de désespoir sur son visage. Les gars avaient déjà apporté de l'eau et Maxyme se précipita pour ranimer sa bien-aimée. Elle soupira enfin, ouvrit les yeux et les referma.

— Miroslava, Miroslava ! Mon amour ! lui disait Maxyme en lui baisant les mains. Réveille-toi !

Miroslava, comme sortant du sommeil, regardait avec étonnement le visage de Maxyme.

— Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Tu es ici, chez les tiens ! Auprès de ton Maxyme !

— Maxyme ? s'écria-t-elle en se relevant.

— Mais oui ! Regarde, je suis vivant, je suis libre !

Mirolava resta longtemps muette, ne pouvant se remettre de son étonnement. Puis elle se jeta au cou du jeune homme et de chaudes larmes jaillirent de ses yeux.

— Maxyme, mon amour !

Elle ne pouvait rien dire de plus.

— Où est mon père ? demanda Mirolava un peu plus tard.

Maxyme détourna son visage.

— Ne me parle pas de lui, mon amour ! Celui qui pèse le bien et le mal évalue actuellement ses bonnes et mauvaises actions. Prions pour que ses bonnes actions aient le dessus.

Mirolava essuya ses larmes et regarda Maxyme avec des yeux débordant d'amour.

— Viens ici, Mirolava, dit Maxyme. Notre père est là, mais lui aussi s'apprête à nous quitter.

Zakhar contemplant le jeune couple d'un regard clair et heureux.

— Mettez-vous à genoux à côté de moi, mes enfants, dit-il d'une voix déjà faiblissante. Mirolava, ma fille, ton père n'est plus, ce n'est pas à nous de décider s'il est coupable ou non, il est mort comme des milliers d'autres ont péri. Ne t'afflige pas, ma fille. Au lieu d'un père, le destin te donne un frère...

— Et un mari ! ajouta Maxyme en serrant la main de la jeune fille.

— Que vous bénissent les dieux de nos ancêtres, mes enfants ! dit Zakhar. Le destin vous a fait vous rencontrer et a uni vos cœurs en des jours difficiles et vous avez su résister à la plus terrible des tempêtes. Que votre union en ce jour de victoire soit le garant de ce que notre peuple saura également surmonter les pires revers de fortune et ne rompra pas son alliance cordiale avec l'honneur et la probité !

Et, de ses lèvres déjà froides, il baisa le front de Mirolava et de Maxyme.

— Et maintenant, mes enfants, levez-vous et soutenez-moi. Avant de vous quitter, je voudrais dire quelques mots à la communauté que je me suis efforcé de servir fidèlement pen-

dant toute ma vie. Mes frères ! Notre victoire d'aujourd'hui est un événement très important pour nous tous ! Grâce à quoi avons-nous remporté la victoire ? Seulement grâce à nos armes ? Non ! Seulement grâce à nos stratagèmes ? Non ! Nous avons remporté la victoire grâce à notre régime communautaire, grâce à notre entente et à notre amitié. N'oubliez jamais cela ! Tant que vous vivrez en régime communautaire, vous tenant tous ensemble dans la plus complète union, selon la devise : « Tous pour un et un pour tous », aucune force ennemie ne pourra avoir raison de vous. Mais, mes frères, mon cœur présente que ce n'est pas la dernière attaque contre notre bastion communautaire, qu'il y aura encore d'autres combats et qu'en fin de compte notre communauté sera vaincue. C'est alors que des temps sombres arriveront pour notre peuple. Le frère se détournera du frère, le fils reniera son père et de grandes querelles commenceront sur la terre russe. Elles engloutiront la force du peuple et celui-ci sera asservi par des oppresseurs étrangers et de chez nous qui en feront un serviteur docile de leurs caprices et une bête de somme. Mais, au milieu de ces malheurs, le peuple se rappellera sa liberté de jadis et plus vite il le fera, mieux cela vaudra, car il se sauvera ainsi de toute une mer de sang et de larmes, de beaucoup de siècles de servitude. Tôt ou tard, il se remémorera la vie de ses ancêtres et désirera suivre leurs traces. Heureux sera celui qui vivra pendant ces jours-là ! Ce seront des jours magnifiques, des jours de printemps, des jours de renaissance du peuple ! Transmettez à vos enfants et à vos petits-enfants les légendes des temps passés. Que tout cela vive dans leur mémoire pendant les jours sombres à venir, comme l'étincelle couve sous la cendre ! Le temps viendra où cette étincelle fera renaître une nouvelle flamme ! Adieu !

Le vieux Zakhar poussa un profond soupir, regarda le soleil, sourit et, une minute plus tard, il n'était plus.

Ni les fils, ni les voisins, ni les villageois ne le pleurèrent, car ils savaient bien que c'est un péché de se lamenter sur la mort des bienheureux. Avec des chants joyeux, ils lavèrent son

corps et le portèrent dans la Clairière radieuse, dans la vieille demeure des dieux anciens et, après l'avoir couché dans le sanctuaire, le visage tourné vers l'image en or du soleil sur le plafond, ils fermèrent l'entrée avec une énorme dalle que l'on mura ensuite. Ainsi le vieux Zakhar Berkout trouva-t-il le repos dans le sein des dieux qui avaient vécu dans son cœur et lui avaient inspiré pendant toute sa vie son activité féconde pour le bien de la communauté.

Beaucoup de choses ont changé depuis. Les prédictions du vieux sage se sont trop bien réalisées. Des jours noirs ont passé sur la terre russe comme des nuages de grêle. Le vieil ordre communautaire est oublié depuis longtemps et semble disparu à tout jamais. Mais non ! N'est-ce pas de nos jours que le sort a voulu qu'il renaisse ? Ne vivons-nous pas en cette heureuse époque de renaissance dont avait parlé Zakhar avant de mourir, ou tout au moins à l'aube de celle-ci ?

*Nagouyévytchi, 1 octobre — 15 novembre 1882*

**ИВАН ЯКОВЛЕВИЧ ФРАНКО**  
**ЗАХАР БЕРКУТ**

Картина общественной жизни Карпатской  
Руси в XIII столетии

Перевод с украинского *И. Т. Бабича*  
Издательство художественной литературы «Дніпро».  
(На французском языке)

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*  
Ілюстрації *В. В. Василенко*  
Художнє оформлення *А. П. Відоняка*  
Художній редактор *Т. О. Ковальова*  
Технічний редактор *О. Г. Талізїна*  
Коректор *Л. В. Соколова*

ІБ № 1389

Здано до складання 08.12.80. Підписано до друку 30.06.81.

Формат 70×100<sup>1</sup>/<sub>32</sub>.

Папір ілюстраційний. Гарнітура звичайна нова. Друк високий.  
Ум. друк. арк. 8,385. Ум. фарб.-відб. 8,385. Обл.-вид. арк. 11,453.  
Тираж 2000. Зам. 3093. Ціна 1 крб. 50 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро».  
252601, Київ-МСП, Володимирська, 42.

Головне підприємство  
республіканського виробничого  
об'єднання «Поліграфкнига».  
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

**Франко І. Я.**

Ф83 **Захар Беркут: Повість. (Франц. мовою).—**  
**Перекл. з укр. І. Т. Бабич.— К. : Дніпро, 1981.—**  
**207 с. іл.**

У повісті великого українського письменника Івана Франка (1856—1916) зображено боротьбу населення Карпатської Русі проти татаро-монгольської навали 1241 р. Захар Беркут та його син Максим, згуртувавши жителів Тухольщини, мужньо відстоюють незалежність свого краю і перемагають.

Ф 70403—197 197.81. 4702590100  
М205(04)—81

У1

